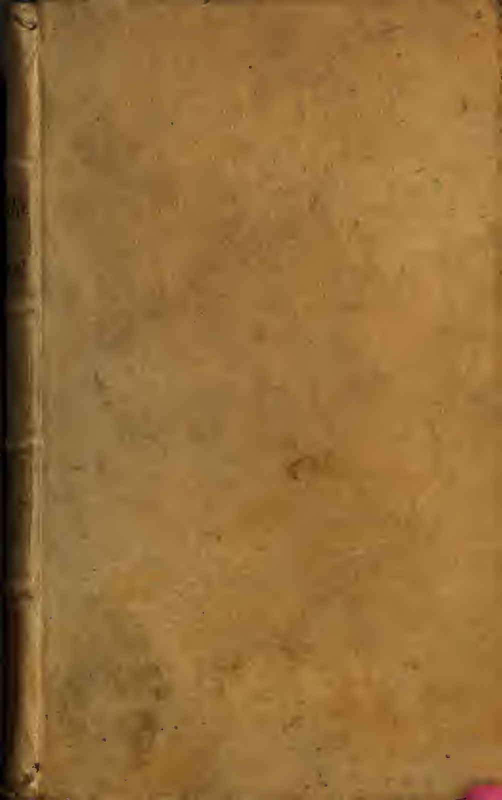


THÉATRE D'ARISTOPHANE,

AVEC

LES FRAGMENS DE MÉNANDRE ET DE PHILÉMON,

TRADUIT EN FRANÇAIS,

Par M. POINSINET DE SIVRY.

TOME SECOND.





A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire, quai des Auguftins, Nº 25.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LES OISEAUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.



AVANT-PROPOS.

LA Comédie des *Oiseaux* fut jouée, selon tous les Critiques, la dix-huitième année de la guerre du Péloponèse, sous l'Arkhonte Chabrias, aux Fêtes Dionysiales, la seconde année de la quatre-vingt-onzième Olimpiade.

On a cherché un but politique à cette Pièce. On s'est figuré par exemple que *Néphélococcugie*, ville fondée dans l'air, par Évelpis & Pisthetérus, pourroit bien désigner Lacédémone. Mais cette hypothèse est détruite par une réflexion bien simple ; qui est que *Néphélococcugie* est représentée par le Poète comme une Colonie Athénienne, fondée par Pisthetérus Athénien, & dans laquelle sont in-

vités, ou se présentent d'eux-mêmes à titres de Colons, plusieurs personnages d'Athènes. Ainsi *Néphélococcugie* n'est point Sparte.

Mais quel a donc été le but d'Aristophane ? Celui qu'il annonce lui-même dans la première Scène ; c'est-à-dire celui de corriger les Athéniens de leur fureur pour les procès & la chicane. C'est le but général de la Comédie des *Oiseaux*, annoncé dès la première Scène, il se remontre constamment dans tout le reste de la Pièce, principalement dans les sorties qu'Aristophane fait contre les porteurs d'assignations ; contre le pays des belles galères (l'Attique), où il ne vient, dit-il, que de la *graine de procès* ; mais principalement dans la dernière Scène du quatrième Acte, où Aristophane introduit un Chica-

neur Athénien, qui eſt ſi mal mené, & dont la profeſſion eſt préſentée ſous un jour ſi odieux.

C'eſt encore avec bien peu de fondement qu'on a écrit qu'Ariſtophane ſe propoſoit dans cette Pièce de renverſer le culte des Dieux de ſon pays, & de propoſer aux Athéniens de changer de Divinités, parce que celles qu'ils avoient honorées juſqu'alors les abandonnoient & laiſſoient prendre l'avantage aux Lacédémoniens. Cette idée d'un ancien Scholiaſte eſt des plus creuſes, pour ne pas dire abſurde. Ariſtophane badine ici d'une manière, à la vérité, fort licentieuſe ſur la partie fabuleuſe & poètique de la religion des Payens ; mais c'étoit un privilége accordé à tous les Poètes, principalement aux Poètes comiques. D'ailleurs, la licence des Fêtes Dio-

nyſiales , autoriſoit en quelque ſorte l'irrévérence envers les Dieux. Les ſorties qu'on ſe permettoit contre eux, pouvoient paſſer pour un effet de phrénéſie bachique. Voilà, peut-être le vrai mot de l'énigme. Voilà vraiſemblablement pourquoi on trouve tant de ſaillies irréligieuſes dans les Pièces d'Ariſtophane ; c'eſt qu'elles furent jouées, la plupart, aux Fêtes Dionyſiales, ou conſacrées à Backhus ; & que l'oubli du reſpect dû aux Dieux & à Backhus lui-même, faiſoit partie du culte de cette étrange Divinité. Au reſte Ariſtophane n'eſt nulle part ailleurs plus Ariſtophane que dans cette Pièce-ci, où brille l'imagination la plus féconde & la plus ſoutenue ; & où ſe remarquent les traits de ſatyres les plus imprévus, & aſſaiſonnés du ſel le plus Attique.

J'ai trouvé les Chœurs de cette Comédie traduits en vers par feu M. Boivin ; & j'ai cru devoir employer ce travail, qui n'eſt pas à beaucoup près ſans mérite ; quoique le talent de M. Boivin ne fut pas la verſification. *Celle d'Ariſtophane* (obſerve M. Boivin) *ne le céde pas en beaucoup d'endroits, à celle des plus excellens Tragiques. Ses ïambes & ſes anapœſtes ſont travaillés avec tout le ſoin poſſible. Les Chœurs d'Euripide ne ſont point écrits avec plus d'art que ceux de ce Poète comique ;* qui ſont *tous remarquables par le ſon, le nombre, la compoſition & le choix des mots*, &c.

On ne peut que ſouſcrire à ce jugement, ſi ce n'eſt qu'il faut conſidérer qu'Ariſtophane, principalement dans les Chœurs de cette Comédie

des *Oiseaux*, parodie le plus souvent des morceaux célèbres des Poètes tragiques & dithyrambiques de son tems. C'est une distinction essentielle à faire, & que M. Boivin n'a pas toujours faite. Il convient sur-tout de l'appliquer à ce jugement porté sur les Chœurs des *Oiseaux*, sans quoi on courroit risque, sur la parole de M. Boivin, d'admirer comme l'œuvre d'Aristophane, ce que ce Poëte, au contraire, s'est plu à parodier & à tourner en ridicule; & de lui faire, au surplus, un mérite de l'art d'autrui, pour ce qui regarde la perfection du mètre, l'harmonie du vers, & le travail de la composition.

M. Boivin avoit eu scrupule d'employer dans les Chœurs les *tio*, *tio*; *toto*, *toro*, *torotinæ*, &c. & autres expressions imitatives des divers cris

de l'efpcce volatile ; il les jugeoit puériles. J'ai trouvé ce jugement trop précipité, & M. Boivin un peu trop févère fur cet article, puifqu'un de nos plus célèbres Poètes François n'a fait aucune difficulté d'employer le *brek*, *kek*, *kek*, *kek*, *koax*, *koax*, des *Grenouilles*, de ce même Ariftophane. En conféquence j'ai reftitué dans les Chœurs la majeure partie de ces expreffions imitatives, prifes dans la primitive nature, qui appartiennent en quelque forte à tous les idiômes, & qu'on peut, par conféquent, tranfporter fans aucun inconvénient d'une langue dans une autre.



PERSONNAGES.

HOMMES.

PISTHETÉRUS, } Athéniens ennemis des Procès.
EVELPIS, }
UN SACRIFICATEUR.
UN POÈTE croté.
UN PORTEUR D'ORACLES.
UN GÉOMETRE, nommé MÉTON.
UN MAGISTRAT ou INTENDANT.
UN CRIEUR D'ÉDITS.
UN PARRICIDE.
LE POÈTE CINÉSIAS.
UN CHICANEUR.
UN DÉPUTÉ de haut-en-bas.
UN ARCHER.
UN AVANT-COUREUR.
MANODORE, } Valets.
XANTHIAS, }

OISEAUX.

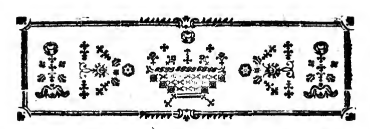
TERÉE changé en huppe ; autrefois Roi de Thrace & gendre du Roi d'Athènes.

L'OISEAU ROITELET, Valet de Térée.
PHILOMÈLE, Compagne de Térée.
UNE CORNEILLE, } Perſonnages muets.
UN GEAI, }
Divers autres Oiſeaux.
LE CHŒUR, compoſé d'une troupe d'Oiſeaux.

DIEUX.

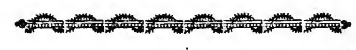
IRIS.
PROMÉTHÉE.
HERCULE.
NEPTUNE.
UN DIEU TRIBALLE.
LA SOUVERAINETÉ ou LA DOMINATION.

La Scène eſt à Athènes.



LES OISEAUX,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EVELPIS, PISTHÉTÉRUS.

(*Le premier tient sur le poing un Geai; le second une Corneille, tous deux cherchent la demeure des Oiseaux.*)

EVELPIS *à son Geai.*

EH! bien, irai-je à droite, & vers ce vieux tronc vuide?
Allons.

PISTHÉTÉRUS.

La peste soit du guide!

Voici que la Corneille à gauche a croassé.
Reviens, reviens.

EVELPIS.

A l'autre! A quoi bon, fou passé,
Aller, venir, tenir toujours la même trace?
Eh! que n'avançons-nous?

PISTHÉTÉRUS.

Si nous bougeons de place,
Nous nous perdrons, le fait est constaté.
Je suis bien malheureux de t'avoir écouté,
Guide maudit, scélérate Corneille,
Qui me fais faire ici tant d'inutiles pas....

EVELPIS.

Et moi, d'avoir prêté l'oreille
A ce maraud de Geai, par qui mes doigts, hélas!
Sont tous mis en lambeaux, & cet ongle en éclats.

PISTHÉTÉRUS.

Je crois que j'ai perdu la voie.

EVELPIS.

Attend.
D'où sommes-nous partis?

PISTHÉTÉRUS.

J'aimerois tout autant
Qu'on vint me demander d'où vient Exécestide (*).

(*) Étranger qui vouloit se faire passer pour Athénien.

EVELPIS.

L'oifeleur Philocrate eft certes bien perfide,
De nous avoir vendu cette paire d'Oifeaux
Vingt fois leur prix; l'un trois, & l'autre quatre oboles.
A nous fier fur fes propos,
A croire fes belles paroles,
Ils devoient nous conduire au Chef du Peuple ailé,
A Térée, autrement par nous *Huppe* appellé.
Or ces guides vantés ne favent rien, que mordre.
Mais que nous veut le Geai? Que dit ce bec ouvert?
Qu'il faut aller par-là.... pour le coup, foin de l'ordre!
C'eft un foffé pierreux, où la route fe perd.

PISTHÉTÉRUS.

De mon côté crife pareille,
Point de chemin tracé.

EVELPIS.

Mais que dit ta Corneille?

PISTHÉTÉRUS.

Ce qu'elle m'a déjà notifié cent fois:
Qu'à la longue fon bec emportera mes doigts.

EVELPIS.

La Fortune envers nous n'eft-elle pas inique?
Nous n'ambitionnons que d'*aller aux Corbeaux* (*),

(*) Expreffion proverbiale chez les Grecs, nous dirions de même *aller à la voierie.* Le Poète fait allufion au deffein d'Evelpis & de Pifthétérus, d'aller au pays des Oifeaux.

Et pour y parvenir nous souffrons mille maux.
Messieurs! (car il est tems qu'enfin l'on vous explique
Ce qui cause notre embarras;)
Vous saurez que la maladie
Qui nous tient l'un & l'autre, est une fantaisie,
De tout point opposée à celle de Sacas.
Sacas n'est point d'Athène, & pourtant veut en être.
Pour nous, graces aux Dieux, ces murs nous ont vu naître,
Et de bonne famille & d'honnête Tribu;
Ce que je vous dis-là, de vous tous est connu:
Et cependant, Messieurs, par un destin contraire
Nous dénichons à pied d'une cité si chère;
Non qu'à la ville de Pallas
Nous préférions de plus riches États;
Ou que nous refusions, pour trop peu de fortune,
De payer notre part de la taxe commune.
Pourquoi donc, direz-vous, chercher d'autres séjours?
C'est, que chez vous on plaide, & plaidera toujours,
Oui toujours: la Cigale un mois ou deux s'arrête
Perchée au rameau d'un figuier
A déployer un chant qui ne fait qu'ennuyer.
Mais tant qu'il vit, l'Athénien s'entête
En tout mois, en toute saison,
A s'entre-ruiner, à plaider sans raison.
Voilà, Messieurs, ce qui nous chasse.
Une corbeille, une cruche, une tasse,
Quelques branches de myrthe verd,
Composent tout notre bagage.

De ville en bourg, & de plaine en désert,
Nous pousserons au loin notre pélérinage;
Sans prendre aucun repos, que nous n'ayons trouvé
Un séjour sans chicane, un bienheureux asyle
Où tout procès soit réprouvé,
Où l'on puisse vivre tranquille.
Pour la trouver cette contrée
Si commode & si desirée,
Nous avons résolu d'aller tout de ce pas,
Visiter l'oiseau Roi, nommé Huppe ou Terée;
Afin que s'il a vu de semblables États,
En planant à loisir sous la voûte azurée;
Il y daigne guider notre course égarée.

PISTHETÉRUS.

Hé!

EVELPIS.

Qu'est-ce?

PISTHETÉRUS.

Depuis un instant
La Corneille me fait entendre
Que vers cette caverne il nous faudroit descendre.

EVELPIS.

Mon Geai, le bec ouvert, semble m'en dire autant.
Ah! certes! des Oiseaux c'est ici la demeure.
Nous le saurons bien tout-à-l'heure.
D'un grand coup de genouil heurte-moi ce rocher.

PISTHETÉRUS.

En même-tems heurte auſſi de ta tête;
Le bruit ſera plus fort.

EVELPIS.

La peur, je vois, t'arrête.
Jette une pierre au moins, ſi tu n'oſes toucher.

PISTHETÉRUS.

Une pierre? ah! j'en ſuis!
(Il ramaſſe une pierre & la jette de toute ſa force contre la porte de la caverne.)
Garçon! garçon!

EVELPIS.

Chut! héé!
Finiras-tu de l'appeller garçon?
Le nom d'honneur que l'on donne à Terée
C'eſt *Huppe*.

PISTHETÉRUS.

Soit; ſi c'eſt ſon nom,
Huppe! il faut dire; *Huppe*! ouvre, ou j'enfonce la porte.

SCÈNE II.

L'OISEAU ROITELET, valet de Terée; PISTHETÉRUS, EVELPIS.

LE ROITELET.

Qui demande mon Maître, & brâille de la forte?

EVELPIS.

Ciel! quel gosier!

LE ROITELET.

(*en tremblant.*)
Où suis-je? Êtes-vous oiseleurs?

EVELPIS.

Parlez mieux, s'il vous plaît.

LE ROITELET.

Êtes-vous des voleurs?

PISTHETÉRUS *à Evelpis.*

Faut-il lui dire qui nous sommes?

LE ROITELET.

Toi, tu périras mal, à ce que je puis voir.

EVELPIS.

Qu'il vous suffise de savoir
Que nous ne sommes point des hommes.

LE ROITELET.

Eh! qui donc êtes-vous?

EVELPIS.

Je ſui,
Moi, qui vous parle, un Perroquet d'Afrique,
Fort bien appris.

PISTHETÉRUS *bas à Evelpis.*

Au fait! au fait! demande-lui
(Car c'eſt-là notre objet unique,)
En quel pays, parmi quels êtres ſommes-nous?

LE ROITELET.

Et ton confrere de voyage,
Eſt-il privé de même, & poli par l'uſage?

EVELPIS.

Vous-même, dites-moi, de grace; qu'êtes-vous?

LE ROITELET.

Je ſuis oiſeau ſervant; de *Huppe* je ſuis Page.

EVELPIS.

Un coq, plus fort que toi, t'auroit-il, par ſes coups?...

LE ROITELET.

Non; nullement. D'un oiſeau nommé *Huppe*
Le ſort me fit valet; mais valet un peu dupe,
Car ſans gages je ſers.

EVELPIS.

Explique-nous cela.

LE ROITELET.

C'eſt que mon Maître demanda,
Lorſque d'un volatile, il reçut le plumage,
Que je fûſſe en oiſeau comme lui transformé,
Pour le ſuivre ici même; & reprendre l'uſage
De mon ſervice accoutumé.

EVELPIS.

Un oiſeau, d'un valet peut donc avoir affaire?

LE ROITELET.

De tous, ce n'eſt pas l'ordinaire :
Mais comme celui-ci fut jadis homme, il a
L'impertinente fantaiſie
De ſe nourrir par fois comme ces meſſieurs là;
Si donc deſir lui prend de ſoupe ou de bouillie,
Je lui fais ſa cuiſine, & je ſers ſa manie.
Telle eſt la fonction de l'oiſeau *Roitelet*;
Je fus valet jadis, & ſuis encor valet.

EVELPIS.

Écoute, *Roitelet*; fais-tu ce qu'il faut faire?
Vas nous chercher ton maître.

LE ROITELET.

Eſt-il bien néceſſaire?

Sachez que le Roi dort sur un dîner exquis ;
Ayant mangé plus qu'à son ordinaire,
Force feuilles de myrte, & force œufs de fourmis.

EVELPIS.

N'importe. Il faut l'éveiller tout-à-l'heure.

LE ROITELET.

Huppe le prendra mal, ou qu'à l'instant je meure.
A le faire pourtant je veux bien m'engager,
Pour ne pas vous désobliger.

SCÈNE III.

PISTHETÉRUS, EVELPIS.

PISTHETÉRUS.

Que la fièvre en chemin te prenne.
Hideux & maudit *Roitelet!*
De la peur qu'il m'a fait,
Je ne suis revenu qu'à peine.

EVELPIS.

O disgrace! ô revers! mon Geai s'est envolé?
Cet affreux Roitelet, sans doute, en est la cause.

PISTHETÉRUS.

Voyons; auparavant vérifions la chose,
Homme de peu de cœur, & de cerveau troublé!

EVELPIS.

La crainte, plus qu'à moi ne t'eſt pas inconnue;
Ta Corneille, dis-moi, qu'eſt-elle devenue?
Tu l'as laiſſée aller.

PISTHÉTÉRUS.

Oh! je penſe que non.

EVELPIS.

Où donc eſt-elle?

PISTHETÉRUS *la cherchant.*

(*l'appercevant.*)
Elle eſt.... tout là-haut, dans la nue.

EVELPIS *ſe moquant de lui.*

Eh! bien? le beau diſeur! va, tu n'eſt qu'un oiſon.



SCÈNE IV.

TERÉE, Suite de TERÉE, EVELPIS, PISTHETÉRUS.

TERÉE.

Allons, dépêchez-vous, canailles
Qu'on me fraye un paſſage à travers ces brouſſailles.

EVELPIS.

O grand Hercule! qu'ai-je vu!
Quel monſtre eſt-ce-là? Quel plumage!
Et quelle crête à triple étage!

TERÉE.

Que veux-tu? qui demandes-tu?

EVELPIS.

Non, je ne penſe pas que le Ciel en colere,
Que les douze grands Dieux, ayent jamais forgé pis
L'affreuſe viſion!

TERÉE.

Soit dit ſans vous déplaire,
Tout comme vous, je fus homme jadis
A ma nouvelle forme il faut un peu vous faire.
Vous raillez mon plumage; or, ſachez mes amis,
Qu'en vous moquant ainſi....

EVELPIS.

Pour moi, je vous déclare
Que ce n'eſt point de vous qu'on ſe moque.

TERÉE.

Ces ris?...

EVELPIS.

C'eſt votre bec qui nous paroît bizarre.

TERÉE.

Eſt-ce ma faute à moi? Tel qu'on m'a fait je ſuis:
C'eſt celle de Sophocle. Oui; dans la Tragédie
Terée intitulée, & d'Athène applaudie,
Il me donna ce bec qui m'eſt reſté depuis.

EVELPIS.

Mais dites, ſans mentir, êtes-vous bien Terée?

TERÉE.

Oui, Terée en perſonne; il n'eſt rien de plus vrai.

EVELPIS.

Mais vos plumes?

TERÉE.

Jadis ma robe en fut parée
Plus exactement, je le ſai.

EVELPIS.

Quelqu'un vous les prit donc pour en faire un balai?

TERÉE.

Ne ſavez-vous pas que la mue
Prend aux oiſeaux l'hiver, & qu'aux premiers beaux jours
Leur plumage revient? Mais changeons de diſcours.
Je ſerois à mon tour jaloux de vous connoître;
Je cherche qui vous pouvez être.

EVELPIS.

Des hommes.

TERÉE.

Mais de quel canton?

EVELPIS.

Du pays des *belles galeres.*

TERÉE.

Vous êtes en ce cas de francs plaideurs.

EVELPIS.

Oh! non;
Nous avons des goûts tout contraires.

TERÉE.

Si vous êtes d'Attique, oſerez-vous jamais
Dire qu'il s'y trouve autre graine
Que de la graine de procès?

EVELPIS.

Cette graine en Attique, il eſt vrai, vient ſans peine.

TERÉE.

Pourſuivez; devant moi quel objet vous amène?

EVELPIS.

Nous voulons avec vous avoir un entretien.

TERÉE.

Sur quel ſujet ?

EVELPIS.

Ecoutez bien.
Nous allons vous le dire en ſomme :
Tout comme nous, vous fûtes homme ;
Vous avez dû, tout comme nous ;
Tout comme nous, comme je puis comprendre,
Vous aimiez mieux garder que rendre.
Un jour par le Ciel en courroux
Vous fûtes affublé de cette forme immonde :
Sous ce déguiſement nouveau,
Vous avez parcouru le monde ;
Et vous avez tout vu ſur la terre & ſur l'onde.
Parlà le ſort vous fit cadeau,
De deux ſortes d'eſprit ; celui d'homme & d'oiſeau.
Et c'eſt pourquoi vers cet aſyle
Nous avons dirigé nos pas ;
Pour vous prier, s'il eſt quelque ſéjour tranquille,
D'où n'approchent jamais ni procès ni débats,
Et que vous connoiſſiez ; de ne le taire pas.

TERÉE.

Athène, une ville ſi grande
N'a pas dequoi contenter vos eſprits !

EVELPIS.

C'eſt bien l'eſpace qu'on demande !
Moins grande & plus commode, elle auroit plus de prix.

TERÉE.

Je vois, je vois ce qui te flatte ;
Ce ſeroit un gouvernement
Ariſtocratique. Hem ?

EVELPIS.

Non ; je hais trop, vraiment,
Et l'Ariſtocratie, & même Ariſtocrate,
Le fils de Skellias.

TERÉE.

Dis-nous donc ton ſouhait.

EVELPIS.

Je voudrois une Ville, où ma plus grande affaire
Fût celle-ci : qu'un ami débonnaire
Vînt chaque matin m'éveiller,
Pour me dire : Evelpis, j'ai fait appareiller,
Au logis, un feſtin qui n'eſt pas ordinaire.
N'y manquez pas ; ſans quoi c'eſt à vous de ſavoir
Que nous ſommes brouillés à ne nous plus revoir.

TERÉE *à Evelpis.*

Ton foible à toi, c'eſt pour la bonne chère.

PISTHETÉRUS.

Je voudrois une Ville, moi,
Où quelque gros Bourgeois, d'une audace indiscrète,
Vînt me brusquer ainsi : ma fille la mieux faite
Est à marier à l'instant,
Une fort riche dot l'attend.
Vous me convenez pour mon gendre
Vous lui convenez pour époux.
Vous la vîtes hier, lui fites les yeux doux :
La voulez-vous ? Venez la prendre.

TERÉE.

Fort bien ! je t'ai trouvé ton fait,
Apprends qu'au bord de la mer rouge....

PISTHETÉRUS *l'interrompant.*

Il suffit ; d'ici je ne bouge
Et je suis bien votre valet.
Point d'État maritime, où quelque huissier avide
Ne manqueroit pas de venir.

TERÉE.

Aimerois-tu Léprée ? Oui, Léprée en Élide ?

PISTHETÉRUS.

Oh ! non. Mélanthe en est, que je ne puis souffrir.

TERÉE.

En ce cas, je sais en Locride
Une Ville qui peut au mieux te convenir ;
C'est Opontia.

PISTHETÉRUS.

fi !

TERÉE *étonné.*

Qu'eſt-ce qui te chagrine?

PISTHETÉRUS.

Piſthetérus, ſouvenez-vous-en bien,
Pour tout l'or d'une mine,
Ne voudroit être Opontien (*).
Mais, parlez; le genre de vie
Que vous menez chez les Oiſeaux,
Ou vous amuſe, ou vous ennuye:
Qu'en eſt-il? dites, en deux mots.

TERÉE.

Vous allez lui porter envie.

PISTHETÉRUS.

Comment, à quel propos en ſerions-nous jaloux?

TERÉE *en confidence.*

Nous nous paſſons de pièce ronde.

PISTHETÉRUS.

Sans or & ſans argent vous vivez, dites-vous?
C'eſt avoir retranché deux des fléaux du monde.

(*) Trait de ſatyre contre un Perſonnage ainſi nommé, ſans doute, par ſobriquet. Il en ſera encore fait mention au quatrième Acte.

TERÉE.

Nous moiſſonnons, volans de jardin en jardin,
Des myrtes, des pavots, mille autres fleurs enfin.

EVELPIS.

Malepeſte! quelle bombance!
Tous les jours ſont pour vous jours de réjouiſſance.

PISTHETÉRUS.

Ah! ſi la gent ailée écoutoit mes avis;
Combien elle croîtroit en richeſſe & puiſſance!

TERÉE.

Vos conſeils, s'ils ſont bons, par nous ſeront ſuivis.

PISTHETÉRUS.

Je voudrois donc que l'eſpèce volante
Ne fût point d'humeur ſautillante,
Dans les airs toujours gazouillant,
Ouvrant le bec à tout venant;
Cette conduite eſt indécente.
Car dans la ville de Pallas,
Qu'eſt-ce qu'on dit de Téléas?
Pour un avis Téléas, dit-on, *penche;*
Pour un avis contraire il penchera demain;
C'eſt un être inconſtant, un oiſeau ſur la branche;
Qui voltige ſans ceſſe & n'a rien de certain.

TERÉE.

Par le puiſſant Dieu de la treille!

Vous venez, à mon ſens, de parler à merveille.
Mais ainſi réformés, que faire, à l'avenir?

PISTHETÉRUS.

Habitez tous dans une Ville;

TERÉE.

La Ville des Oiſeaux! en Ville nous tenir!
Eh! dans quel pays la bâtir?

PISTHETÉRUS.

Vous parlez comme un imbécile.
Regardez là-haut.

TERÉE.

Soit.

PISTHETÉRUS.

Regardez en-bas.

TERÉE.

Où?

PISTHETÉRUS.

Tournez, préſentement de tous côtés, la tête.

TERÉE.

As-tu donc entrepris de me tordre le cou?

PISTHETÉRUS.

Qu'avez-vous vu?

TERÉE.

Je puis faire la même enquête;
Qu'aurois-je vu, sinon le Ciel & l'air?

PISTHETÉRUS.

N'est-ce rien voir? N'est-il pas clair
Que des Oiseaux dans l'air est placé le vrai pôle.

TERÉE *à part.*

Pôle! Que dit cet idiot.
Qu'entend-il par cette parole?

PISTHETÉRUS.

J'appelle *pôle* un point fixe, ou pivot,
Autour duquel je vois que chemine un mobile.
L'air est donc le pivot ou pôle des Oiseaux.
Là, portez promptement force matériaux;
Là, construisez-vous une Ville;
Que vous ceindrez de murs, en l'appellant *Pôlis*;
Par égard pour le pôle, où son siége est assis.
Si, selon mon avis, vous fondez ces remparts,
Votre puissance, Oiseaux, n'aura point de rivales;
On vous respectera, craindra de toutes parts.
Vous régnez aujourd'hui, sur qui? sur des cigales (*);

(*) Un Critique fait observer que le mot grec dont Aristophane se sert ici, ne signifie point des cigales; mais des sauterelles. Distinction peu importante dans cet endroit.

Mais du haut de vos murs tyrans audacieux,
Ainsi que les humains, vous soumettrez les Dieux.
Oui; dans le Ciel vous mettrez la famine.

TERÉE.

Comment cela?

PISTHETÉRUS.

Si l'air, où vous logerez tous,
Est intermédiaire entre le Ciel & nous;
Ne comprenez-vous point qu'il vous sera facile
D'intercepter de votre Ville
L'encens & les parfums qui des terrestres lieux
S'élèvent vers les Dieux?
Ainsi vous vous rendrez l'Olympe tributaire;
Car tous les Immortels, sans passe-ports de vous,
Ne pourront respirer le fumet des ragoûts:
A-peu-près comme on voit Messieurs de Bœotie
Tirer force argent, & de nous,
Et d'autres, qui s'en vont consulter la Pythie.

TERÉE.

Par les piéges, par les lacets!
Par les cages, par les tirasses!
Par la chasse & les trébuchets!
J'adopte ce projet, la perle des projets!
Et de bon cœur je t'en rends graces.
J'en veux donc faire part à tous mes bons sujets.

PISTHETÉRUS.

Qui leur exposera le fait?

TERÉE.

Qui ? toi, toi-même.
Leur barbarie étoit jadis extrême.
Mais depuis que ſur eux les Dieux m'ont créé Roi,
Ils parlent tous grec, comme toi.

PISTHETÉRUS.

Mais comment raſſembler leurs troupes diſperſées ?

TERÉE.

Je m'en vais dans ce prochain bois
Réveiller mes amours, la douce Philomèle,
Qui n'aura pas plutôt fait entendre ſa voix
Que tout le Peuple ailé qui tremble ſous mes loix,
Viendra ſoudain vers nous ſe rendre à tire-d'aile.

PISTHETÉRUS.

Huppe! charmant oiſeau! ne perd donc point de tems;
Entre bien vîte là-dedans;
Retire du ſommeil l'aimable Philomèle.

TERÉE.

» Eveille-toi, ma compagne fidèle;
» Viens au plutôt ſous ces ombrages verds,
» Faire entendre aux Oiſeaux ces airs, ces tendres airs,
» Que ta divine voix tous les jours renouvelle.
» Lorſque de notre Itys tu plains la mort cruelle,
» Ton chant mélodieux
» Perce, au travers des bois, juſqu'au ſéjour des Dieux.

» Charmé d'une ſi tendre & ſi douce harmonie,
» Phébus répond à tes triſtes accens.
» Tous les Dieux de l'Olympe, avec lui s'uniſſans,
» Compoſent une ſymphonie
» Dont la douceur eſt infinie;
» Et forment à l'envi des concerts raviſſans.

EVELPIS.

Oiſeaux mélodieux, charme de ce bocage!
Le miel n'eſt pas plus doux qu'un ſi tendre ramage.

PISTHETÉRUS.

St... ſt...

EVELPIS.

Eh! qu'eſt-ce donc?

PISTHETÉRUS.

Tais-toi.

EVELPIS.

Je voudrois bien ſavoir pourquoi.

PISTHETÉRUS.

Tais-toi, dis-je; que de langage!
Le duo muſical commence à s'accorder:
Ils ont ceſſé de préluder.

TERÉE & PHILOMÈLE *de concert appellent les Oiſeaux.*

Epopo, popo, popo, popo.
ïo, ïo, ito, ito, ito.

» Accourez, petits volatiles,
» Qui gazouillez ſur les ſillons
» Avides fourrageurs des campagnes fertiles,
» Hatez-vous, légers oiſillons.
» Habitans des parterres,
» Ami des oliviers,
» Hôtes des aliſiers;
» Et vous, qui vous cachez ſous les ſombres lierres;
» Ne craignez point d'être ſurpris,
» Hatez-vous; *trioto ! trioto, toto brix.*
» Accourez tous, accourez au plus vîte.
» Suivez la voix qui vous invite,
» Quittez les plaines & les monts.

» Et vous Citoyens des vallons,
» Qui, ſur le bord des eaux, près des rives fleuries,
» Donnez la chaſſe aux timides poiſſons;
» Pirates des étangs, terreur des moucherons;
» Laiſſez de Marathon les aimables prairies:
» Venez, avancez, hâtez-vous.
» Venez, volez, accourez tous.

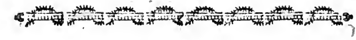
» Accourez légions ailées,
» Qui voltigez ſur les plaines ſalées,
» Paiſibles Alcyons;
» Sauvages nations
» Qui plongez ſous les flots vos plumes émaillées.

» Venez, avancez, hâtez-vous;
» Venez; volez, accourez tous.

» Accourez. Un avis utile,
» Important, salutaire à tout le peuple oiseau,
» Vous sera proposé par un mortel habile.
» L'entreprise est hardie, & le projet nouveau.
» Mais suivez ses conseils, tout vous sera facile.
» Venez, avancez, hâtez-vous;
» Tôt tôt, mes amis, ici tous!
Accourez tous d'une aile agile.
(*) Deuro! deuro! deuro! tororo! torotinx!
Kikkabau! kikkabau! toroto! lililinx.

Fin du premier Acte.

(*) *Deuro* est un mot grec qui signifie *ici*, pris dans le sens impératif, comme si on disoit, *ici, tôt*; *ici tout-à-l'heure*. Les autres expressions sont forgées & prises dans les différens cris & ramages des Oiseaux.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISTHETÉRUS, EVELPIS, TERÉE, divers Oiseaux.

PISTHETÉRUS.

Vois-tu bien des Oiseaux?

EVELPIS.

Pas un seul, sur ma vie!
Je regarde pourtant par-tout.

PISTHETÉRUS.

Pas un seul! Ah! je suis à bout.
C'étoit donc à Terée une vaine manie,
De faire au prochain bosquet
Le vacarme qu'il a fait.

TERÉE.

Tôt tôt, tôt, venez tôt; venez à tire-d'aile;
Kikkabau, toro, kikkabau!

PISTHETÉRUS.

Ah! chut! pour cette fois, j'apperçois un oiseau.

EVELPIS.

Oui, vraiment, ç'en eſt-un ! Sa taille eſt aſſez belle !
Mais, Dieux ! quelle eſpèce eſt-ce-là ?
Seroit-ce un Paon ?

PISTHETÉRUS.

Huppe nous le dira.

TERÉE.

Cet oiſeau de marais n'eſt pas fort ordinaire :
Vous voyez un Phœnicoptère.

PISTHETÉRUS.

Que ſon plumage eſt beau ! quel rouge éblouiſſant !

TERÉE.

Auſſi, chez plus d'un peuple on le nomme *flambant.*

PISTHETÉRUS.

Terée !

TERÉE.

Eh ! bien ?

PISTHETÉRUS.

Voici qu'un autre oiſeau s'avance.

TERÉE.

C'eſt encore un oiſeau de grande conſéquence,
Car il vient de fort loin.

PISTHETÉRUS.

Prince tout complaiſant !

Or dites-moi, je vous conjure,
Quel eſt ce Bipède volant
Qui renfle ainſi ſon encolure,
Et montre ce faſte arrogant?
Pour un Poète extravagant,
On le prendroit à ſon allure.

TERÉE.

C'eſt l'oiſeau de Médie.

PISTHETÉRUS.

Un Mede (*) ſans chameau!
Comment eſt-il venu de ſi loin ſans monture?

EVELPIS.

Ah! voici bien un autre oiſeau.

PISTHETÉRUS.

Quelle huppe, grands Dieux! & quelle énorme crète,
Voyez, je m'étois mis en tête
Que vous étiez le ſeul Terée.

TERÉE.

A beaucoup près.

(*) C'eſt probablement une alluſion à quelque faux transfuge, à quelque eſpion ou à quelque aventurier retiré à Athènes, & qui ſe diſoit venir de Médie. Ariſtophane fait obſerver qu'il étoit venu de Médie ſans chameau, & ſe propoſe par là de le rendre ſuſpect.

PISTHETÉRUS.

Or, celui-ci?

TERÉE.

Je le connois;
Mais de tous, c'eſt le moins antique;
Car c'eſt celui de Philoclès.
Il eut pour père Épope le tragique;
Quant à moi je me pique
D'être l'ayeul. C'eſt comme ſi voyant
L'un l'autre Callias dans la place publique,
Vous alliez ainſi diſcourant:
J'apperçois Callias, le pere d'Hipponique;
Puis, Callias encor, petit-fils du premier.

PISTHETÉRUS.

Quoi! cet oiſeau, plumé preſque en entier,
Ce feroit Callias, propre fils d'Hipponique?

EVELPIS (*).

Il veut faire le brave, & le franc du collier;
Mais ſes accuſateurs ont eu de ſon plumage,
Les femmes l'ont plumé, tout au moins, davantage.

PISTHETÉRUS.

Quel eſt cet autre oiſeau? Dieux! quel fard indécent!

(*) J'ai ſuivi M. Boivin qui fait répondre ceci par Evelpis, & non par Terée, comme font tous les Editeurs; car Terée doit-il être cenſé connoître Callias?

TERÉE.

C'eſt le Catôphagas, ou canard barbotant.

PISTHETÉRUS.

En ce cas, c'eſt donc Cléonyme,
Car tout cela, c'eſt ſynonime.
N'êtes-vous pas de même avis? mais, bon!
Si c'étoit-là le vrai fils de Cléon,
Il auroit perdu ſes aigrettes;
Ainſi, ce n'eſt pas lui, les preuves ſont complettes.

EVELPIS.

O Ciel! quel orage d'oiſeaux!
La peſte! qu'en voilà!

PISTHETÉRUS.

Juſtes Dieux! quel nuage!
En voilà tant qu'ils ont rempli tout le paſſage.
Le jour même en eſt obſcurci.
Voici Merles, Perdrix, Gélinotes.

EVELPIS.

Voici
La prudente Alcyone. Et cet autre derrière?

PISTHETÉRUS.

C'eſt le Ceryle (*).

(*) Selon Antigone, cité par Biſet, le Ceryle n'eſt autre que le mâle de l'oiſeau Alcyon; & Halcyon eſt le nom de la femelle.

EVELPIS.

Eſt-il oiſeau qu'on nomme ainſi?

PISTHETÉRUS.

Eh! pourquoi non? Qu'eſt-il d'étrange dans ceci?
Un barbier très-connu ſe nomme bien Sporgile.
Mais voici la Chouette en perſonne.

EVELPIS.

O Pallas!
Qui jamais amena Chouette en tes États (*)?

PISTHETÉRUS.

Voici l'Alouette, la Pie;
Voici Ramier, Colombe & Tourterelle amie.
Pivert, Grive, Coucou, Creſſerelle, Plongeon;
Épervier, Ortolan, Chardonneret mignon.
Que d'oiſeaux, d'Étournaux! Mais quel bruyant ramage!
Comme ils courent ſur nous, en criant avec rage!
Oh! quel grand bec ouvert!

EVELPIS.

Ciel! ç'en eſt fait de moi.
Vont-ils nous avaler?

PISTHETÉRUS.

Je le crois comme toi.

(*) Alluſion à l'adage grec: *envoyer une Chouette à Athènes*; qui répond à notre proverbe: *envoyer de l'eau à la rivière.*

SCÈNE II.

PISTHETÉRUS, EVELPIS, TERÉE, CHŒUR D'OISEAUX.

LE CHŒUR.

Popo, popo, popoï! Qu'eſt-ce qui nous appelle?

TERÉE.

C'eſt moi-même, Terée, à quatre pas de vous.

LE CHŒUR.

Qu'avez-vous à nous dire?

TERÉE.

Une bonne nouvelle.
Deux hommes aujourd'hui ſont venus me trouver,
Pour affaire que tous vous devez approuver.

LE CHŒUR.

Comment? que dites-vous?

TERÉE.

Je vous dis que deux hommes
Sont là, pour propoſer à tous tant que nous ſommes
Un projet important.

LE CHŒUR.

Ah! traître! que dis-tu?

TERÉE.

Amis, ne craignez rien.

LE CHŒUR.

Ah! que viens-tu de faire?
C'eſt fait de nous; tout eſt perdu.

TERÉE.

Quoi pour avoir chez moi reçu
Deux humains, pleins de bienveillance,
Qui recherchent notre alliance!

LE CHŒUR.

O Ciel! quel attentat! & quel manque de foi!

TERÉE.

J'ai pris un bon parti, qu'approuve la prudence;
N'en concevez aucun effroi.

LE CHŒUR.

Où ſont-ils? où ſont-ils?

TERÉE.

Sous vos yeux, comme moi.

LE CHŒUR.

» Ah! nous ſommes trahis; l'infidèle Terée
» Violant les droits les plus ſaints
» Et la foi qu'il nous a jurée,
» Nous livre aux perfides humains;

» Nation contre nous de tout tems déclarée.
» Il favorise leurs desseins;
» Il nous fait tomber dans les piéges
» Qui nous sont préparés par leurs mains sacriléges.
» Le traître! une autre fois il nous fera raison
» De cette lâche trahison.
» Il faut en ce moment, il faut tirer vengeance
» De ces deux infâmes vieillards;
» Il faut exterminer cette maudite engeance,
» Et couvrir les buissons de leurs membres épars.

PISTHETÉRUS.

C'est fait de nous; ils vont au moins nous aveugler.

EVELPIS.

Nos maux communs sont ton ouvrage.
Pourquoi m'as-tu conduit dans ce réduit sauvage?

PISTHETÉRUS.

Pour avoir en chemin quelqu'un à qui parler.

EVELPIS.

Ah! que ce jour fatal va me coûter de larmes!
Tu ris!

PISTHETÉRUS.

Je ris de tes alarmes;
Car, quand leurs becs pointus t'auront crevé les yeux,
Comment pleureras-tu?

LE CHŒUR.

Fondons, fondons sur eux.

» Courons, volons, & de nos ailes
» Accablons-les de tous côtés;
» Portons-leur à tous deux des atteintes mortelles.
» Il faut, il faut qu'aux Oiseaux irrités
» Leurs membres servent de pâture.
» Point d'asyle pour eux: ni bois, ni grotte obscure,
» Ni l'abyme profond des mers,
» Ni la cîme des monts, ni le vague des airs
» Ne peuvent garantir leur fuite
» Contre notre ardente poursuite.
» Allons, c'est trop délibérer,
» Hâtons-nous de les déchirer.
» Qui donc de l'aile droite entreprend la conduite?
» Qu'elle avance sans différer.

EVELPIS.

Ciel! où fuir? malheureux!

PISTHETÉRUS *avec menace.*

Veux-tu bien demeurer?

EVELPIS.

Veux-tu me voir déchirer sur la place?

PISTHETÉRUS.

De quoi nous guérira ta peur?
Crois-tu donc par la fuite éviter leur fureur?

EVELPIS.

Je suis bien empêché, que veux-tu que je fasse?

PISTHETÉRUS.

PISTHETÉRUS.

Combats; & comme moi, faisis un de ces pots.

EVELPIS.

Eh! bien soit.

PISTHETÉRUS.

Ne crains rien, d'abord, de la Chouette (*).
Et quant à ces autres Oiseaux,
Au bec tranchant, à la griffe crochue,
Prens en main cette broche aigue;
Et sache au besoin t'en servir,
Si l'ennemi vient t'assaillir.

EVELPIS.

Mais devant mes yeux, que mettrai-je?

PISTHETÉRUS.

Prens ce vinaigrier, ou bien un de ces plats!

EVELPIS.

Que ton esprit a de manége!
L'exquise invention! Tu peux à Nicias (**)
Faire la nique, en fait de stratagême.

LE CHŒUR.

Non, ne différons plus, donnons à l'heure même,

(*) Oiseau de Minerve, & par conséquent favorable aux Athéniens.

(**) Général d'armée, souvent immolé au ridicule par Aristophane.

Donnons du bec, frappons, brifons.
Au bouclier, d'abord : au bouclier. Perçons.

TERÉE.

Ah! qu'entreprenez-vous? Craignez qu'on ne vous blâme.
Vous allez maffacrer deux hôtes qui jamais
N'ont commis envers nous le moindre des forfaits;
Et qui font parens de ma femme;
Oui, oui, fachez qu'ils font de la même tribu.

LE CHŒUR.

N'écoutons rien ; fuivons le projet réfolu.
Ils font hommes ; ce font des êtres
De tous tems ennemis (*) de nous, de nos ancêtres.

TERÉE.

Eh! bien, je le fuppofe, ils font vos ennemis :
En devez-vous donc moins écouter leurs avis?
Toujours d'un ennemi leçon fut falutaire;
Toujours de fûreté, défiance eft la mère.
Un bon confeil, de la part d'un ami,
Nous vient fouvent en perte pure :
Mais les inftructions que donne un ennemi
Nous frappent autrement, & leur force eft plus fûre.
C'eft de leurs ennemis, & non de leurs amis,
Que tant de Cités ont appris

(*) Ceci eft le germe, l'idée mère de l'ingénieux Roman de Gullivert.

A se munir de forts, & de haute muraille;
A construire de grand vaisseaux,
A ranger leurs gens en bataille.
C'est-là ce qui conserve à chacun ses enfans,
Sa maison, & ses biens.

LE CHŒUR.

Terée est d'un grand sens.
Allons; il faut leur donner audience.

TERÉE.

N'est-il pas juste? Ah! oui, j'attens
Ce procédé, de votre complaisance.

PISTHETÉRUS.

A se passer leur colère commence.

LE CHŒUR *à Terée.*

T'avons-nous jamais rien refusé?

PISTHETÉRUS.

Je comprens
Qu'on va faire la paix, & nous rendre contens.
Conduisons-nous pourtant comme en pays d'alarmes;
Et nous faisant un rempart de nos armes,
Marchons le pot en tête & la broche à la main,
Les yeux bien garantis par un grand plat d'étain,
Sur-tout ne fuyons point.

LE CHŒUR.

Quel hasard les amène au pays des Oiseaux?

TERÉE.

Ils veulent avoir part aux nobles connoissances
Des Merles & des Etourneaux.
De notre République admirant la sagesse,
D'en prendre la teinture, ils se montrent jaloux;
Ils viennent, au mépris des belles loix de Grèce,
Vivre & s'allier avec nous.

LE CHŒUR.

Mais quels sont leurs discours? Daignez nous en instruire.

TERÉE.

Merveilleux, inouis, plus qu'on ne sauroit dire.

LE CHŒUR.

Viennent-ils parmi nous pour leur seul intérêt,
Ou pour celui de notre espèce?

TERÉE.

Pour le nôtre, à ce qu'il paroît.
Ils nous promettent tout, honneurs, culte, richesse.
Selon, ces bonnes gens, tout ce que nous voyons,
Quelque part que nous nous tournions,
Sera bientôt notre domaine.

LE CHŒUR.

Sont-ils fous?

TERÉE.

Ils sont très-sensés.

LE CHŒUR.

Ailleurs que chez des gens de cervelle peu saine,
De tels propos sont pourtant déplacés.

TERÉE.

Celui de qui je tiens de si belles promesses,
C'est l'esprit le plus fin, & le plus délié;
C'est un maître renard, qui n'est grec à moitié;
Ce n'est que ruse & que finesses.

LE CHŒUR.

Faites-les venir tous les deux:
Ce que vous dites-là, nous rend le cœur joyeux.

TERÉE *à part.*

Grace au Ciel, de la peur leur ame est donc guérie.
(*aux deux Athéniens.*)
Çà, mes hôtes, çà mes bons vieux;
Troussez-moi votre artillerie,
Et me l'allez pendre à ce croc,
(*à Pisthetérus.*)
Proche la crémaillée.... Et toi, de ton estoc
Tu vois comme j'ai su faire l'apologie;
Parle donc; & me justifie.

PISTHETÉRUS.

Non ferai-je; qu'un bon traité
Ne soit entre nous cimenté,

Tel qu'en fit Pithécus en épousant sa femme :
Il se fit, sous serment, promettre par la Dame,
Que griffe & bec seroient du commerce bannis.

LE CHŒUR.

Ne craignez rien.

PISTHETÉRUS.

Mes yeux me sont-ils garantis?

LE CHŒUR.

On vous garantit tout.

PISTHETÉRUS.

Qu'un serment me rassure.

LE CHŒUR.

Oui, chacun de nous vous le jure.
Ainsi puisse en ce jour le Noble & le Bourgeois
Nous applaudir plus qu'aucune autre fois !

PISTHETÉRUS.

Je crois un tel serment, car il n'est point frivole.

LE CHŒUR.

Nous voulons, si quelqu'un te manque de parole,
Ne remporter le prix que d'une seule voix.

PISTHETÉRUS.

En ce cas des deux parts, amis, mettons à terre
Tout appareil de guerre.

Souffrez que, difpenfé du foin de batailler,
Je me difpofe à bien parler.

LE CHŒUR.

» L'homme fourbe & menteur fe plaît à nous furprendre;
» Mais contre un million de combattans ailés
» Que peuvent deux vieillards par la crainte troublés?
» Il faut les écouter; ils peuvent nous apprendre
» Ce que nos efprits aveuglés
» Jufques ici n'ont pu comprendre.
» C'eft trop tarder; nous écoutons; parlez,
» Parlez humains. Cette haute fortune
» Dont vous venez flatter nos vœux,
» Avec vous nous fera commune;
» Vous aurez part à nos deftins heureux.
» Banniffez donc une crainte importune:
» Dites-nous quel deffein conduit ici vos pas.
» Banniffez, banniffez une crainte importune;
» La trève fufpend nos combats;
» Nous avons tous mis armes bas;
» Banniffez, banniffez une crainte importune.

PISTHETÉRUS.

Le grand point d'un difcours eft de bien *enfourner*;
Détrempé comme il faut le mien fera merveille.
Paîtriffons maintenant. Garçon, qu'on fe réveille;
Allons; fleurs, parfums, eau....

LE CHŒUR.

Comment? eſt-ce un pâté,
Et non plus un diſcours, qui nous eſt apprêté?

PISTHETÉRUS.

Excuſez cet écart. C'eſt qu'en mon répertoire
Je cherche un beau début, bien tranché dans le grand,
Et qui puiſſe toucher le cœur de l'auditoire,
Meſſieurs, je ſuis contrit, & d'un dépit poignant,
De voir en vous des Rois, ſi fameux dans l'Hiſtoire,
Maltraités à ce point.

LE CHŒUR.

Ceci devient grimoire
Pour tout le Public aſſiſtant.
Nous, Rois! de quel pays?

PISTHETÉRUS.

Eh! de tout territoire.
D'abord, moi, comme humain, je ſuis votre ſujet;
Enſuite Jupiter eſt votre humble valet;
Et puis Saturne, & puis les Titans; le Ciel même.

LE CHŒUR.

Pour nous la ſurpriſe eſt extrême.

PISTHETÉRUS.

Ce que je dis eſt vrai, par le grand Dieu Pythien!

LE CHŒUR.

Que puiſſions-nous mourir, ſi nous en ſavions rien!

PISTHETÉRUS.

C'eſt que vous êtes gens ſans aucune aptitude,
Sans curioſité, comme auſſi ſans étude,
Apprenez ce qu'a dit l'eſclave Phrygien :
» De tous Oiſeaux le plus ancien,
» Sans contredit, c'eſt l'Allouette,
» Avant la terre elle exiſtoit;
» C'eſt un fait très-conſtant. Un beau jour la pauvrette
» Perdit ſon père, & s'affligeoit ſeulette;
» Car point de terre encore; &, partant, ne ſavoit
» Comme à ce corps chéri donner la ſépulture;
» Mais, ô force de la nature!
» Devinez tous l'expédient nouveau
» Dont uſa cette fille honnête.
» Plutôt que de laiſſer ſon père ſans tombeau,
» Elle l'enterra dans ſa tête.

LE CHŒUR.

Son père dans ſa tête! ah! que le fait eſt beau!
Dans ſa tête enterrer ſon père!

PISTHETÉRUS.

Ainſi les Oiſeaux, vos ayeux,
Furent bien plus anciens que la terre & les Dieux.
D'où ſuit l'argument néceſſaire
Que tout aîné ſe prévaut de ſes droits;
Qu'ainſi c'eſt aux Oiſeaux qu'appartient la couronne.

EVELPIS.

Oui, Messieurs, vous devez vous régaler en Rois.

TERÉE.

Au Pivert mon ami, moi, je donne ma voix;
Jupiter fera bien de lui rendre le trône.

PISTHETÉRUS.

Que les Oiseaux, & non les Dieux
Aient autrefois regné, la preuve en est acquise.
Par exemple, le Coq, cet oiseau glorieux
Sur les Perses regna (*), bien avant Mégabyse.
Aussi d'*Oiseau de Perse* on l'a qualifié,
Nom qui le rend plus grave & plus fier de moitié.

TERÉE.

Je ne m'étonne plus que si bien il se quarre;
Et qu'il porte sa crète en façon de thiare,
Tout comme pourroit faire un Monarque Persan.

PISTHETÉRUS.

Il étoit alors si puissant,
Si despote, si redoutable;
Qu'un effet remarquable
De cette antique autorité,

(*) Allusion à Cyrus, dont le nom signifie Coq. Aussi le Coq symbole onomatique de Cyrus devint-il l'emblême militaire des Perses, selon Alexander ab Alexandro. (Voyez notre seconde note sur la quatrième Partie du grand Intermède qui termine l'Acte actuel.)

C'eſt qu'aujourd'hui même encore,
Au lever de chaque aurore,
Sitôt que le Coq a chanté,
Tous les corps de métiers, baigneurs, potiers, fileuſes,
Serruriers, laictiers, bucherons,
Pelletiers, cordonniers, armuriers, & brodeuſes,
Auſſi-tôt, droit en pieds, s'habillent à tâtons.

EVELPIS.

C'eſt ce beau chant du Coq qui l'autre jour fut cauſe
Que je perdis aſſez beau vêtement.
Je venois de dîner gaiment,
Et je ſommeillois une pauſe :
J'entends le Coq chanter comme le ſoir venoit.
Auſſi-tôt, je me lève, & me mets en campagne;
Car je crus que c'étoit
L'aurore & non la nuit que ce Coq annonçoit.
Mais à peine je fus au bas de la montagne
Qui vers Alimonte conduit,
Qu'un détrouſſeur de gens ſort d'un prochain réduit,
Et m'aſſene un grand coup de bâton ſur l'échine.
Je me releve & crie *à l'aide! on m'aſſaſſine!*
Cependant mon drôle s'enfuit :
Et moi je me trouvai fort ſot de l'aventure,
Et regrettant fort mon manteau,
Dont ce Synnis (*) nouveau
Venoit de faire la capture.

(*) Chef de voleurs, ſous le regne de Theſée.

PISTHETÉRUS.

De l'Empire du Coq, ou de l'Oiseau Persan.
Passons au regne du Milan.
Il fut donc un tems qu'en Grece
Le Milan donnoit la loi,
Voilà justement pourquoi
Les Grecs, même aujourd'hui, tombent tous en foiblesse,
Et se jettent par terre à l'aspect du Milan.

EVELPIS.

Cela m'est, pour mon compte, arrivé ce même an.
Je rongeois une obole (*) en cette humble posture,
Et suivois des yeux cet augure;
L'obole en mon gosier glisse, & s'arrête là;
Je faillis suffoquer; & j'allai, je vous jure,
Regagner ma mâsure,
En maudissant ce Roi, qui, je crois, s'en moqua.

PISTHETÉRUS.

Dans l'Egypte & la Phénicie,
(J'ai lu cela je ne sais où,)
Jadis a régné le Coucou;
Et même encor, dès que cet oiseau crie:
Coucou, coucou, coucou; chaque Phénicien
Va moissonner ses bleds, & s'en trouve fort bien.

(*) Petite monnoie d'argent, chez les Athéniens.

EVELPIS.

Aux champs, coucou! c'eſt le proverbe.

PISTHETÉRUS.

Un privilége bien ſuperbe,
Jadis aux Oiſeaux affecté,
C'eſt qu'en chaque Cité
Où commandoit quelque Monarque
De haut & célebre renom,
Comme fut Ménélas, ou bien Agamemnon,
On le reconnoiſſoit à cette expreſſe marque:
On voyoit un Oiſeau ſur ſon ſceptre perché
Et par la friandiſe à ce poſte attaché;
Car on ne préſentoit nul plat devant le Prince
Que l'Oiſeau n'y prit part, par l'odeur alléché;
Et cette part n'étoit pas mince.

EVELPIS.

Ceci m'apprend pourquoi dernierement encor,
Dans une Tragédie où le coſtume éclatte,
J'ai vu le Roi Priam, père du brave Hector,
Qui tient un oiſeau, dont la patte
S'ouvre comme à deſſein d'accrocher un préſent.
Rôle que lui montra ſans doute Lyſicrate (*).

(*) Le Juge Lyſicrate. Il étoit l'un des Magiſtrats prépoſés à l'examen des Pièces de théâtre. Si l'on réfléchit que ce trait même paſſa par ſon examen, & qu'en vertu de *liberté répu-*

PISTHETÉRUS.

Autre preuve pour vous, Jupin régne à présent,
il a su s'emparer de la toute-puissance :
Et le poste qu'il tient, sans doute est d'importance.
Eh! bien, Messieurs, le grand Jupin
Porte lui-même une Aigle au-dessus de sa tête;
Minerve, une Chouette; enfin,
L'office d'Apollon est encor moins honnête;
On lui voit sur le poing toujours un Épervier,
Comme au valet d'un fauconnier.

EVELPIS.

Mais en effet, d'où viendroit cet hommage
Rendu par tous les Dieux à presque chaque Oiseau?

PISTHETÉRUS.

C'est qu'en effet ce fut jadis l'usage
Qu'Oiseaux avant les Dieux eussent part au gâteau.
Un tems fut que personne
Ne juroit par les Dieux, (ce sont sermens nouveaux)
Tous les hommes alors juroient par les Oiseaux.
Lampon, qui rien ne dit, qu'un serment n'assaisonne,
Vous crie encor : *ainsi* (non pas *m'assiste loi!*)
Mais, en sens très-divers, *ainsi m'assiste l'oie!*
Tout cela prouve, & tout cela fait foi,

---

blicaine, il n'osa le faire retrancher, on aura une idée de la liberté républicaine, telle qu'elle subsistoit pour lors à Athènes, & telle qu'elle n'a existé nulle part depuis.

Que jadis vous étiez tenus en gloire & joie.
Ces tems heureux sont bien changés :
On vous met des entraves ;
On vous traite en esclaves ;
On vous poursuit comme chiens enragés.
Non, pour vous il n'est plus d'asyle respectable,
Le maudit oiseleur, par un art détestable,
Jusques aux temples saints tend ses perfides rêts.
On ne voit plus par-tout que piéges, que lacets,
Que gluaux, que tirasse,
Que cage, que filets,
Qu'armes propres à la chasse ;
Les champs, la ville en sont remplis.
A peine êtes-vous pris,
Qu'un cuisinier vous vient marchander par douzaines,
Et fort vilainement vous tâter sous les aines.
Encor s'il s'agissoit d'être pris, puis rôtis,
Puis aussi-tôt servis sur table ;
Ce seroit demi-mal ; mais on vous fait bien pis.
On ne vous croque plus que lardés & farcis.
On vous compose une sauce piquante
Avec huile, fromage, & vinaigre & benjoin ;
Sur tout le corps on a grand soin
De vous la verser bien bouillante :
C'est peu de vous manger, il faut qu'on vous tourmente.

LE CHŒUR.

» Mortel, avec quelles couleurs,
» Tu viens de retracer nos funestes malheurs,
» Triste

» Trifte récit de nos mifères !
» Hélas ! falloit-il que nos pères
» De l'Empire du monde, indignes poffeffeurs,
» Nous fruftrant à jamais des droits héréditaires,
» Ne pûffent nous laiffer que d'affreufes douleurs,
» Que d'éternels regrets, que d'inutiles pleurs.
» Mais enfin les Deftins propices
» Nous offrent un libérateur.
» De nous, de nos enfans qu'il foit le protecteur :
» Nous pourrons tout fous fes aufpices.
» O toi, fublime efprit, mortel induftrieux,
» Apprends-nous par quel ftratagême,
» Par quel effort victorieux
» Nous faurons recouvrer la puiffance fuprême.
» Hélas ! déchus d'un fort fi glorieux,
» Nous haïffons la vie, & la lumière même.

PISTHETÉRUS.

Oubliez vos revers, raffemblez-vous, Oifeaux ;
Raffemblez-vous dans une même enceinte.
Ceffez une inutile plainte ;
Et bâtiffez des mûrs bien hauts,
De brique & de mortier, ainfi qu'à Babylone.
Que leur vafte contour à la ronde environne
Tout l'efpace de l'air.

TERÉE.

De tels mûrs feront beaux,
Et le blocus n'en fera pas facile.

PISTHETÉRUS.

Sitôt que vous aurez élevé cette ville,
Qui vous rendra Rois de tout l'air,
Envoyez ſommer Jupiter
De préſentement rendre au Peuple volatile
L'Empire glorieux
Qu'il uſurpa ſur vos ayeux.
Et ſi le Maître du tonnerre
Refuſe d'obéir, déclarez-lui la guerre.
Faites en même tems défenſe aux autres Dieux
D'oſer, ſans paſſe-ports ſignés de vos Satrapes,
Paſſer, comme de vrais Priapes,
A travers vos nouveaux Etats,
Pour aller viſiter de terreſtres appas,
Une Inakhie, une Alope, une Alcmène.
Que ces écarts aux Dieux ſoient interdits, ſous peine
D'être marqués, à chaud, du ſigne ſcandaleux,
A l'endroit le plus chatouilleux.
Députez auſſi vers les hommes
Défendez-leur de plus rien immoler aux Dieux,
Sans avoir régalé les Oiſeaux avant eux.
Ainſi nul ne pourra d'une blanche géniſſe
A Vénus faire un ſacrifice,
Qu'il n'ait à la Colombe offert ſéparément,
Une meſure de froment.
Nul ne levera la maſſue
Pour immoler un bœuf au premier des Héros,

Sans avoir appaisé la Grue,
Par galettes au miel cuites bien à propos.
Que nul enfin, à Jupiter lui-même,
N'ose sacrifier
Un bélier,
S'il n'a d'abord, d'un zele extrême,
Offert au *Roitelet* (qui Prince fut aussi,
Et qui par ses ayeux l'égale,)
Le mâle d'une fourmi.

EVELPIS.

Immoler une fourmi mâle!
Parbleu! ce sacrifice est fort divertissant.
Jupiter, tant qu'il veut, peut tonner à présent.

TERÉE.

Mais nous volons, mais nous avons des ailes;
A ces marques comment nous prendre pour des Dieux?
Peut-être on nous prendra pour des Geais orgueilleux,
Ornés par un larcin de plumes infidèles?
Si j'ai mal parlé, dites mieux.

PISTHETÉRUS.

Votre simplicité, cher Terée, est extrême;
Car Mercure lui-même
Est réputé par vous l'un des douze grands Dieux:
Mercure n'a-t-il pas des ailes?
La Victoire, de même, a deux ailes fort belles,
Dont l'or éblouit tous les yeux.

Homère enfin a cru qu'Iris étoit ailée,
Il en fait, peu s'en faut, une poule (*) mouillée.

TERÉE.

Mais Jupiter pourra, juftement furieux,
Faire à fon tour voler (**) des foudres fur nos têtes.

(*) Il y a au texte : qu'Homère compare Iris à une Colombe timide, ou troublée par la crainte. J'ai faifi dans notre langue un tour proverbial & populaire qui répondit à l'intention farcafmatique d'Ariftophane. Au-refte, Iris, (ou l'Arc-en-Ciel perfonnifié) a été comparée, par les Anciens, *à une Colombe par la crainte troublée*, par une fuite de traditions antiques, confervées d'âge en âge dans la mémoire des hommes, ceci eft une tradition Diluvienne dont les livres facrés nous ont confervé des veftiges précieux. On reconnoît dans cette Iris, comparée à une Colombe faifie de crainte, l'Arc-en-Ciel qui mit fin au déluge, & la Colombe de Noë, qui à cette même époque rentra, faifie de crainte, dans l'arche, ne fachant encore où mettre fon pied. Nous n'avons point, que je fache, l'ouvrage d'Homère, où ce Poëte comparoit Iris à une Colombe timide. Mais Bifet nous fait obferver qu'Homère fe fert de cette même comparaifon à l'égard de Minerve & de Junon.

(**) Le Poëte continue de fuivre l'allufion des ailes; c'eft pourquoi il en donne auffi à la foudre. M. Boivin paroît n'avoir pas même entrevu la beauté de cette métaphore, fi heureufement fuivie. Ce Critique, d'ailleurs très eftimable, a eu ici une véritable abfence d'efprit; car, outre la faute que nous venons de relever, il s'eft figuré qu'entre ces paroles de Terée & la repartie de Pifthetérus, il y avoit une lacune dans le texte. Il n'a nullement compris le rapport de

PISTHETÉRUS.

Si les Mortels sont encore assez bêtes
Pour s'épouvanter des carreaux,
Et pour n'adopter pas le culte des Oiseaux,
Vous ferez pleuvoir dans leurs plaines
Des légions de Francs-moineaux,
Qui rendront leurs semailles vaines,
Et ne laisseront pas sur terre deux boisseaux
De ce qu'ils espéroient de graines.
Cérès, après de tels fléaux,
Ne pourra les aider, je pense, qu'en peinture,
Avec sa gerbe & sa mesure.

TERÉE.

Elle est accoutumée à rire de leurs maux,
Et saura les payer de mauvaises défaites.

PISTHETÉRUS.

De punir les Humains voici moyens nouveaux :
Des troupes de Corbeaux s'en viendront sans trompettes
Crever les yeux à leurs bœufs labourans,
A leurs moutons dans les plaines errans.
Qu'après cela Phœbus, d'Esculape le père,
Tienne école vétérinaire,
C'est le cas, ou jamais, de gagner de l'argent,
Et d'exercer son beau talent.

---

la réponse de Pisthetérus à l'objection de Terée. Je me suis contenté de paraphraser quelque peu cette réponse de Terée, pour rendre plus sensible le rapport dont je parle.

EVELPIS.

J'approuve ces Corbeaux & ce qu'on leur fait faire;
Mais j'ai deux bœufs, de prix moyen,
Dont je veux avant me défaire.

PISTHETÉRUS.

Que si les hommes au contraire,
Portent à vos autels un encens volontaire,
Et désormais de vous attendent leur soutien;
Si vous leur tenez lieu de Saturne & de Rhée,
Et de Neptune & de Nérée;
Il faut le reconnoître en les comblant de bien.

LE CHŒUR.

Quel bien leur ferons-nous?

PISTHETÉRUS.

D'abord des sauterelles
Les légions avides & cruelles,
Ne déployeront plus, sur les vignes en fleur,
Leur insatiable fureur.
Pour éloigner leurs troupes indiscrettes,
Il suffira de lâcher à propos
Quelques escadrons de Chouettes.
Restent les moucherons, chenilles, vermisseaux,
Qui font à leurs profits des atteintes si vives;
Quelques bandes de Grives
Suffiront pour mettre ordre à ces autres fléaux.
L'homme ainsi vous devra l'absence de grands maux.

TERÉE.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour cette eſpèce avare,
Il lui faut de l'argent, & l'argent eſt ſi rare!

PISTHETÉRUS.

Ils n'auront qu'à venir conſulter les Oiſeaux,
Qui leur découvriront & mines & métaux,
Et qui leur donneront d'infaillibles augures;
Si bien qu'à l'avenir aucun navigateur
N'appréhendera plus fâcheuſes avantures.

LE CHŒUR.

Que dites-vous?

PISTHETÉRUS.

Un Oiſe, au connoiſſeur,
Par des réponſes toujours ſûres,
Guidera les conſultans,
Leur dira : *n'allez pas ſur le ſein de Neptune;*
Car ſous très-peu de jours il viendra des autans;
Ou bien : *embarquez-vous, car vous ferez fortune.*

EVELPIS.

Bon! bon! s'il eſt ainſi me voilà nautonnier,
Et je ne prétens plus faire d'autre métier.

PISTHETÉRUS.

Et tant de richeſſes cachées,
Par tant d'avares mains ſous la terre nichées;
C'eſt aux Oiſeaux encor que l'on s'adreſſera,
Lorſque l'on voudra s'en inſtruire,

C'eſt d'eux auſſi qu'on l'apprendra.
En effet tout avare a coutume de dire:
Dans un lieu bien ſecret, j'ai caché mon rouleau;
Perſonne ne le ſait, ſi ce n'eſt quelque Oiſeau.

EVELPIS.

Oh! je change d'avis, & je vends mon navire.
Non, non; non, non; plus de vaiſſeau;
Je cours acheter un hoyau;
Il fait meilleur fouiller la terre,
Et m'emparer de l'or que l'avarice y ſerre.

TERÉE.

Mais comment les Oiſeaux, du haut de leur Cité,
Pourront-ils aux Humains accorder la ſanté?
Les Dieux ſe la ſont reſervée.

PISTHETÉRUS.

Et la proſpérité! la comptez-vous pour rien?
Allez; un homme heureux ſe porte toujours bien.

TERÉE.

Mais la difficulté n'eſt pas toute levée:
Peut-on ſe dire heureux, ſi l'on ne vit long-tems?

PISTHETÉRUS.

Les Oiſeaux ont le droit de prolonger les ans.

LE CHŒUR.

Vous parlez là de droits ſuprêmes.
Où les prendront-ils?

PISTHETÉRUS.

Chez eux-mêmes.

La Corneille eſt ma preuve....

LE CHŒUR.

Il a, ma foi! raiſon....

PISTHETÉRUS.

Car elle vit cinq fois autant qu'un homme.

EVELPIS.

Bon!

Ah! qu'il vaudra bien mieux être ſous votre empire,
Benins Oiſeaux, que ſous celui des Dieux!
Que de mal, ô mortels! vous enduriez pour eux!
Des marbres à ſcier; des temples à conſtruire.
Mais ſous le regne des Oiſeaux,
Vous vous repoſerez de tous ces longs travaux.
Plus de fatigue, plus de peine.
Vos nouveaux Dieux ſauront ſe contenter
Du premier arbriſſeau, du moindre petit chêne;
Un olivier ſera leur niche la plus vaine.
On n'ira plus à Delphes conſulter;
On n'ira plus aux ſables de Libye,
Faire un pélérinage, au péril de ſa vie.
Plus de ſacrifices lointains,
Et ruineux autant que vains.
A meilleurs frais, Oiſeaux nous vous rendrons hommage.
Au pied du premier aliſier,
Ou de quelque olivier ſauvage,

Nous irons vous offrir orge, ou quelqu'autre grain,
Ce qui peut en tenir dans le creux de la main.
Avec ce culte simple, & sans autres épices,
Nous nous rendrons soudain les nouveaux Dieux
propices.

LE CHŒUR.

» Mortel! tes utiles discours
» De nos premiers transports ont arrêté le cours.
» Tu triomphes enfin de notre injuste rage.
» Sage vieillard, acheve ton ouvrage,
» Daigne contre les Dieux nous prêter ton secours,
» Et nous venger du Ciel qui nous outrage.
» De fideles avis secondent nos efforts :
» Les fiers usurpateurs de la grandeur suprême,
» Bientôt assiégés dans leurs forts,
» Aux habitans de l'air rendront le diadême.
» Parle, s'il faut agir, légers, souples & forts :
» D'un corps mâle & nerveux nous t'offrons les ressorts.
» S'il faut délibérer, ne t'attends qu'à toi-même.

TERÉE.

Par Jupiter! nous n'avons pas
Un seul instant à perdre en cette conjoncture.
N'allons point, comme Nicias, (*)
Temporiser au lieu de brusquer l'aventure.

(*) Général Athénien, qui désespéra de prendre Phacterie, & quitta le commandement entre les mains de Cléon, qui se vantoit d'emporter cette Place, & qui en effet l'emporta.

Vous cependant, entrez chez moi tous deux.
Un ménage d'Oiseau va s'offrir à vos yeux.
N'y cherchez d'un palais le pompeux étalage.
Paille & bois sec, voilà sans plus,
L'ameublement de ce ménage.
Mais votre nom?

PISTHETÉRUS.

Pisthetérus.

TERÉE.

Et celui du confrere?

EVELPIS.

Evelpis, le Thriote;

TERÉE.

Il suffit. Souffrez que votre hôte,
De ce moment vous embrasse tous deux.
Entrez.

PISTHETÉRUS.

Montrez la route; & nous suivrons, joyeux.
Cependant, avant de vous suivre,
Dites-nous; avec vous, comment pourrons-nous vivre.
Ne pouvant comme vous voler?

TERÉE.

Il est moyen.
Nous vivrons tous ensemble; & parfaitement bien.

PISTHETÉRUS.

Songez au moins à ce que dit la fable:

L'Aigle avec le Renard jadis s'associa ;
L'Aigle mal s'en trouva.

TERÉE.

Ne craignez rien ; venez vous mettre à table
Je mettrai dans votre ragoût
Des brins de certaine racine ;
Tout aussitôt, par sa vertu divine,
Vous deviendrez (*) ailés, même emplumés par-tout.

PISTHETÉRUS.

En ce cas, nous entrons. Xanthias! Manodore!
Allons! notre bagage. Allons !

LE CHŒUR.

Terée!

TERÉE.

Eh ! bien?

LE CHŒUR.

Menez ces étrangers, & regalez-les bien.
Mais souffrez que l'oiseau qui de sa voix sonore
Charme ce paisible bosquet
Sorte, & chante avec nous quelque petit couplet.

PISTHETÉRUS.

Ne les refusez point (**) & donnez-vous la peine

(*) Allusion à un préjugé en vogue alors, & qui le fut long-tems après ; qu'on pouvoit par la vertu de certaines herbes, ou du suc de certaines herbes, se métamorphoser en oiseau ou autrement. Voyez l'Ane d'or d'Apulée & de Lucien.

**) Ne refusez point le Chœur.

D'appeller doucement la petite Syrène.
Souffrez que nous ayons le plaisir de la voir.

TERÉE.

De vous complaire en tout je me fais un devoir.
Sortez, ma compagne fidelle,
Paroissez, paroissez, ma chère Philomèle.

SCÈNE III.

PISTHETÉRUS, EVELPIS, TERÉE, PHILOMÈLE, LE CHŒUR.

PISTHETÉRUS.

Ah ! le charmant petit oiseau !
Quelle est tendre ! quelle est mignonne !

ÉVELPIS.

Et ce plumage, est-il rien de plus beau ?
Comme elle est riche & propre en toute sa personne !
Quand ce seroit fillette à marier.

PISTHETÉRUS.

D'un doux baiser je crois que je vais la prier.

EVELPIS.

Que fais-tu ? de près n'en approche.
Prens garde : elle a le nez pointu comme une broche :

Sans risque on ne peut s'y fier.
Si donc de manger l'œuf l'appétit te travaille,
Leve son (*) enveloppe, & fais tomber l'écaille.

TERÉE.

Allons, Messieurs.

PISTHETÉRUS.

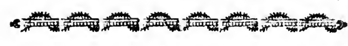
Allons.

TERÉE.

Je passe le premier.



(*) Le Poëte compare le masque de l'Acteur à la coque d'un œuf. Il fait donc dire à Pisthetérus par Evelpis d'enlever la coque, c'est-à-dire le masque de Philomèle, s'il a envie de l'embrasser.



GRAND INTERMEDE,

COMPOSÉ DE SIX PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHŒUR *s'adressant à Philomèle.*

» Tu viens, tu n'as pu t'en défendre,
» Aimable Philomèle, enfin je t'apperçois :
» Tu nous viens enchanter par ton aimable voix.
» Ah ! ne diffère plus : chante. Fais-nous entendre
» Cette musique harmonieuse & tendre
» Dont au printems retentissent nos bois.
» Ah ! ne diffère plus, ne nous fais plus attendre,
» Nous t'en prions tous à la fois.

SECONDE PARTIE.

LE CHŒUR, *de concert avec Philomèle, s'adresse aux Spectateurs, & les invite à révérer les nouveaux Dieux.*

» O vous qui languissez dans votre vie obscure,
» Vous, qu'à regret enfanta la nature,

» Vous, qui, par-tout en butte aux caprices du fort,
» Semblables aux feuilles légères,
» Aux fonges vains, aux ombres menfongères,
» Craignez à tous momens, ou fouhaitez la mort :
» Vous, dont la Fortune fe joue ;
» Vous, dont le corps, formé de boue,
» D'un plumage léger ignore le fecours,
» Foibles Humains, écoutez mes difcours ;
» Écoutez les Oifeaux, dont la race immortelle,
» Malgré les outrages du tems,
» Confervant à jamais une grace nouvelle,
» Jouit d'un éternel printems.
» Voifins du Ciel, formés d'une fubftance pure,
» Nous ne concevons rien de mortel ni de bas :
» Nous vous dirons des Vents la force, la nature :
» Quelle caufe produit la chaleur, la froidure,
» Les tonnerres & les frimats :
» Du Chaos, de l'Erèbe, & de la Nuit affreufe
» Dont vous retracerons l'image ténébreufe.
» Tout ce qu'on peut favoir dans nos murs s'apprendra :
» Vos plus fameux Docteurs fermeront leur école ;
» On n'admirera plus leur fcience frivole ;
» De honte & de dépit Prodicus fe pendra
» Avant l'Air, la Terre & les Mers,
» Et ces brillans flambeaux dont l'Olimpe fe pare ;
» Le Chaos & la Nuit, l'Erèbe & le Tartare
» Occupoient feuls tout l'Univers.
» Enfin la Nuit aux ailes fombres

» Enfante

» Enfante un œuf léger, l'Erebe dans son sein
» Le reçoit, l'échauffe, & soudain
» De cet œuf naît l'Amour. Il dissipa les ombres:
» Deux ailes d'or, qui brilloient sur son dos,
» Percèrent de la Nuit l'obscurité profonde.
» Plus léger que les Vents, actif & sans repos,
» Ce Dieu, par sa vertu féconde,
» Pour donner notre race au monde,
» Dans le sein de l'Erèbe anima le Chaos.
» Avant donc que l'Amour, père de nos ancêtres,
» Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
» Il n'étoit point encor d'Olympe ni de Cieux.
» Quand tout fut assorti par sa toute-puissance,
» En divers tems prirent naissance
» Le Ciel & l'Océan, la Terre & tous les Dieux.
» Ainsi des Immortels l'orgueilleuse noblesse
» Doit nous céder les droits d'aînesse.
» Nous venons de l'Amour: comme lui nous volons
» Revêtus de légères ailes,
» A des bandes d'Amours souvent nous nous mêlons;
» Avez eux nous charmons
» Les cœurs les plus rebelles.
» L'homme, pour cent bonnes raisons,
» Nous devroit en tous tems offrir des sacrifices.
» Hé! que ne peut-il point sous nos heureux auspices?
» C'est par nous qu'il prévoit le printems, les moissons,
» Et la saison des fruits, & celle des glaçons.
» Il sait qu'il faut semer, lorsqu'au travers des nues

» Vole vers la Lybie un escadron de Grues.
» A ce signal, les matelots
» Prennent congé des vents pour dormir en repos.
» Le bourgeois change de parure,
» Et pour vêtir Oreste (*) achette une fourrure.
» Le Milan, des beaux jours annonce la saison;
» Tout renaît. La brebis dépouille sa toison;
» L'Hirondelle voltige autour de sa maison;
» Et la veste légère est enfin préférée
» A la robe fourrée.
» Qu'on ne vante plus Apollon;
» On trouve ici Delphes, Dodone, Ammon.
» Sur la foi des Oiseaux chacun tente fortune,
» D'un hymen dangereux serre l'étroit lien,
» Court aux armes, s'expose aux fureurs de Neptune,
» Sans l'avis des Oiseaux on ne hasarde rien.
» Cette courière enfin, qui fait tant de merveilles,
» Pleine d'yeux, de langues, d'oreilles,
» Est oiseau comme nous. Après cela, peut-on
» Préférer au Corbeau le vainqueur de Python?
» Ecoutez-donc, race mortelle:
» Si par des honneurs immortels,
» Par des temples, par des autels,
« Aux Oiseaux tout-puissans vous prouvez votre zele,
» Rien ne vous manquera, ni fruits délicieux,
» Ni chants mélodieux.

(*) Fameux voleur dont il est fait plusieurs fois mention dans cette Pièce.

» Jupiter, armé du tonnerre,
» Là-haut avec les autres Dieux
» Aſſis ſur la voûte des Cieux,
» A pour jamais abandonné la terre
» Et ſe cache à vos foibles yeux.
» Moins farouches, moins fiers, nous viendrons en
» perſonne,
» Vous comblant de biens & d'honneur,
» Partager avec vous ce tranquille bonheur,
» Que notre heureux deſtin nous donne.
» Enfin prévenant vos ſouhaits,
» Sur vous ſi largement nous répandrons les graces,
» Que dans peu vos mains feront laſſes
» De recueillir tant de bienfaits.

TROISIÈME PARTIE.

LE CHŒUR, *ceſſant de parler aux Spectateurs, apoſtrophe* PHILOMELE, *dont il vante le chant & les concerts qu'il a faits avec elle.*

» CHARMANTE Sirène des bois,
» Philomèle, combien de fois,
» Dans un ſombre vallon, ſous la verte feuillée,
» Ou ſur quelque rive émaillée,
» Avons-nous aux échos fait répéter nos voix!

» Paon, quittant les monts d'Arcadie,
» Prêtoit l'oreille à notre mélodie,
» Charmé de nos doux sons.
» Et Diane, avec ses compagnes,
» Dansoit, sur le haut des montagnes,
» Au bruit de nos chansons.
» Phrynicus, d'une ardeur pareille
» A l'ardeur de l'Abeille,
» Cueillant le suc de nos divins concerts,
» En composoit le miel de ses plus tendres airs.

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHŒUR *se tourne vers les Spectateurs une seconde fois.*

» QUICONQUE las des soins d'une pénible vie
» Souhaite en terminer le cours,
» Qu'il vienne : nous saurons contenter son envie,
» S'il veut contre les Dieux nous prêter du secours.
» (*) Ceux qui chargés d opprobres & de crimes,

(*) Allusion au privilege qu'on a donné, presque de tous les tems, aux criminels & vagabons d'être admis comme colons dans les pays qu'on veut peupler. Rome se peupla ainsi sous Romulus ; & l'on peut en dire à-peu-près autant de quelques-unes de nos Colonies. Aristophane profite de cette allusion pour désigner par leurs noms les plus pervers d'entre les Athéniens.

» Là-bas sont menacés de peines légitimes,
» Seront ici haut à couvert.
» Traîtres, voleurs, fourbes, faussaires,
» Homicides, incendiaires,
» Accourez : l'asyle est ouvert.
» Qu'un fils ait ôsé sur son père
» Lever une insolente main,
» Il est l'horreur du genre humain ;
» La nation des Coqs (*) l'absout & le révère.
» Un esclave timide a fui plus d'une fois ;
» Et ses épaules marquetées
» Souvent d'un bras trop lourd ont ressenti le poids ;
» Avec honneur il vivra sous nos loix,
» Comme une Francoline aux ailes mouchetées.
» Mortels, on méprise chez vous
» Philémon & Spinthare ?
» Spinthare & Philémon tous deux tiendront chez nous
» Rang parmi les Oiseaux d'espèce étrange & rare.
» Le dernier des humains, un maraut, un faquin,
» Execestide enfin

(*) M. Boivin observe que le coq étoit regardé comme un oiseau parricide ; & que c'est par cette raison qu'on l'associoit au singe, au chien & la vipère, dans le sac de cuir où l'on enfermoit les criminels. J'ajouterai à cette observation, que ce fut sans doute cette qualité parricide des coqs qui fit prédire par les Mages à Astyage que son petit-fils Cyrus le détrôneroit ; car le nom de Cyrus signifie coq.

» N'a qu'à choisir de quel sang il veut être,
» Et nous l'en ferons naître.
» Un ennemi des Loix & de l'État,
» Un traître, un Pisias, prêt à livrer la Ville
» A qui voudra payer un si lâche attentat,
» Banni de sa patrie, ici trouve un asyle.

CINQUIEME PARTIE.

LE CHŒUR *cesse de parler au Spectateurs, & continue de louer le concert des Oiseaux.*

» SOUVENT à nos concerts des Cygnes languissans,
» Des Cygnes que la Parque aux sombres bords appelle,
» Battant tristement de l'aile,
» Sur les rives de l'Hèbre unissent leurs accens,
» Et poussent jusqu'au Ciel leurs cris longs & perçants.
» Le monstre le plus fier, attentif, immobile,
» Semble saisi d'étonnement.
» Un calme serein & tranquile
» Chasse les vents du liquide élément.
» L'Olympe retentit; un doux ravissement
» Possede la troupe immortelle,
» Les Graces à-l'envi s'unissant aux neuf Sœurs,
» Par une musique nouvelle,
» Charment les esprits & les cœurs.

SIXIÈME PARTIE.

LE CHŒUR *se retourne pour la troisième fois vers les Spectateurs.*

» Ah ! qu'il est doux d'avoir des ailes !
» Dépourvus d'un pareil secours,
» Pauvres Humains, on vous voit tous les jours
» Éprouver en tous lieux cent disgraces nouvelles.
» Ah ! qu'il est doux d'avoir des ailes !
» Lorsque l'ennuyeuse langueur
» D'une scène mélancolique
» Cause une mortelle langueur
» Au Spectateur glacé d'une pièce tragique,
» En ce triste & fatal moment
» Il pourroit, s'il avoit des ailes,
» Se dérober adroitement,
» Et finir au plutôt des peines si cruelles.
» Ah ! qu'il est doux d'avoir des ailes !
» Jadis si Patroclide eût eu le dos ailé,
» Il n'auroit pas souillé la scène ;
» Mais au plus vîte il se fut envolé.
» Et délivré d'une fâcheuse gêne,
» Il seroit revenu sans avoir rien troublé.
» Ah ! qu'il est doux d'avoir des ailes !
» Le riche Ditrephès n'eut d'abord en partage
» Que des ailes d'osier ;

» Ces ailes l'ont porté jusqu'au plus haut étage :
» C'est aujourd'hui le coq de son quartier,
» Et le plus haut huppé de tout le voisinage.
» Ah ! qu'il est doux, Mortels, en tout métier,
» D'être pourvus d'ailes & de plumage !

FIN DE L'INTERMEDE.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISTHETÉRUS, EVELPIS,
travestis en Oiseaux.

PISTHETÉRUS.

Te voilà donc avec ton nouvel équipage?
Il me paroît plaisant on ne peut davantage.

EVELPIS.

Pourquoi ce rire-là?

PISTHETÉRUS.

Qui n'en feroit autant?
Ces ailes, ou plutôt ces bouts d'ailes.... tout franc,
Un oison, dans la mue, est ta fidèle image!

EVELPIS.

Ta ressemblance, à toi, c'est un merle tondu.

PISTHETÉRUS.

Dans nos comparaisons le vrai se montre à nû;
Et comme dit Æschyle en pareilles matières :
Ces plumes ne sont point des plumes étrangères.

SCÈNE II.

TERÉE, PISTHETÉRUS, EVELPIS, MANODORE, XANTHIAS.

TERÉE.

Hé bien ! que faut-il faire?

PISTHETÉRUS.

Il faut, premièrement,
Donner un nom pompeux à la Ville nouvelle,
Et puis sacrifier aux nouveaux Dieux.

TERÉE.

Vraiment,
C'est aussi mon avis.

PISTHETÉRUS.

Je cherche en ma cervelle
Un nom ronflant. Par exemple, un beau nom,
Qui figure bien sur la carte,
C'est, vous en conviendrez, c'est la ville de Sparte.

TERÉE.

Fi! j'ai Sparte en aversion.
Et même pour son nom j'ai de l'antipathie.

PISTHETÉRUS.

Comment donc la nommer?

TERÉE.

D'une appellation
Prise en l'air, & d'air bien bouffie.

PISTHETÉRUS.

J'y suis. Aimeriez-vous *Nephelococcugie?*
Il entre bien du vent dans ce seul mot.

TERÉE.

Ah! bon!
Comme on va désormais révérer notre asyle!
Nephelococcugie: oh! le superbe nom!
N'est-ce pas celui d'une ville
Où Théagène, ainsi qu'Eschine, ont leurs trésors?

PISTHETÉRUS.

Justement. Ce nom, fruit de mes heureux efforts,
Chez nos neveux effacera la gloire
Des célebres champs Phlégréens,
Tant illustrés par la victoire
Qu'eurent sur les Titans les fiers Olympiens.

TERÉE.

Grande Cité! ville opulente & belle,
Quelle Divinité te donner pour patron?

PISTHETÉRUS.

J'accorde cet honneur à Minerve:

TERÉE.

Et moi, non,
Car Athène est sous sa tutelle;

Or, quel état au monde eſt policé plus mal ?
Une femme y porte les armes ;
Et Cliſtène tranſi d'allarmes,
Y porte la quenouille.

PISTHETÉRUS.

Au nouvel arſenal
Quel Chef donnera l'ordre ?

TERÉE.

Un Oiſeau militaire,
De Perſe originaire,
Et qu'on nomme l'Oiſeau (*) de Mars :
C'eſt lui qui défendra nos tours & nos remparts.

PISTHETÉRUS.

Par les Aigles, & par leurs ſerres !
S'il vient de Perſe, il eſt au fait
De ſéjourner parmi les pierres.
Toi, maintenant porte-moi cet auget
Là-haut, aux conſtructeurs de notre citadelle.
Porte-leur ces moëllons, détrempe ce mortier ;
Monte au plus vîte, & tombe de l'échelle :
Prens ſoin d'entretenir les feux.
Diſpoſe bien la ſentinelle,
Repoſe-toi, va de plus belle
La clochette à la main réveiller les gardiens.
De bas-en-haut, députe aux Dieux Olympiens ;

(*) C'eſt le Pivert.

De haut-en-bas député à la mortelle race ;
(*à Terée.*)
Députe, après, vers moi. Vous, faites la grimace.
Va-t-en, dis-je, cher Evelpis,
Vole par-tout où je te dis.
Un seul instant si tu restes en place,
Ils feront tout de mal en pis.
Moi je m'en vais presser le sacrifice.
Allons ! allons ! Un Prêtre, un Aruspice,
Enfans, tout est-il préparé ?
Prenez cette corbeille & le bassin sacré.

LE CHŒUR.

» Oui nous y consentons, si nos faveurs sont grandes
» On doit les acheter par de riches offrandes.
» Nous voulons qu'aujourd'hui les timides Mortels
» Rendent aux nouveaux Dieux des honneurs légitimes,
» Leur dressent des autels,
» Leur offrent des victimes.
» Mais c'est trop différer. Il est tems, il est tems
» Que chacun jusqu'aux Cieux envoie,
» Pour nous marquer sa joie,
» Mille cris éclattans.



SCÈNE III.

PISTHETÉRUS, TERÉE, LE SACRIFICATEUR.

PISTHETÉRUS.

HOLA ! flûteur sans fin, cesse ta mélodie.
Mais qu'apperçois-je-là ? Partout le peuple ailé !
J'avois bien vu des choses dans ma vie ;
Mais non jamais Corbeau, qui fut emmuselé.

TERÉE.

Prêtre, approchez ; remplissez votre office,
Aux nouveaux Dieux faites le sacrifice.

LE SACRIFICATEUR.

Où donc est la corbeille ? Où donc sont les gâteaux ?
Bon ; les voici. Prions la Vesta des Oiseaux ;
Puis le Milan, ce Dieu Pénate ;
Pour tout l'Olympe ailé que notre zèle éclatte.
Signalons-nous par des hymnes nouveaux.

INVOCATION.

» Maître des Cieux & de la Terre,
» Aigle, qui lances le tonnerre ;
» Halcyon qui régis les flots ;
» Cygne, aujourd'hui Roi de Délos,

» Et de Delphes & du Parnaſſe;
» Paon qui de Junon tiens la place;
» Guai Perroquet, nouveau Backhus;
» Colombe, nouvelle Vénus;
» Et toi mère de Cléocrite,
» Puiſſante Déité, Cybèle des Oiſeaux,
» Grande Autruche; & vous Dieux nouveaux,
» Qu'à ce ſacrifice j'invite,
» Gardez de mal, comblez de biens
» Les Néphélococcugiens,
» Et de Scio les Citoyens.

PISTHETÉRUS.

Eh! quoi? Scio par-tout ſe trouvera fourrée?

LE SACRIFICATEUR.

Il nous reſte à chanter les Héros demi-Dieux,
Et les rejettons glorieux
De cette race héroïque & ſacrée.

INVOCATION.

» Phœnix, Porphirion, Pélican, Épervier,
» Héron, Cormoran, Creſſerelle,
» Pivoine, Méſange, Sarcelle,
» Paon, Livane, Vautour.....

PISTHETÉRUS.

Eh! Prêtre ſans cervelle,
Eſt-ce Aigles & Vautours qu'il falloit convier?
Le ſeul Milan carnaſſier

A ce banquet suffit pour mettre la famine..
Avec tes fleurs va-t-en à Proserpine;
Seul, laisse-moi sacrifier.

LE SACRIFICATEUR.

Non, non, j'acheverai; laissez, laissez-moi faire.
Par une autre prière
Je saurai tout rectifier.
De l'eau lustrale, enfans.

INVOCATION.

» Venez troupe immortelle.
» Mais non. Un seul de vous peut manger tout ce rôts,
» De ce maigre festin où ma voix vous appelle
» Otez les cornes & les os;
» Il ne restera plus qu'un menton à longs crocs.
» Alte-là donc, troupe immortelle,
» Un seul de vous peut manger tout ce rôts.

PISTHETÉRUS.

Mortels, sacrifiez, & montrez votre zele;
Pour les Dieux emplumés formez des chants nouveaux.



SCENE

SCÈNE IV.

LE SACRIFICATEUR, PISTHETÉRUS, UN POETE.

LE POÈTE.

» CHANTEZ, Muses, chantez Néphélococcugie.
» Publiez sa grandeur chez cent Peuples divers;
» Que du bruit de son nom la terre soit remplie
» Par vos hymnes & par vos vers.

PISTHETÉRUS.

Eh! qui, diantre! êtes-vous? d'où vous vient ce beau zèle?

LE POÈTE.

» Je suis des neuf savantes Sœurs
» Le serviteur fidèle,
» Ma voix du plus pur miel égale les douceurs.

PISTHETÉRUS.

Vos cheveux sont bien longs pour un valet.

LE POÈTE.

De grace!
Ah! parlez mieux: apprenez qu'un Poète
Des Muses se dit serviteur,
Parce que chez Homère (*) il a cette épithète

(*) Allusion à un vers du *Margites* d'Homère:
» Musarum servus & longè jaculantis Apollinis.

PISTHETÉRUS.

Il eſt Poète, oh ! oui, c'eſt pure vérité ;
Car il porte en hiver un vêtement d'été.
Poète que le Ciel confonde !
Eh ! qu'es-tu venu faire ici ?

LE POÈTE.

Sachez, Meſſieurs, qu'il eſt ſorti
De ma verve féconde,
Qu'il eſt, dis-je, ſorti des vers
Cycliques (*) ſans mentir, & ſur des tons divers.
Je chante dans ces vers NÉPHÉLOCOCCUGIE.
C'eſt du neuf, c'eſt du beau, c'eſt toute la magie
De Simonide....

PISTHETÉRUS.

Eh ! depuis quand
As-tu donc fait ces ſtrophes fortunées ?

LE POÈTE.

Depuis nombre d'années,
A vos ſuperbes murs, je conſacre mon chant.

PISTHETÉRUS.

Comment cela ? C'eſt depuis un inſtant
Que je viens, aſſiſté d'un Prêtre,

(*) Cycliques, c'eſt-à-dire, dignes de faire le tour du monde, d'être chantés d'âge en âge dans toutes les contrées, &c.

De leur donner un nom, comme on fait à l'enfant
Qui n'en a point encor, & ne fait que de naître.

LE POÈTE.

» Tel qu'un coursier, plus prompt que les éclairs,
» Parcourt l'olympique carrière,
» Telle pour les neuf Sœurs fend le vague des airs,
» Une infatigable courrière.
» Mais, ô Père sacré, grand fondateur d'Etna,
» Récompense mes soins....

PISTHETÉRUS.

Ce maudit Chantre-là
Sans quelque don ne quittera point prise.
(à son Valet.)
Holà, hé! Manodore. Allons, vîte; en chemise.
(au Poète.)
Tenez, Simonide nouveau,
Sur votre corps transi mettez-vous ce manteau.

LE POETE.

» Ma Muse noble & hautaine
» Aime les cœurs bienfaisans.
» Sans s'abaisser & sans peine
» Elle accepte les présens,
» Mais, ô Héros adorable,
» D'une oreille favorable,
» Ose entendre ces beaux vers
» De l'harmonieux Pindare.

PISTHETÉRUS.

O l'homme tenace, & bisarre,
Et le plus importun qui soit dans l'Univers.

LE POÈTE.

Straton, souffrant & malade,
Erre au séjour des hivers,
Avec le Scythe Nomade.
Aux injures de l'air il oppose un manteau;
Mais un manteau sans veste! entrez-vous dans sa peine?

PISTHETÉRUS *à son Valet.*

Tire-moi d'une horrible gêne,
Il te reste une veste; eh! bien, fais-en cadeau.
Et toi, prens encor cette veste:
Va-t-en, & qu'en chemin te galoppe la peste!

LE POÈTE.

Je ne m'en irai pas sans vous donner encor
Ce noble essai d'un poétique essor:

» Muse, qui sur un trône d'or
» Es assise au haut du Parnasse,
» Daigne seconder mon audace.
Vers les nouveaux remparts, daigne guider mes pas.
Je suis venu, j'ai vu cette Ville naissante,
Sise dans la plaine brillante,
» Fertile en éclairs, en frimats.

PISTHETÉRUS.

Oui, fertile en frimats qui te glaçoient de reste,
Mais que, moyennant cette veste
Et ce manteau, tu ne sentiras pas.
Va-t-en à la male-heure, augure plus funeste
Qu'aucun de ceux que j'eusse pu prévoir.
Allons, reprenons l'aspersoir.

SCÈNE V.

PISTHETÉRUS, LE SACRIFICATEUR, TERÉE, UN IMPOSTEUR.

L'IMPOSTEUR.

Arrêtez; gardez-vous de frapper la victime.

PISTHETÉRUS.

Qui pourroit nous en faire un crime?
Qui donc es-tu?

L'IMPOSTEUR.

Je suis porteur d'Oracles saints.

PISTHETÉRUS.

Que male-fin t'entraîne, & tes oracles vains!

L'IMPOSTEUR.

Parlez autrement, je vous prie;

Sur ce qui vient des Dieux ne versez vos mépris;
Oui, Messieurs, un Oracle émané de Bacis,
Désigne ouvertement Néphélococcugie.

PISTHETÉRUS.

Que n'es tu donc venu nous en donner avis
Avant que la Cité ne fut encor bâtie.

L'IMPOSTEUR.

Prenez-vous-en au Ciel, qui ne l'a pas permis.

PISTHETÉRUS.

Je n'ai pas le loisir d'ouïr tes beaux récits.

L'IMPOSTEUR.

» Quand vers Corinthe & Sicyone,
» On verra la corneille & le loup s'allier....

PISTHETÉRUS.

En vérité, Corinthe ici m'étonne.
Prétens-tu nous l'associer?

L'IMPOSTEUR.

» Que d'abord à la Terre on immole un bélier;
» Et que pour récompense en donne
» A celui des Mortels qui viendra le premier
» Annoncer de ma part ce que le Ciel ordonne,
» Chaussure neuve & vêtement entier.

PISTHETÉRUS.

Quoi? la chaussure en est?

L'IMPOSTEUR.

L'Oracle ainſi s'exprime ;

Liſez, plutôt.

PISTHETÉRUS.

Pourſuis.

L'IMPOSTEUR.

» Qu'on lui verſe du vin ;
» Qu'une portion légitime,
» Des entrailles de la victime
» Lui rempliſſe la main.

PISTHETÉRUS.

Le; entrailles en ſont ?

L'IMPOSTEUR.

L'Oracle ainſi s'exprime.

Liſez.

PISTHETÉRUS.

Pourſuis.

L'IMPOSTEUR.

» Mortel, ſi tu ſuis mon conſeil,
» A l'aigle tu feras pareil.

PISTHETÉRUS.

Ces mots en ſont ?

L'IMPOSTÉUR.

Liſez. Les paroles ſont claires.

PISTHETÉRUS.

C'est donc là ton Oracle? Il ne s'accorde guères
Avec celui qu'Apollon m'a dicté :

» Quand un Imposteur effronté,
» Le ventre à jeun, par de vains artifices,
» Viendra troubler vos sacrifices
» Sans être par vous invité,
» A grands coups de fourche & de gaules,
» Brisez-lui les épaules.

L'IMPOSTEUR.

L'Oracle dit cela?

PISTHETÉRUS.

Lis. Ce sont ses paroles.
» Rouez-le (poursuit-il) de grands coups de bâton,
» Point de quartier, s'il ne fuit au plus vîte;
» Fût-ce un Aigle, fût-ce Lampon,
» Fût-ce l'illustre Diopithe.

L'IMPOSTEUR.

L'Oracle dit cela?

PISTHETÉRUS.

Tiens; prens le livre, & voi.
Allons, allons, vuide la place.

L'IMPOSTEUR.

Je suis chassé, battu, découvert. O disgrace!

PISTHETÉRUS.

Va-t-en chercher quelqu'un qui veuille ajouter foi
A tes impertinens Oracles.

SCÈNE VI.

PISTHETÉRUS, LE SACRIFICATEUR, MÉTON, Géomètre.

MÉTON, *avec de grandes regles & autres instrumens.*

Mes amis, il n'est point d'obstacles,
Que mon art ne puisse écarter,
En ce noble projet de bâtir dans les nues. . . .

PISTHETÉRUS.

Autre importun, mais, Ciel! que va-t-il arpenter?

MÉTON.

Je veux arpenter l'air, le partager en rues.

PISTHETÉRUS.

Eh! qui donc êtes-vous? par tous les Dieux!

MÉTON,

Je suis
Ce célebre Méton dont parlent jours & nuits
Et Colone & la Grèce entière.

PISTHETÉRUS.

Quels font ces inftrumens de bois, d'airain, de fer?

MÉTON.

Des regles pour mefurer l'air.
Sachez, pour entrer en matière,
Que l'air eft fait tout comme un four;
Ce qui fur mon projet jette le plus grand jour.
Car vous concevez bien que fi d'abord j'applique
Par en haut cette courbe... Avez-vous bien compris?

PISTHETÉRUS.

Moi? fi j'y comprends rien, je confens....

MÉTON.

Je m'explique.
Après avoir faifi le plan d'en-haut,
Comme je difois tout-à-l'heure,
Pour la capacité de l'aire inférieure,
Voici l'inftrument qu'il me faut:
Je décris dans le cercle un quarré de fa forte.
A ce centre-ci fe rapporte
L'enfemble de tous ces rayons.
Ces rayons font autant de rues
A cet aire centrale (ou place,) contigues;
Ainfi, de loin comme de près,
Votre Cité d'un aftre aura la reffemblance.

PISTHETÉRUS.

Méton, par fa haute fcience,

A ce que je puis voir, est un autre Thalès;
Mais.

MÉTON.

Que veut dire ce *mais*?

PISTHETÉRUS.

Monsieur le Géomètre,
Je veux me regarder comme un de vos amis.
Ainsi daignez permettre
Que je vous donne un bon avis.
C'est de prendre au plutôt la fuite.

MÉTON.

Pour quel sujet faut-il partir si vîte?

PISTHETÉRUS.

C'est qu'on bannit d'ici certains industrieux,
Comme on fait à Lacédémone.
Rien que coups de bâton pour eux,
Outre la chasse qu'on leur donne.

MÉTON.

Mais on ne traite ainsi que des séditieux.

PISTHETÉRUS.

Au reste, il ne faut pas que ceci vous étonne.
Cette loi, malgré sa rigueur,
Est, dans le fond, sage & très-bonne.

MÉTON.

Comment donc?

PISTHETÉRUS.

C'est qu'ici la loi, veut, juge, ordonne
Qu'on bannisse tout imposteur.

MÉTON.

Je fuis; car je vois bien qu'on pourroit m'y contraindre.

PISTHETÉRUS.

Coups de bâton pourront en chemin vous atteindre.
Ils vous ont r'attrapé. Que vous avois-je dit?

MÉTON.

Quoi? traité de la sorte! où cacher mon dépit?
Hai! hai!

PISTHETÉRUS.

Va-t-en avec ta regle biscornue
Mesurer le chemin de la grande avenue.

SCÈNE VII.

PISTHETÉRUS, LE SACRIFICATEUR, UN MAGISTRAT.

LE MAGISTRAT.

Peuple emplumé! sans un plus grand détail,
Je suis votre Intendant.

PISTHETÉRUS.

Quel autre épouvantail!
Ton titre?

LE MAGISTRAT.

Eſt un décret du Peuple.

PISTHETÉRUS.

Ecoute : enſemble
Nous pourrions bien avoir du bruit ;
N'en ayons point, ſi bon te ſemble.
Va-t-en.

LE MAGISTRAT.

Jamais ainſi je ne fus éconduit.

PISTHETÉRUS.

Je m'en vais te payer les frais de ton voyage.

LE MAGISTRAT.

Pour de l'argent, ſoit, je m'en vais.
Car, auſſi bien, je dois plaider pour Pharnacès.

PISTHETÉRUS.

Du gain de ſon procès, tiens, porte-lui ce gage.
(*Il lui donne des coups de bâton.*)

LE MAGISTRAT.

Des témoins! des témoins, comme on vient à l'inſtant
De battre un Intendant.

PISTHETÉRUS.

Ainſi nous recevons les porteurs de patentes.
O vexations trop criantes !

La Ville encor n'est pas construite ; & cependant
Voici qu'à cette Ville on donne un Intendant.
(*appercevant un Crieur*)
Autre importun. Ce jour en produit par douzaine.

SCÈNE VIII.

UN CRIEUR D'ÉDITS, LE MAGISTRAT, PISTHETÉRUS, LE SACRIFICATEUR.

LE CRIEUR.

De par le Peuple Athénien.
Tout Néphélococcugien
Atteint & convaincu d'avoir fait quelque peine
Au moindre des Bourgeois d'Athène....

PISTHETÉRUS.

Veux-tu t'enfuir, avec tes réglemens maudits?

LE CRIEUR.

Respectez un Crieur d'Édits.
J'en ai de toutes les natures.
Achetez celui-ci sur les poids & mesures :
Les Néphélococcugiens
Auront leurs poids & mesures conformes
A ceux des Olophuxiens.

PISTHETÉRUS *le chargeant de coups.*

Que dis-tu de ces poids ?

LE CRIEUR.

Je dis qu'ils ſont énormes.
Quelle rage vous tient ?

PISTHETÉRUS.

Je veux, au lieu d'Édits,
T'apprendre à crier les hauts cris.

LE MAGISTRAT *à Piſthetérus.*

Demain je te ferai comparoître en juſtice.

LE CRIEUR.

Que ſi quelqu'un chaſſe les Magiſtrats
Ou les trouble dans leur office....

PISTHETÉRUS.

C'eſt encor toi ? tu reviens ſur tes pas !

LE MAGISTRAT.

Battre les Magiſtrats, il faut qu'il y périſſe.

PISTHETÉRUS.

Tarare. Il faut qu'on déguerpiſſe.

LE MAGISTRAT.

Nous mettrons ce délit avec un certain cas,
Qu'on t'a déjà mis ſur les bras.

PISTHETÉRUS.

Par la mort ! qu'on me le saisisse.
(Il l'accable de coups.)
Ah ! ah ! cette fois-ci, tu n'y reviendras pas.

LE SACRIFICATEUR.

D'un bouc aux nouveaux Dieux faisons le sacrifice.
Mais entrons là-dedans pour fuir un tel fracas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



INTERMEDE.

INTERMÈDE
OU
ENTRE-ACTE,
COMPOSÉ DE QUATRE PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.
LES OISEAUX *entre eux.*

» ENFIN, aux Oiseaux tout-puissans,
» Les Mortels vont offrir leurs vœux & leur encens;
» Déjà pour nous rendre propices
» Par-tout sur nos autels fument leurs sacrifices.
» Rien n'échappe à nos yeux dans ce vaste Univers:
» Mille insectes divers,
» Aux arbres, aux bourgeons, aux fruits livrent la guerre:
» Nous en purgeons la terre.
» Ceux qui de leur poison infectent les jardins;
» Ces petits assassins,
» Qui font mourir les fleurs; ces dangereuses pestes,
» Ces ennemis funestes
» Sont par nous mis à mort, & disparoissent tous,
» Accablés sous nos coups.

SECONDE PARTIE

EN FORME D'ÉDIT.

LE CHŒUR *en se retournant vers les Spectateurs.*

» Les Oiseaux, en ce jour de fête,
» Mortels, vous font savoir que quiconque osera
» De Philocrate mort nous apporter la tête,
» Un talent d'or il recevra,
» Et quatre fois autant qui, vif, l'amenera;
» D'autant que ce bourreau, ce maudit Philocrate,
» Cent fois plus cruel qu'un pirate,
» Les outrage en mille façons;
» Faisant enfler comme ballons
» Bécasses, Gélinottes, Cailles,
» Grives, & semblables volailles;
» Vendant sept à sept les Pinsons,
» Et les enfilant comme perles,
» Par longs colliers & par cordons;
» Insultant à de pauvres Merles:
» Quelquefois, même sans respect,
» Les lardant de leur propre bec,
» Cruel affront, honteux supplice!
» Enfin, en d'étroites prisons
» Retenant d'innocens Pigeons,
» Visible & criante injustice!

» *A ces causes*, nous défirons
» Que, vif ou mort, on nous le livre,
» Ce voleur indigne de vivre.
» Voulons encore & déclarons
» Que fi quelqu'un, dans fes volières,
» Tient prifonniers ou prifonnières,
» Il les remette en liberté,
» A peine de fe voir traité
» Comme il aura traité nos bien-aimés confrères;
» C'eft-à-dire, d'être arrêté,
» Mis en prifon chargé de chaînes,
» Soumis à de pareilles gênes.
» Car tel eft notre volonté.

TROISIÈME PARTIE.

LES OISEAUX *entre eux.*

» Oiseaux, que votre fort eft doux!
» L'Olympe même a-t-il rien qui l'égale?
» Sans manteau, fans fourrure, on méprife chez vous
» Des plus triftes hivers le plus âpre courroux.
» En plein été, quand l'ardente Cigale
» Remplit de cris aigus tous les lieux d'alentour,
» Dans des vallons fleuris, fous des feuillages fombres,
» Vous goûtez la fraîcheur des ombres
» Au milieu des ardeurs du jour.

» L'hiver revient-il à ſon tour ?
» Loin des forêts & des campagnes,
» Sous quelque antre, à l'abri des injures du tems,
» Vous prenez de doux paſſe-tems,
» Avec les Nymphes des montagnes.
» Enfin, quand les hivers ramènent le printems,
» Alors, donnant l'eſſor à vos rapides ailes,
» Vous moiſſonnez dans les bois, dans les prés,
» Des myrtes amoureux, les ſemences nouvelles.
» Et les fleurs les plus belles,
» Dont au retour d'Avril les jardins ſont parés.

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHŒUR, *en ſe retournant vers les Spectateurs, & apoſtrophant les Juges.*

» JUGES, écoutez-nous, & peſez nos promeſſes.
» Si vous nous accordez le prix,
» Nous vous offrons plus de richeſſes
» Que les trois fameuſes Déeſſes
» N'en offrirent jamais au célebre Pâris.
» D'abord, au fond de vos caſſettes,
» Chouettes d'or (*) feront leurs nids :

(*) La monnoie des Athéniens avoit pour marque une Chouette.

» Puis un nombreux essain de petites Chouettes,
» Conservera chez vous des trésors infinis.
» Si le Peuple un jour vous emploie
» A calculer ses revenus,
» Alors tous les Oiseaux de proie
» Vous fourniront d'ongles crochus.
» Enfin, lorsqu'à vos yeux une superbe table
» Étalera cent mèts délicieux;
» De grands becs, de longs cols, de jabots spacieux
» Nous armerons votre faim indomptable.
» Mais si, nous refusant un suffrage équitable,
» Vous méprisez des dons si précieux;
» Contre le châtiment qu'ici l'on vous apprête,
» Songez à vous pourvoir,
» Sur-tout aux plus beaux jours de fêtes:
» Car pour lors nous ferons pleuvoir,
» Sur vos vêtemens, sur vos têtes,
» Un déluge incommode (*) & d'horribles tempêtes,
» Que vous ferez bien de prévoir.

Fin de l'Intermède.

(*) Il y a dans Horace (observe M. Boivin) une imprécation qui peut servir de commentaire à cet endroit. Horace fait dire à un certain Dieu: *Mentiar at si quid, merdis caput inquiner albis corvorum*, &c.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISTHETÉRUS, LE CHŒUR.

PISTHETÉRUS.

Nous avons achevé l'important sacrifice,
Et de ce côté-là le sort nous est propice.
Mais quoi? ne viendra-t il des murs aucun courier,
Qui m'apprenne comment là-haut vont les affaires?
Bon. J'en vois un de loin, qui ne tardera guères,
Et qui, pour bien courir, ne se fait pas prier.



SCÈNE II.

PISTHETÉRUS, LE CHŒUR, UN COURIER.

LE COURIER.

Où donc, où donc est-il, le Gouverneur?

PISTHETÉRUS.

Avance.

Où vas-tu? Me voici.

LE COURIER.

Les murs sont achevés.

PISTHETÉRUS.

Bonne nouvelle!

LE COURIER.

Il faut voir leur magnificence
Pour la croire. Deux chars, (ce sont des faits prouvés)
Traînés par des chevaux des plus forts qu'il se voye,
(Fûssent-ils aussi gros que le cheval de Troye,
Et fûssent-ils conduits, l'un par Théagenès
Et l'autre par Proxenidès,
Tous deux boursoufflés d'hyperboles,)
Pourroient, de front, passer à leur aise dessus,
Tant la muraille est large!

PISTHETÉRUS.

Eſt-il bien vrai?

LE COURIER.

De plus,
La hauteur, (je l'aſſure, & non pas ſur paroles,
Car je l'ai meſurée avec les plus grands ſoins)
La hauteur eſt, Meſſieurs, de cent toiſes, au moins.

PISTHETÉRUS.

O Neptune! quels murs! Mais quels maçons encore
Ont opéré, par leurs travaux,
La merveille qui vient d'éclore?

LE COURIER.

Les Oiſeaux ſeuls. Autres que les Oiſeaux
N'ont mis la main à ces œuvres ſuprêmes;
Les Oiſeaux ont tout fait, tout fini par eux-mêmes.
Déſertant le ſommet d'Atlas,
D'abord trente mille Grues,
De pierres, au jabot, toutes duement pourvues,
De ces matériaux ont formé de grands tas,
Qu'elles ont diſpoſés le long des avenues:
Reſtoit à les tailler; ce qu'a fait tout au mieux
Le bec inciſif des Courlieux.
Bientôt de la rive Athlantique
Sont encore arrivés de nouveaux eſcadrons
Pour nous apporter de la brique;
Tandis que Loriots, Vanneaux, Foulques, Plongeons,
Servoient de Porteurs-d'eau.

PISTHETÉRUS.

Le mortier ? qui le porte ?

LE COURIER.

Ce sont Hérons, dans des augets.

PISTHETÉRUS.

Eh ! comment des Hérons ont-ils pu faire en sorte...

LE COURIER.

Les Hérons ont servi de simples porte-faix.
Par une invention, sans doute, des plus belles,
Des Oisons préposés à battre le mortier,
Dans l'auge le jettoient ; Oisons à ce métier
Se servent de leurs pieds, comme on feroit de pelles.

PISTHETÉRUS.

Les Oisons sont, je vois, d'habiles ouvriers.

LE COURIER.

Par les *Cannes-à-tabliers* (*)
Provision de brique est encore apportée,
L'Hirondelle aussi s'est prêtée
A seconder nos illustres travaux.
Des bataillons de ces oiseaux,
Mortier au bec, truelle sur l'épaule,
Comme mères portant leurs enfans sur le dos,
Voloient incessamment de l'un à l'autre pôle.

(*) Sorte de Cannes, connues alors en Grèce, mais inconnues présentement en Europe.

PISTHETÉRUS.

Quel besoin désormais d'employer des maçons
A bâtir des maisons ?
Mais la charpente ? Qui l'a faite ?

LE COURIER.

Les Pélicans, oiseaux d'une adresse parfaite,
Ils ont charpenté de leurs becs,
(Ces armes, chez eux, sont très-fortes)
Des bois de toutes les sortes,
Bien solides & bien secs,
Dont ils ont construit les portes;
Non sans un bruit pareil au fracas infernal
Qu'on entend dans un arsenal,
Lorsqu'on y radoube une flotte.
Portes, barricades, par-tout,
S'offrent présentement de l'un à l'autre bout.
Au-dehors, au-dedans, crainte qu'on ne complotte;
Ronde se fait incessamment;
Cloche se sonne exactement;
Par-tout le Commissaire trotte :
Fanaux s'allument sur les tours,
Pour éclairer les alentours.
(*aux autres Acteurs.*)
Mais mon rôle est fini; j'ai rempli mon message,
Au gré de votre desir :
Faites présentement le reste de l'ouvrage.
Je vais, sous votre bon plaisir,
Me débarbouiller le visage.

SCÈNE III.

PISTHETÉRUS, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

EH ! bien ? Pisthetérus, te voilà bien surpris
De voir de si hauts murs en un clin d'œil bâtis.

PISTHETÉRUS.

Par tous les Dieux ! le fait est à peine croyable,
Et cette vérité tient beaucoup de la fable.
Mais un Archer accourt, les yeux tout enflammés ;
De quelque étrange cas nous serons informés.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, PISTHETÉRUS, UN ARCHER.

L'ARCHER.

O MALHEUR !

PISTHETÉRUS.

Qu'est-ce ?

L'ARCHER.

O malheur ! ô disgrace !

PISTHETÉRUS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

L'ARCHER.

Le plus grand des affronts ;
Un Dieu de la céleſte race,
Un Dieu, ſans doute bien ſubtil....

PISTHETÉRUS *impatient.*

Oh ! d'achever te plaira-t-il ?...

L'ARCHER.

A la barbe des Geais, vient de franchir la porte ;
Et cependant qui n'eût compté ſur cette eſcorte ?

PISTHETÉRUS.

Comment le nomme-t-on ?

L'ARCHER.

C'eſt un des Dieux ailés ;
On ne ſait rien de plus !

PISTHETÉRUS.

O diſgrace trop forte !
Mais il falloit vous montrer plus zèlés ;
Il falloit le pourſuivre & demander main-forte.

L'ARCHER.

Eh ! ne l'a-t-on pas fait ? Soudain, Faucons, Autours,
Tiercelets, Éperviers, Sacres, Aigles, Vautours,

Dont les Griffons ont la conduite,
Ont été, par milliers, lâchés à sa poursuite.
Il ne sauroit tromper ces nombreux espions;
Chacun vole, la griffe en cercle recourbée;
L'air est plein de leurs légions;
La lumière en est absorbée.
Le fuyard n'est pas loin; je dois vous prévenir
Qu'il rode ici quelque part, à la ronde.

LE CHŒUR.

En ce cas, il faut se munir
Tout au plutôt d'arc & de fronde.

L'ARCHER *tendant son arc.*

C'est mon fait. Disposons mes armes pour le mieux.

LE CHŒUR.

» Une horrible guerre s'allume
» Entre le Peuple porte-plume
» Et les fiers Habitans des Cieux.
» Emparons-nous de l'air; & faisons bonne garde.
» Si quelque Immortel se hasarde
» A passer encor par ces lieux,
» Qu'il ne puisse échapper aux chaînes qu'on lui garde.
» De tous côtés tournons les yeux.
» J'entens, dans la prochaine nue,
» Le bruit de quelqu'enfant des Dieux;
» Je l'entens qui, dans l'air, tournoie & se remue.

SCÈNE V.

LE CHŒUR, PISTHETÉRUS, IRIS.

PISTHETÉRUS.

Qui vive? ou vas-tu? qui va là?
Ne parleras-tu point? Arrête (*)! arrête! hola!

IRIS.

Je suis Iris, des Dieux la courière qui vole.

PISTHETÉRUS.

Et ton nom? Galère (**)? ou Gondole?

(*) Cet *arrête*, *arrête*, est dit en style de Marine comme s'il y avoit : engrave, engrave, jette l'ancre, &c. C'est à quoi n'a pas pris garde M. Boivin. Or, cette métaphore, tirée des expressions de la Marine, est ici constamment suivie. Voyez la note suivante. Au reste Andreas Divus & les autres Editeurs Latins, ne s'y sont pas mépris. Ils traduisent *illic sta : tene cursum*. Expressions de Marine.

(**) M. Boivin pense que ces noms étoient des sobriquets, donnés à des femmes prostituées. Mais il paroît seulement que, Pisthetérus, en sa qualité d'Athénien, suit une métaphore tirée de la Marine, & il prend la qualification de *la prompte Iris* pour une dénomination de vaisseau. Les Interprètes Latins ont fort bien compris ce passage; mais non l'Interprète François, M. Boivin. On entrevoit qu'il y avoit alors dans

IRIS.

Je suis Iris, la prompte Iris.

PISTHETÉRUS.

De Salamine? ou des bords de l'Attique?

IRIS.

Que dit-il-là? De vin cet homme est-il donc pris?

PISTHETÉRUS.

On ne saisira pas cette peste publique,
Cette espionne? A moi, Sacres! à moi, Vautours!

IRIS.

O ciel! envers les Dieux je n'ai vu de mes jours
Tant de mépris & d'insolence.

PISTHETÉRUS.

Tu périras; c'est fait de toi.

IRIS.

Ah! quel excès d'impertinence!

PISTHETÉRUS.

Par quelle porte a-t-elle osé passer?

---

la rade d'Athènes, quelque vaisseau suspect, appellé l'*Iris*, appartenant à quelque Puissance étrangère; aux Perses, par exemple. On dit plus loin à cette Iris: *crois-tu parler à quelque Esclave Lydien ou Phrygien?*

IRIS.

Qui, moi?
Ai-je même en paſſant pris garde à quelque porte?

PISTHETÉRUS.

Quoi répondre encor de la ſorte!
Avez-vous pris congé du caporal des Geais?
Pour autoriſer vos forfaits,
Montrez un paſſe-port paraphé des Cigognes?

IRIS.

De délirer ainſi n'as-tu nulles vergognes?

PISTHETÉRUS.

Quoi? nul papier ſigné du major des Oiſeaux?

IRIS.

Êtes-vous fou, d'oſer me tenir tels propos?

PISTHETÉRUS.

C'eſt vous qui de cervelle êtes par trop légère,
D'avoir oſé, ſans dire mot,
Vous gliſſer à travers une Ville étrangère.

IRIS.

Eh! par où donc les Dieux paſſeront-ils, bientôt?

PISTHETÉRUS.

Ma foi, je ne ſais trop; mais je leur ſignifie
Qu'ils feront bien de n'approcher
Ni de près, ni de loin, Néphélococçugie.

Vous

Vous qui parlez, ici que venez-vous chercher?
On pourroit à mourir vous condamner, ma belle.

IRIS.

Mourir, moi? Si ce n'est que je suis immortelle.

PISTHETÉRUS.

Quel opprobre pour nous, si quand notre pouvoir
S'étend sur le reste du monde,
Comme par le passé l'on alloit encor voir
Les Immortels mener une conduite immonde,
Et braver tout devoir?
Ces pratiques des Dieux, si souvent condamnées,
Ont trop duré jusqu'à ce jour;
Obéissez à votre tour,
Parlez; où s'adressoient (*) vos rames empennées?

IRIS.

Je portois aux humains l'ordre de Jupiter,
Et je traversois l'air
Pour leur réitérer de faire un sacrifice,
Propre à flatter de nos Dieux l'odorat
Par un parfum exquis & délicat.

PISTHETÉRUS.

Quel Dieu, s'agissoit-il de leur rendre propice?

(*) Vers tiré de quelque ancien Poète. Au reste les métaphores tirées de la Marine, continuent toujours à l'égard de cette *Iris*, ce qui confirme notre conjecture.

IRIS.

Quels Dieux? Tout l'Olympe à la fois.

PISTHETÉRUS.

Vous vous croyez des Dieux, à ce que j'entrevois.

IRIS.

Quoi donc? en connoissez-vous d'autres?

PISTHETÉRUS.

Ces Dieux-là ne sont plus les nôtres.
Aujourd'hui les Oiseaux ont l'encens des Mortels;
Aux Oiseaux Jupiter doit céder ses autels.

IRIS.

O ciel! qu'ai-je entendu? prends-garde (*), téméraire,
D'attirer sur toi sa colère.
Crains que la terrible Thémis
A tes coupables pas n'attache Némésis;
Crains, crains que Jupiter de sa lourde coignée,
Ne dévoue à la mort ta race infortunée;
Et que la foudre enfin ne fasse qu'un charbon
De toi-même & de ta maison.

(*) Iris prend ici le style le plus tragique. Aussi ce morceau est-il, selon toute apparence, imité de quelque ancienne Tragédie. Dans ce que répondra Pisthetérus, on reconnoîtra un vers d'Æschyle.

PISTHETÉRUS.

Écoute ; laiſſe-là cette enflûre tragique ;
Sois un peu plus tranquille, & moins amphigourique :
Crois-tu parler à quelque Lydien,
A quelque eſclave Phrygien ?
Voici mon dernier mot : retourne vers ton père ;
Et dis-lui de ne plus me remettre en colère,
De ſe tenir bien coi, lui-même, & tous les ſiens ;
Où je ferai réduire en bûcher funéraire,
Par l'Aigle incendiaire (*),
Et ſes palais Olympiens,
Et ſes murs (**) Amphioniens.
Un ſeul Porphyrion (***), dans la plaine Phlégrée ;
Lui fit une terreur d'aſſez longue durée.
Dis-lui que j'ai ſous moi ſix cents Porphyrions,
A lâcher contre lui dans la plaine azurée ;
Qui tous, dans les combats, font autant de lions ;
Qui feront de ſa race une horrible curée,
Et qui tous, revêtus de peaux de léopards,
Iront eſcalader les céleſtes remparts.

(*) C'eſt peut-être l'*Oiſeau incendiaire* dont parle Pline ; ou bien le Poète fait alluſion à la fonction qu'a l'aigle chez Homère, de porter la foudre.

(**) Alluſion à un vers d'Æſchyle.

(***) Le Porphyrion eſt une ſorte d'oiſeau très-haut monté ſur jambes. A l'égard du géant Porphyrion, Horace en fait mention : *quid minaci Porphyrion ſtatu*, &c.

IRIS.

La peste soit du fou ! crois-tu que ta menace....

PISTHETÉRUS.

Tu ne quitteras point la place !

IRIS.

Si mon père ne fait raison
D'un tel excès d'audace....

PISTHETÉRUS.

Tous ces propos ne sont plus de saison ;
Fuis ; vole ; tourne le talon.
Des Dieux Olympiens joins la troupe joyeuse,
Et va-t-en foudroyer quelque cervelle creuse.

LE CHŒUR.

» Défense (*), encore un coup, défense à tous les Dieux,
» Qui descendront des Cieux,
» D'oser chercher passage au travers de la ville
» Du peuple volatile :
» Et si quelqu'un encor, des timides Mortels
» Fait fumer leurs autels,
» Ordre, de par les Chefs de la gent emplumée,
» D'arrêter la fumée.

(*) Il y a au grec à la lettre *Nous avons publié, nous avons défendu*, &c. Nouvelle preuve que le style des Ordonnances & promulgations usurpoit le passé. Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans la Comédie des Nuées, au sujet de la couronne d'Hyperbolus.

SCÈNE VI.

LE CHŒUR, PISTHETÉRUS, UN DÉPUTÉ *de haut-en-bas.*

PISTHETÉRUS.

Nous voilà donc en guerre avec les Immortels...
Ouais! je suis fort surpris qu'en l'état où nous sommes,
Des Messagers que j'ai députés vers les hommes,
Nuls ne soient encor revenus.

LE DÉPUTÉ.

Trop fortuné Pisthetérus!
Sublime esprit, gloire de ta patrie!
Merveille de nos jours, grand & profond génie!
Homme tel qu'on n'en verra plus;
Mortel heureux! mortel plus qu'ordinaire!
Mortel dont la prudence est pour nous un trésor!
Mortel charmant... Mais faites-moi donc taire.

PISTHETÉRUS.

Que viens-tu m'apporter?

LE DÉPUTÉ.

Une couronne d'or
Que pour prix mérité de votre savoir faire,

Vous adjugent tous les Humains,
Et qu'ils vous offrent par mes mains.

PISTHETÉRUS.

J'accepte ces honneurs, sans pourtant trop comprendre
Ce qui les porte à me les rendre.

LE DÉPUTÉ.

Sage & fécond inventeur!
D'une Ville aërienne,
Trop modeste fondateur!
Nul pays sur la terre où l'on ne s'entretienne
Des murs que vous avez bâtis.
Chacun en fait d'incroyables récits;
Chacun en parle & les révère.
Enfin de ce séjour heureux
Tous les mortels sont amoureux,
Et nul d'entr'eux ne peut s'en taire.
Avant que vous eussiez bâti
La grande Néphélo-néphélo-coccugie,
Sparte avoit un puissant parti;
Parler de Sparte étoit la commune manie;
Par-tout se conformoient mœurs, usages, maintiens,
Sur les Lacédémoniens.
Par-tout genre de vie ingrate:
La mode étoit d'être dur & hautain,
Chétif, à se laisser presque mourir de faim,
Et de vivre comme Socrate.

Perſonne ne ſortoit, qu'un bâton à la main.
Mais, qu'on eſt revenu d'un ſi mal plaiſant rôle!
On ne reſpire plus que les mœurs des Oiſeaux;
Le monde entier en raffole.
Sur ces modèles nouveaux
Se reglent geſte & parole:
On *déniche* (*) de grand matin;
On *plume* autant qu'on peut ſon plus proche voiſin;
On va *graiſſer la patte* à quelque Commiſſaire;
On *fait le pied de grue*, au lieu de s'ennuyer;
On *tire l'aile* pour payer;
Et l'on *fait le plongeon*, lorſqu'il eſt néceſſaire.
Ce n'eſt pas tout; j'oubliois le plus beau:
L'engoûment va ſi loin, & la manie eſt telle,
Que pluſieurs ſe ſont fait donner des noms d'oiſeau.
Je ſais un tavernier qu'on a nommé *Perdreau*.
Ménippe eſt plus connu ſous le nom d'*Hirondelle*
Qu'il ne fut jamais ſous le ſien;
L'*oiſeauborgne* (**) eſt celui de notre Opontien (***).
L'*Oiſon* eſt le dicton qu'à Théagène on jette;
Et la *Pie* eſt celui du Syracuſien;

(*) Le grec n'eſt point ici traduit par-tout à la lettre. On a cherché aux dictons grecs des manieres de parler équivalentes, ou à-peu-près équivalentes, parmi nos dictons françois; & cela ſuffit.

(**) La Pie borgne.

(***) Dont on a déja parlé dans les Actes précédens.

On nomme déformais Philoclès l'*Alouette*;
Chéréphon la *Chauve-Jouris*;
Lycurgue le *Coucou*; Midias la *Caillette* (*).
Dans toutes les chanfons, qu'on chante à nos Phylis,
N'eft-il pas mention de *tendre Tourterelle*,
De *Roffignol*, de *Cigne*, ou d'*Hirondelle*?
Eft-il un feul couplet galant
Où ne parle un amant
De gazouillement, de ramage,
D'*aile légère* & de *plumage*?
Je vous ai dit l'état des chofes de là-bas;
Voilà le point où nous en fommes.
Mais voici bien un autre cas;
Sachez qu'il vous arrive environ dix mille hommes,
Qui viennent s'établir ici :
D'ailes pourvoyez-vous, & de griffes auffi.

PISTHETÉRUS *au Chœur*.

Allez, mes chers amis, allez me remplir d'ailes
Ces corbeilles, ces mannequins.

(*) Je traduis ainfi, parce que cela revient à l'un de nos dictons. Ariftophane dit à la lettre que Midias reffemble à une Caille qui a été bleffée à la tête, en fervant de but dans un jeu où l'on tiroit fur une Caille, comme on vife aujourd'hui fur une oie. M. Boivin traduit : *pour ce qui eft de Midias, on le nomme Caille battue de l'oifeau*. On voit qu'il a cherché comme moi un équivalent quelconque dans nos manières de parler.

Je fie à Xanthias l'emploi qu'on fera d'elles.
Il faut les partager aux nouveaux citadins.

LE CHŒUR.

» Déjà la terre eſt remplie
» Du ſeul bruit de nos remparts;
» Vers Néphélococcugie
» On accourt de toutes parts.
» O ſi le ſort favoriſe
» Notre hautaine entrepriſe,
» Que pourront les Immortels
» Contre nos terribles armes?
» Notre ville par ſes charmes
» A triomphé des Mortels.

PISTHETÉRUS.

Xanthias! hé! maraud! voyez s'il ſe démène!

LE CHŒUR.

» Mais pourquoi la race humaine
» Ne ſe rendroit-elle pas?
» Notre ville eſt née à peine
» Qu'elle offre aux yeux mille appas.
» C'eſt le ſéjour des délices,
» Et des plus doux exercices.
» Les Graces, le tendre Amour,
» Dans nos murs ont leur aſyle;
» Et la Paix, au front tranquille,
» Y va fixer ſon ſéjour.

PISTHETÉRUS *à son Valet.*

Viendras-tu ? dois-je ici t'attendre tout le jour ?

LE CHŒUR.

» Arrangez à présent ces différens plumages
» Selon leurs différens usages :
» Mettez-moi chaque espèce à part ;
» Ici les ailes poétiques,
» Auprès d'elles les prophétiques ;
» Que tout soit en sa place. Enfin, ayez égard
» Aux desirs des humains ; & selon leurs demandes,
» Sur l'une & l'autre épaule, ajustez avec art
» Des ailes petites ou grandes.

PISTHETÉRUS.

O ciel ! que de lenteur ! Irai-je à toi, pendart ?



SCÈNE VII.

PISTHETERUS *tenant le panier d'ailes*, UN JEUNE HOMME *ennuyé de ce que ſon père vit trop long-tems.*

LE JEUNE HOMME.

» Que n'ai-je des rames plumeuſes!
» En ce moment, d'un vol impétueux,
» Je pourrois traverſer les ondes écumeuſes.
» Dieux puiſſans! que ne ſuis-je un aiglon généreux?

PISTHETÉRUS.

Le courier diſoit vrai; bientôt la race humaine
Va députer ici des colons par centaine.
J'en entens un déjà qui chante une chanſon
Où, ſi je ne me trompe, il eſt parlé d'aiglon.

LE JEUNE HOMME.

Que voler eſt un fort charmant, digne d'envie!
Pour moi je ſuis amoureux de la vie
Que vous menez, heureux Oiſeaux!
Oui, je ſuis fou de vos Etats nouveaux.
Mes yeux, quand verrez-vous Néphélococcugie?
Apprenez-moi vos loix; parlez, parlez, Oiſeaux,
Je me range ſous vos drapeaux.

PISTHETÉRUS.

Des loix? Nous en avons & de plus d'une ſorte.
Ainſi....

LE JEUNE HOMME.

Celle qui plus m'importe,
Eſt celle par laquelle il eſt permis chez vous
De becqueter & d'étouffer ſon père.

PISTHETÉRUS.

En effet, nous eſtimons tous
Un pouſſin qui becquete ou ſon père ou ſa mère,
Avant d'avoir les grands tuyaux.
On l'honore, on l'admire entre tous les Oiſeaux.
C'eſt marque de vigueur précoce.

LE JEUNE HOMME.

Juſtement; je voudrois, pour avoir tout ſon bien,
Vîte tuer mon père, ou faire enfin ſi bien
Qu'il entrât bientôt dans la foſſe.

PISTHETÉRUS.

Oui, mais il eſt une autre loi
Bien plus antique, & dont je croi
Que vous aurez quelque vergogne:
La voici donc; écoutez-moi:
QUAND LES PETITS D'UNE CIGOGNE
AURONT PRIS LEURS PREMIERS ÉLANS,
ICEUX SERONT TENUS DE NOURRIR LEURS PARENS.

LE JEUNE HOMME.

Foin de cette loi-là ; je n'y vois pas mon compte.
Qui, moi? nourrir mon pere! ah! fi donc; quelle honte!

PISTHETÉRUS.

Non, tu ne l'auras point. Je vais en t'emplumant (*),
Dans un corps d'orphelins t'enrôler, mon enfant.
De nourrir tes parens ce parti te dispense;
Pars donc, & retiens bien cet avis important,
Qui me fut à moi-même adressé dès l'enfance :
Ne bats pas l'auteur de tes jours ;
Prends moi, ces (**) ergots & ces ailes.
La guerre offre à ton bras des ressources fidèles,
Qui tant que tu vivras te suffiront toujours.
Si tu te sens au cœur une bouillante audace,
Laisse vivre ton pere, & n'attends rien de lui;
Sois à toi-même ton appui :
Suis les drapeaux de Mars dans les plaines de Thrace.

LE JEUNE HOMME.

Il a ma foi raison : dès ce moment, je sers.

(*) Les plumes dont il entend l'orner, consiste dans un panache de guerre. (Voyez la note suivante.)

(**) Il lui donne un bouclier, une épée, un panache; tout l'équipage d'un guerrier.

SCÈNE VIII.

PISTHETÉRUS, CINESIAS, Poëte boiteux, Musicien de profession, & faiseur de vers dithyrambiques.

CINÉSIAS.

» JE tente vers l'Olympe une route inconnue;
» Et sur les ailes de mes vers,
» J'aime à me promener dans le vague des airs,
» J'aime à me perdre dans la nue.

PISTHETÉRUS.

Que de plumes il lui faudra!
En plumes celui-ci seul nous ruinera.

CINÉSIAS.

» Je veux, je veux quitter ma dépouille mortelle,
» Prendre une forme nouvelle,
» Et dans les Cieux m'élancer à l'instant.

PISTHETÉRUS.

Très-humble serviteur au bourgeois de Phellyre.
Mon cher Cinésias, eh! mais, mon pauvre sire,
Où donc cheminez-vous ainsi, clopin-clopant.
Ne refusez pas de le dire.

CINESIAS.

» Je veux, nouvel hôte des airs,
» Devenir, s'il se peut, rossignol aux doux airs.

PISTHÉTÉRUS.

Ne parler, qu'en chantant! présume....

CINESIAS.

» Vêtu d'ailes, de plume,
» Suspendu dans les airs, je veux
» Dépouiller l'humaine coutume
» Et prenant un essor sublime, impétueux,
» Emprunter de la nue une robe venteuse
» Propre à fendre la neige & la plaine orageuse.
» Des airs tourbillonneux.

PISTHETÉRUS.

On peut donc emprunter une robe des nues?

CINESIAS.

Oui, dans notre grand art,
Tout dépend de l'Olympe & de ses avenues.
Pour un dithyrambique écart,
Il ne faut rien qu'éclairs, météores, nuage,
Tourbillons, vents, orage.
Je vous le ferai voir, si vous m'écoutez bien.

PISTHETÉRUS.

Non, parbleu! je n'en ferai rien;
Je n'aurai jamais ce courage.

CINESIAS.

» Oui, je vais parcourir tout l'empire des vents;
» Ces climats nubileux, & ces humides plages,
» Où mon œil entrevoit des phantômes mouvans,
» Et d'oiseaux à long col cent volantes images.

PISTHETÉRUS.

De grace! épafgnez-nous ces bruyans étalages.

CINESIAS.

» Compagnon des autans & des froids aquilons,
» J'oserai traverser les humides sillons.

PISTHETÉRUS.

Je vais enfin tenter de fixer cette course.

CINESIAS.

Sous les feux du midi, sous les frimats de l'ourse,
Je vais des rames de mon corps
Sillonner une mer sans ports.

(*Ici Pisthetérus renverse tout le manequin aux ailes, sur le corps de Cinesias, qui s'en trouve accablé; ou, selon M. Boivin, il le bat rudement avec des ailes, sous prétexte de lui en fournir.*)

Vraiment, d'une façon galante,
Vieillard, vous en usez en ce jour avec moi.

PISTHETÉRUS.

Vous devez à présent avoir l'ame contente:
Car plumes flattoient votre attente;
Et vous n'en manquez plus, je croi.

CINESIAS.

CINÉSIAS.

Quoi? traiter de la ſorte un maître de muſique!
Savez-vous qu'en toute l'Attique
Il n'eſt point de Tribu que l'on n'ait vu tenter
De m'avoir pour maître à chanter?

PISTHETÉRUS.

Or donc, cher Léotrophide (*),
Aidez notre effor timide;
Dirigez les chants nouveaux
D'un Chœur compoſé d'Oiſeaux,
De la Tribu Cécropide.

CINÉSIAS.

Vous riez de moi,
Vieillard, je le voi;
Mais enfin n'importe.
A tel prix que ce ſoit, je prétens faire enſorte
De devenir Oiſeau pour m'élever en l'air,
Dans les vagues états où ſiége Jupiter.

(*Il ſort en déclamant, ou plutôt en chantant, ces derniers vers, toujours ſur le ton inſpiré, & dithyrambique.*)

(*) *Léotrophide* ſignifie, penſionnaire du Peuple. C'eſt une épithète dériſoire, une conſéquence de ce que Cinéſias vient de dire, *que toutes les Tribus de l'Attique ſe diſputoient l'avantage de l'avoir pour maître de muſique.* Au reſte, la muſique étoit un art de la plus grande importance à Athènes.

SCÈNE IX.

PISTHETÉRUS, UN CHICANEUR.

LE CHICANEUR.

A ce qu'on peut juger, ce varié plumage,
Des Êtres que je vois forme tout l'appanage.
N'importe ; il faut tirer parti de tout,
Et plumer l'oiseau jusqu'au bout.
» Viens aimable Hirondelle ;
» Suis la voix qui t'appelle.

PISTHETÉRUS.

Eh ! bien ? ai-je assez eu d'affaires aujourd'hui ?

LE CHICANEUR.

» Viens aimable Hirondelle.

PISTHETÉRUS.

Mais on chante. Quel est celui... ?

LE CHICANEUR.

» Suis la voix qui t'appelle.

PITHETÉRUS, *considérant le méchant habit du Chicaneur.*

Il faudra plus d'une Hirondelle
Pour remplumer cet homme-ci.

LE CHICANEUR.

Pifthetérus eft-il ici?
Je viens pour demander des ailes à ce Sage.

PISTHETÉRUS.

C'eft moi. J'en donne à qui me dit pour quel ufage.

LE CHICANEUR.

Il m'en faut, fuffit qu'il m'en faut;
Il m'en faut, vous dis-je, au plutôt.
N'en demandez pas davantage.

PISTHETÉRUS.

J'entends. Vous voudriez voler
Bien promptement jufqu'au bourg de Pellène,
Pour vous faire à neuf habiller.
En effet, votre état fait peine.

LE CHICANEUR.

Non ce n'eft point Pellène où s'adreffent mes vœux.
C'eft dans les ifles que je veux
Déployer le talent fuprême
D'un plaideur, d'un fergent.

PISTHETÉRUS.

Cet homme eft l'honneur même.

LE CHICANEUR.

Moi? non. Je fuis, à cela près,
Un folliciteur de procès.

Et je voudrais avoir des ailes
Pour mieux voler en un moment
Dans tous les lieux de mon département.

PISTHETÉRUS.

Je doute qu'emplumé tu deviennes plus ſage,
Et ne ſouffles pas quelque exploit.

LE CHICANEUR.

J'en ſoufflerai, peut-être, encor quelques-uns; ſoit:
Mais où je trouverai le plus grand avantage,
Ce ſera, moi dûment *leſté* (*)
De ſommes que j'aurai perçues,
Et qui ſitôt ne ſeront pas rendues,
De revenir à la Cité
Accompagné d'un bataillon de Grues,
Pour n'être des voleurs en route inquiété.

PISTHETÉRUS.

Quoi? c'eſt-là le métier, pendart! que tu veux faire?
Quoi? jeune, alerte, vigoureux,
Tu vas fouiller des ſacs, & des papiers poudreux?

(*) Le Chicaneur dit, que dans la crainte des voleurs, il reviendra en caravanne avec les Grues, & qu'il ſe leſtera comme elles, non à la vérité avec des pierres, mais avec de bonnes ſommes d'argent. Les Grues comme on l'a vu plus haut, avalent dit-on des pierres en partant d'Afrique, pour ſe leſter & rendre plus lourdes, contre les coups de vent.

LE CHICANEUR.

Que voulez-vous? c'est un mal nécessaire.
Je ne sais ni bêcher, ni piocher.

PISTHETÉRUS.

Corbleux!
Ne connois-tu donc, dans la vie,
D'autres professions que la plaidaillerie?
Mille honnêtes métiers s'offriroient à remplir....

LE CHICANEUR *froidement.*

C'est plume, & non conseil, que vous deviez fournir.

PISTHETÉRUS.

Certes! dans mon discours tu peux trouver des ailes (*).
T'élever, par leur aide, à quelque bon destin,
A d'innocentes mœurs, mœurs pour toi bien nouvelles.

LE CHICANEUR.

Je ne puis m'y résoudre.

PISTHETÉRUS.

Hé! quel est ton dessein?

(*) J'ai jugé nécessaire d'abréger ici quelque peu Aristophane, qui s'épuise à suivre la comparaison des ailes & du discours. Ce que j'ai laissé subsister de cette métaphore est plus que suffisant.

LE CHICANEUR.

J'exploiterai, vous dis-je; oui, c'eſt-là mon refrain.
Voulez-vous que je dégénère?
Cet état de ſergent fut celui de mon père;
Mes ancêtres ont tous exercé le métier;
C'eſt un talent héréditaire;
Que n'ai-je en ce moment des ailes d'Épervier!
J'irois ſoudain ſommer quelqu'inſulaire
De comparoître à la Cité.
Tandis qu'il s'y rendroit, plein de ſécurité;
Devançant ſon voyage;
Moi, je l'accuſerois devant l'Aréopage,
J'obtiendrois contre lui ſentence par défaut....

PISTHETÉRUS.

Et puis volant là-bas l'arranger comme il faut,
Tu fondrois, en Vautour, ſur ſon pauvre héritage?

LE CHICANEUR.

Oui, préciſément. En un mot
Je ne voudrois en rien différer d'un ſabot,
Tant je ſerois agile!

PISTHETÉRUS.

Oh! pour le coup, beau ſire,
J'ai ton fait; tiens, voilà des ailes de Corcyre.

LE CHICANEUR.

Voyons-les donc. Mais, bon! c'eſt un fouet. Quelque ſot!

PISTHETÉRUS.

Tu ne voudrois en rien différer d'un sabot;
Parbleu! voici de quoi te rendre agile.
(Il tombe sur lui à grands coups de fouet.)

LE CHICANEUR.

Hai!

PISTHETÉRUS.

Tu tardes encore à t'envoler d'ici?
Oh! bien; tu vas savoir combien je suis habile
A remuer ces ailes-ci.
Fuis; ne m'échauffe plus la bile;
Tu trouverois ici quelque fâcheux procès.
Ramassons ce plumage; & rentrons ici près.

LE CHŒUR.

» Par de légères ailes
» Portés en mille lieux,
» Nous avons découvert mille choses nouvelles.
» D'abord s'est offert à nos yeux
» Un arbre grand, sec, & débile.
» Cet arbre, d'ailleurs inutile,
» Tremblant au moindre vent, tremblant au moindre bruit,
» Dès le Printems porte son fruit:
» On nomme ce fruit calomnies.
» Et lorsque les forêts ternies

» Abandonnent aux aquilons
» Leurs feuilles seches & flétries,
» De boucliers (*) épars il couvre les sillons.

» Vers ces lieux où le jour se va noyer dans l'onde,
» S'étend un climat écarté,
» Où les lampes, par leur clarté,
» N'osent percer des nuits l'obscurité profonde.
» C'est-là que les Héros, tant que dure le jour,
» Tiennent pour les Mortels des tables préparées;
» Mais sitôt que la nuit recommence son tour,
» Il ne fait pas trop sûr dans ces mêmes contrées.
» Malheur à qui pendant la nuit
» Rencontre le Héros Oreste;
» De ce fameux Héros la rencontre est funeste:
» Vers les passans il s'avance sans bruit;
» Il les attend, il les arrête.
» D'une grêle de coups il étourdit leur tête,
» De leur dépouille enfin il se charge & s'enfuit.

Fin du quatrième Acte.

(*) Ce trait de satyre regardoit Cléonime qui avoit perdu son bouclier dans un combat.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMÉTHÉE, PISTHETÉRUS.

PROMÉTHÉE *se couvrant la tête d'un parasol.*

Par surprise échappés de la voûte étoilée,
Dé Jupiter craignons d'être apperçus.
Mais où donc est Pisthetérus?

PISTHERÉRUS.

Ouais! j'apperçois une tête voilée.
Que veut dire cela?

PROMÉTHÉE.

Voyez-vous après moi
Quelques uns des Dieux?

PISTHETÉRUS.

Non. Qui, diantre! es-tu donc, toi?

PROMÉTHÉE.

Sommes-nous bien avant dans la journée?

PISTHETÉRUS.

L'heure de goûter est sonnée.

PROMÉTHÉE

Dites-moi, fait-il jour, ou nuit?
Est-ce la lune, ou le soleil qui luit?

PISTHETÉRUS *haussant les épaules.*

Les revers, dans sa tête, ont fait de grands ravages.

PROMÉTHÉE.

N'auriez-vous pas oui tonner?
Jupiter, que fait-il? assemble-t-il nuages,
Ou les dissipe-t-il?

PISTHETÉRUS.

Oh! va te promener.

PROMÉTHÉE *se dévoilant ou ôtant son parasol.*

Seigneur Pisthetérus, daignez me reconnoître.

PISTHETÉRUS.

Cher Prométhée, eh! quoi? c'est vous?

PROMÉTHÉE.

Eh! doucement, de grace! là, tout doux!
Parlez plus bas.

PISTHETÉRUS.

Que pourroit-ce être?

PROMÉTHÉE.

Je suis perdu, s'il faut que Jupiter
M'apperçoive du haut de l'air.

PISTHETÉRUS.

Eh ! bien ? au Ciel fait-on toujours grand'fête ?
Que se passe-t-il là ?

PROMÉTHÉE.

Voulez vous le savoir ?
Prenez ce parasol ; tenez-le sur ma tête ;
Afin que Jupiter ne puisse point me voir.

PISTHETÉRUS.

Expédient digne de Prométhée !
Couvert de cette égide, & caché là-dessous ;
Parlez de tous les Dieux, sans craindre leur courroux.

PROMÉTHÉE.

Approchez ; de m'ouïr mettez-vous à portée.

PISTHETÉRUS.

Parlez ; je suis tout oreilles pour vous.

PROMÉTHÉE.

C'est fait de Jupiter.

PISTHETERUS.

Depuis quand ?

PROMÉTHÉE.

Depuis l'heure
Que vous avez en l'air construit une demeure.
Il n'est homme aux terrestres lieux,

Qui présentement fasse un sacrifice aux Dieux.
La cour céleste est affamée.
On jeûne au sacré palais
Comme aux fêtes de Cérès.
Pas la moindre vapeur, pas la moindre fumée
Ne s'éleve des autels,
Aux lambris des Immortels.
Les Dieux barbares que domine
L'aiguillon de la famine
Comme des Illyriens,
Grincent les dents du haut de la cime divine;
Annonçant par leurs maintiens;
Qu'ils ne tarderont pas à déclarer la guerre
Au Dieu qui lance le tonnerre,
S'il ne trouve de prompts moyens
De renverser les tours que vous avez bâties;
Et de rendre au plutôt aux Dieux Olympiens
L'agréable fumet des entrailles rôties.

PISTHETÉRUS.

Ces Dieux barbares, disons-nous,
Sont huchés tout au haut de la cime céleste;
Ce sont des étrangers?

PROMÉTHÉE.

Oui, ceux-là le sont tous,
Comme Execestidès; que je vois parmi vous,
Et que pour étranger l'on reconnoît de reste.

PISTHETÉRUS.

Et comment nommez-vous ces Dieux?

PROMÉTHÉE.

Triballiens.
Or, à présent, apprenez pour nouvelle
Que les douze grands Dieux, & tous ces Dieux moyens,
Au nom de la troupe immortelle,
Vont à l'instant, vers vos grandeurs,
Députer trois ambassadeurs.
Ils parleront de paix, en très-honnêtes termes.
N'en soyez, mes amis, n'en soyez que plus fermes.
Sur-tout, Pisthetérus, soutenez dignité;
Et ne signez aucun traité
Qu'aux Oiseaux, Jupiter ne cède la couronne,
Et que pour femme il ne vous donne
La toute-céleste beauté,
Qu'on nomme Souveraineté.

PISTHETÉRUS.

Je ne connoissois point encor cette Déesse.

PROMÉTHÉE.

C'est d'elle que Jupiter
Tient la foudre vengeresse
Dont les feux sillonnent l'air.
D'elle il tient tous les dons, politique, sagesse,
Et, pour tout dire, la richesse.

PISTHETÉRUS.

C'eſt ſon miniſtre, enfin.

PROMÉTHÉE.

Dites mieux; ſon appui.
Et ſi vous l'obtenez de lui,
Dès lors, vous avez tout; de tout vous voilà maître;
Et Jupiter pour Roi s'en va vous reconnoitre.
Tel eſt l'avis que je viens vous donner
De la criſe où là-haut nous ſommes.
Ma démarche n'a rien qui vous doive étonner;
Car de tout tems aux hommes
On m'a vu m'affectionner

PISTHETÉRUS.

Vous nous avez toujours traités en camarades.
Nous vous devons le feu qui nous chauffe en hiver,
Et l'invention des grillades.

PROMÉTHÉE.

Et puis, je hais (*) les Dieux, à l'égal de l'enfer.

PISTHETÉRUS.

Toujours vous mîtes votre adreſſe
A leur faire larcin, malice, ou trahiſon.

(*) Alluſion à un paſſage d'Æſchyle dans ſa Tragédie de Prométhée, où ce Perſonnage dit pareillement qu'il a pris tous les Dieux en haine. *Omnes Deos odi.*

PROMÉTHÉE.

Vous dites vrai ; je ſuis, je le confeſſe,
A leur égard, un vrai Timon.
De grace, donnez-moi ce paraſol propice
Propre à cacher ma marche au Souverain des Dieux,
Il me prendra du haut des Cieux
Pour quelque porte-dais, qui vient d'un ſacrifice.

PISTHETÉRUS *lui jettant une eſcabelle ſur le corps.*

Pour mieux te déguiſer emporte encor ceci ;
Traître ! & garde-toi bien de reparoître ici.

LE CHŒUR *continuant de raconter ce qu'il a vu de merveilleux à l'aide de ſes ailes.*

» Sur les bords limoneux d'une eau dormante & ſale
» Habitent loin d'ici grands pieds & petits corps ;
» C'eſt là que dans la nuit, par de ſecrets reſſorts,
» Socrate hériſſé, l'air ſombre, le front pâle,
» Des bords de l'Achéron fait revenir les morts.
» C'eſt vers cette affreuſe contrée
» Que Piſandre (*) adreſſa ſes pas,
» Pour y voir ſon ame égarée,
» Et long-tems avant le trépas,

(*) Homme fort timide, quoique d'une taille avantageuſe. Voyez les Scholiaſtes ; qui citent des fragmens d'Eupolis, où Piſandre eſt pareillement taxé de poltronnerie.

SCÈNE II.

Trois Dieux députés vers PISTHETÉRUS, NEPTUNE, HERCULE, UN DIEU TRIBALLE.

NEPTUNE.

ARRÊTONS; c'eſt ici Néphélococcugie.
(*conſidérant le Dieu Triballe.*)
Le bel ambaſſadeur! & la noble effigie!
Mais, Triballe, dis-moi, va-t-on ainſi vêtu?
Eſt-ce qu'on met jamais ſon manteau de la ſorte?
Et n'eſt-ce pas toujours à droite qu'on le porte?
Auras-tu toujours l'air de quelque malotru,
D'un vrai Lœſpodias, qui ſait marcher à peine?
O liberté républicaine!
Voilà bien de tes choix. Eh! Triballe, où cours-tu?
Triballe!

TRIBALLE.

Laiſſe-moi tranquille.

NEPTUNE.

Oh! le bourru!
(*à Hercule.*)
Vit-on jamais un Dieu plus incivil! Hercule!
Irons-nous juſqu'au bout? j'en ai quelque ſcrupule.
Que ferons-nous?

HERCULE.

Je vous l'ai déjà dit :
Je veux dans mon dépit
Etrangler de mes mains l'auteur d'un tel outrage.
Faire jeûner les Dieux! ah! ſang! ah! tête! ah! rage!

NEPTUNE.

Mon pauvre Hercule! eh! mais, vous perdez donc l'eſprit?
Vous confondez un peu les rôles:
Car nous ſommes porteurs de très-humbles paroles;
Et députés pour faire un accommodement.

HERCULE.

Moi, je ne vois ici qu'un ſeul tempéramment;
C'eſt d'aſſommer ſans autre forme,
L'auteur de ce déſordre énorme.



SCÈNE III.

NEPTUNE, HERCULE, LE DIEU TRIBALLE, PISTHETÉRUS.

PISTHETÉRUS *habillé en cuisinier & faisant la cuisine pour insulter les Dieux qui meurent de faim.*

Garçon! qu'on me donne un tranchoir,
Que l'on m'apporte aussi, sur l'heure,
Des fines herbes & du beurre.

NEPTUNE.

Seigneur, nous arrivons du céleste manoir
Pour baisser devant vous les têtes,
Tout simple mortel que vous êtes.

PISTHETÉRUS.

Messieurs, de vous ouir
Pisthetérus n'a pas loisir.
Ce benjoin qu'il ratisse,
Le prive de ce plaisir.

HERCULE.

(*à part.*)
Quelle viande est-ce-là? l'odeur en est propice.

PISTHETÉRUS.

Ce sont certains Oiseaux anti-républicains.
Nous les mettons à cette sauce.

HERCULE.

Très-bon expédient qu'ont trouvé les Humains,
D'embaumer (*) une race fauſſe!

PISTHETÉRUS *avec un ton de protection.*

Ah! ah! bonjour, Hercule; eh! qu'eſt-ce?

HERCULE. (**)

En ce moment,
Nous deſcendons du firmament,
De la part de la Cour céleſte,
Pour traiter avec vous d'un accommodement.

PISTHETÉRUS.

Garçon! de l'huile.

HERCULE *au garçon, pour faire le bon valet.*

Allons; ſoit preſte;
Va vîte en remplir cet huilier:
Car il en faut pour ce gibier.

NEPTUNE.

Nous ne gagnerions rien à vous faire la guerre.
Mais ſi des Maîtres du tonnerre

(*) Hercule approuve qu'on embaume de benjoin, c'eſt-à-dire qu'on mette à mort les ennemis de la République, tous ceux du parti anti-républicain.

(**) Hercule alléché par l'odeur de la cuiſine, ne menace plus, fait le flatteur auprès de Piſthetérus.

Vous daignez être les amis,
D'une foule de biens l'espoir vous est permis.
Quelle abondance d'eau va choir dans vos citernes;
Toujours du beau tems; nuls jours ternes;
Mille autres agrémens rares & des plus doux.
C'est surquoi nous venons converser avec vous.

PISTHETÉRUS.

Ecoutez; à regret je vous ferois la guerre;
Et dès qu'il vous plaira je conclurai la paix.
Qu'aux Oiseaux désormais
Jupiter remette l'empire.
Messieurs les Députés du céleste Palais
A souscrire sont-ils prêts?
Ils n'ont qu'un mot à dire,
Et qu'à goûter avec moi de ce mêts.

HERCULE.

Pour moi, c'est mon avis.

NEPTUNE.

A détrôner ton père,
Quoi? tu consentirois! Ah! malheureux goulu!

PISTHETÉRUS.

Et moi, je dis qu'Hercule a fort bien répondu.
Vous serez plus puissans mille fois que vous n'êtes,
Quand des Oiseaux le regne glorieux
S'étendra par-tout sous les Cieux.
Et ne voyez-vous pas même aux plus grandes fêtes
Nombre d'Humains se parjurer,

Se flattant qu'un nuage a dérobé leurs têtes
Aux yeux des Immortels, dont ils penſent parer,
Par quelque faux fuyant, la vengeance tardive.
Nul danger déſormais qu'un tel abus arrive,
Sous l'empire du peuple Oiſeau.
Tout ſerment aura pour formule:
Par Jupiter & le Corbeau!
Et ſi l'homme, ſans ſcrupule,
Manque à ce ſerment nouveau,
Et que de Jupiter il trompe la prudence
Et la lente vengeance;
Il ne trompera pas le Corbeau vigilant,
Qui ſur lui, tout-à-coup, du haut des airs fondant,
Plus prompt qu'une tempête,
Lui tirera ſoudain les yeux hors de la tête.

NEPTUNE.

Par mon trident! Oui, vous avez raiſon.
Hercule & moi pour vous ſommes à l'uniſſon.
Mais ce troiſième-ci pourroit troubler la fête.

PISTHETÉRUS *à Triballe.*

Parlez; ai-je auſſi votre aveu?
Plait-il? comment?

TRIBALLE.

Na bai ſa treu (*).

(*) Phraſe barbare, qui, rapportée à la langue Celtique, ſignifie *oui*, *par ſa foi*; ſelon de doctes Critiques. Les

PISTHETÊRUS.

Vous voyez qu'il consent. C'est un parti fort sage,
Messieurs, que vous prenez tous trois.
J'oubliois un autre avantage
Que vous rencontrerez à nous avoir pour Rois.
S'il arrive qu'on diffère
A s'acquitter d'un vœu; que quelque avare espere
Vous tromper en temporisant,
De jour en jour vous disant:
Suspendez votre colère,
Attendez Dieux indulgens
Attendez encor quelque tems;,
Nous reconnoîtrons l'artifice
Et saurons bien punir la coupable avarice,
Qui lui faisoit ainsi différer ses présens.

NEPTUNE.

Eh! comment?

PISTHETÉRUS.

Supposons que cet homme à cassette
Compte son or; ou qu'à table il se mette

Triballiens étoient une colonie Celtique, selon M. Pelloutier. Dans ce sens *na bai sa treu* signifieroit oui par Neptune ou *par Hercule*. L'un & l'autre de ces Dieux, invoqués d'ordinaire dans les sermens, sont ici sur la Scène. Triballe pourroit bien faire cette réponse en désignant du geste l'un des deux.

Devant un bon gigot rôti.
Soudain un Epervier, de ce fait averti,
Viendra du haut d'une niche fecrette
Fondre fur notre vilain,
Et lui prendre dans la main
Quelque bonne Chouette (*);
Ou dégarnir foudain fon plat & fon affiette:
Et fera la faifie appliquée au profit
Du Dieu, que de l'avare offenfoit le délit.

HERCULE.

Une feconde fois, je fuis pour que l'on donne
Aux Oifeaux la couronne.
(*à Triballe.*)
N'es-tu pas de cet avis-là (**)?

TRIBALLE.

Saunaka bak t'ar i kroufa (***).

(*) Monnoye d'Athènes, empreinte d'une Chouette.

(**) Je fuppofe ici qu'Hercule en adreffant à Triballe, qui eft un perfonnage d'un entendement groffier, cette phrafe : *n'es-tu pas de cet avis-là?...* lui fait un gefte qu'il croit que Triballe n'apperçoit pas, & qui fignifie & fait fignifier à la phrafe en queftion: *n'es-tu pas d'avis de la pendaifon?* Cette phrafe eft même dans le grec; mais elle y force un peu la vraifemblance.

(***) Phrafe barbare qui fignifie *fonica*, (*ou fur le champ*) *va te pendre.* C'eft une réponfe groffière à la groffière plaifanterie d'Hercule. J'analyfe & interprète ainfi cette

HERCULE.

Il est de mon avis.

NEPTUNE.

Et moi, je fais de même.

HERCULE.

Nous voilà tous d'accord pour le pouvoir suprême.
On vous le cède.

PISTHETÉRUS.

Oui, mais, il est un autre point,
Dont par oubli je ne vous parlois point.
Je laisse à Jupiter l'aigre Junon pour Dame
Mais il me faut au moins quelqu'autre Déïté,
Ainsi je prends pour femme
La Souveraineté.

NEPTUNE.

Plus de paix. Je vois bien qu'il faut qu'on s'en retourne.

---

phrase barbare : *saunaka*, sonica ; *bak*, va ; *t'ar*, te mettre, t'envoyer ; *i krousa*, à une croix. C'est du Celtique tout pur ; comme plus haut, la phrase *na bai sa treu*, qui est généralement reconnue pour Celtique. *Ar* est dans cette phrase-ci le verbe gothique *ara*, envoyer, ou mettre en mouvement. *Krousa* est un autre verbe gothique, qui vient de *krus*, ou *cruz*, une croix en Allemand, en Espagnol. &c.

PISTHETÉRUS.

C'eſt bien là mon moindre ſouci.
Hé! garçon, prends-tu ſoin que la ſauce ne tourne?

HERCULE.

Où courez-vous, Neptune? Eh! reſtez donc ici.
Quoi? nous brouillerons-nous à propos d'une femme?

NEPTUNE.

Que faire donc?

HERCULE.

La Paix. Que vîte on la proclame.

NEPTUNE.

Pour te tromper toi-même es-tu d'accord auſſi?
Malheureux Hercule, on te leure,
On te dupe depuis un heure.
Si ton père vient à mourir
Après avoir quitté le trône héréditaire,
Je ne vois bientôt plus en toi qu'un pauvre hère;
Car la ſucceſſion devoit te revenir.

PISTHETÉRUS.

Hercule, approchez-vous; & qu'un mot vous éclaire.
Votre oncle ſe moque de vous,
Gros idiot; car, entre nous,
De la ſucceſſion de Monſieur votre père
Il ne vous revient pas, à vous, la moindre part.

HERCULE.

Pourquoi donc?

PISTHETÉRUS.

Vous êtes bâtard (*).

HERCULE.

Moi, bâtard?

PISTHETÉRUS.

Oui, bâtard; né de franc adultère.
Qui plus eſt, votre mère étoit une étrangère.
En outre, Jupiter eut pour fille Pallas,
Qui paſſe, de plein droit, pour ſa ſeule héritière,
Non pas comme venue au monde la première,
Mais comme étant la ſeule à qui l'on ne peut pas,

(*) Apollon, Mercure, & tous les autres enfans de Jupiter, étoient des enfans naturels; excepté Vulcain, que ſon père avoit, en quelque façon, déſavoué. Mars étoit fils de Junon ſeule. Ainſi Minerve pouvoit être regardée comme la ſeule fille légitime, & l'unique héritière de Jupiter. Cette obſervation eſt de M. Boivin; à qui l'on pourroit objecter: que Minerve n'étant la fille que de Jupiter & non point de Junon, ſa naiſſance étoit pour le moins auſſi ſuſpecte que celle de Mars. Mais la vérité eſt qu'il n'y a aucun raiſonnement ſérieux à faire là-deſſus; tout ce paſſage d'Ariſtophane étant un pur badinage, fort voiſin du délire & de l'abſurde, puiſque le Poète y ſuppoſe Jupiter mortel, & ſuſceptible d'avoir un héritier préſomptif de ſa couronne, après ſa mort.

Comme à vous, comme à tous ses frères,
Reprocher dans les entretiens....

HERCULE.

J'entens, j'entens. Mais si mon père
Me faisoit don de tous ses biens?

PISTHETÉRUS.

Solon, par une loi sévère,
Condamne & prévient cet abus.
Neptune qui vous flatte & vous endort le plus,
(Son frère, une fois mort,) prétendroit de ce frère
Être le plus proche héritier,
Et des biens du défunt vous exclure en entier.
Je vous veux de Solon citer le formulaire:
» Où sang légitime sera,
» Nul Batard ne succèdera;
» Tester pour lui ce seroit crime.
» Et faute d'Enfant légitime,
» Le plus proche Parent du mort héritera.
Contre vous cette loi, cher Hercule, est formelle.

HERCULE.

Je suis deshérité!

PISTHETÉRUS.

Celà dépend d'un point:
Avez-vous un tuteur?

HERCULE.

Un bâtard n'en a point.

PISTHETÉRUS.

Que lui disois-je ? Eh ! bien ? Cette triste nouvelle
Le rend tout ébahi. Viens mon pauvre Orphelin,
Te réfugier sous mon aile.
Tu restes bec ouvert, comme un jeune poussin !
Viens; tu seras par nous distingué de la foule,
Et je ne te promets pas moins que lait de poule.

HERCULE.

Épousez, épousez la Souveraineté,
J'y souscrits de bon cœur, & j'en suis enchanté.

PISTHETÉRUS *à Neptune.*

Vous consentez aussi ?

NEPTUNE.

Non. Neptune, & pour cause,
A cet article là s'oppose.

PISTHETÉRUS.

Peut-être que Triballe en ma faveur sera ;
D'une voix, mon parti pour lors l'emportera.
Triballe, qu'en est-il ?

TRIBALLE.

Kalan i korauna.... (*).

(*) La réponse, moitié en triballien & moitié en grec corrompu, que fait Triballe signifie à la lettre : *l'Appellant aux Corbeaux, & la grande Souveraineté pucelle, à l'Oiseau je*

HERCULE.

Ah ! quel jargon barbare !

TRIBALLE.

Kai megala basili-naun ornithi
Paradidomi.

HERCULE.

Par ces mots il déclare
Qu'il adhère au traité,
Qui concède aux Oiseaux la Souveraineté.

NEPTUNE.

S'il a rien dit de tel, c'est certes en langage
D'Hirondelle sauvage.

HERCULE.

De parler aux Oiseaux la langue des Oiseaux,

---

donne ; en style moins littéral; *je donne l'Appellant aux Corbeaux ; & la grande Souveraineté à l'Oiseau*, c'est-à-dire à l'homme Oiseau, à Pisthetérus. A l'égard du rapport de *korauna* aux Corbeaux, il suffit de se rappeller la fable de *Corônis* changée en Corneille. Encore aujourd'hui en langue Belgique, *kronie* signifie charogne, voirie, &c. ; & pour ce qui est *KALLA SIC UNDER HŒGHRÆ DOMARA: si APPELLARE voluerit ad superiores judices.* KALLA dans ces mêmes loix gothiques, du mot *kalan*, que j'interprête *appellant*. On sait que *kaleïn* en grec, *calare* en latin, *kalla* en gothique, on sait, dis-je, que tout cela signifie *appeller*.

C'eſt ce qu'il a pu faire ſans ſcrupule;
Puiſqu'avec eux on capitule.

NEPTUNE.

Concluez donc la paix; je ne l'empêcherai,
Et ne pouvant mieux faire....

HERCULE.

Eh! bien?

NEPTUNE.

Je me tairai.

HERCULE *à Piſthetérus.*

Bon! qui ſe tait approuve: & tout eſt à merveille.
Prenez donc la route vermeille
Du palais rayonnant de l'Immortalité,
Où l'on vous remettra la Souveraineté.

PISTHETÉRUS.

Ce gibier à propos fut tué pour la nôce.
Garçons, gouvernez bien ce rôti, cette ſauce.

HERCULE.

Si, ſans vous ſuivre à la céleſte Cour,
Je demeurois ici juſqu'à votre retour;
Pendant ce tems, je tournerois la broche.

NEPTUNE.

Tourner la broche! oh! le gourmand! approche.
Viendras-tu donc?

HERCULE.

Allons. Il fait bon là, pourtant.
Ah ! si j'osois en courir le reproche !

(*Hercule suit malgré lui Neptune, Triballe & Pisthetérus.*)

LE CHŒUR.

(*Les Oiseaux continuent de raconter les merveilles qu'ils ont vues dans leurs voyages. Ils font aussi la satyre de certains Orateurs d'Athènes.*)

» Là-bas, dans un certain canton,
» Est une Nation étrange.
» Ce sont ventres parlans, dont la langue, dit-on,
» Plante, seme, laboure, & moissonne, & vendange,
» Remplit & la cave & la grange,
» Nourrit maître & valets. Faut-il dire leur nom ?
» On les connoît assez. Ces traîtres, ces impies,
» Sont des Philippes, des Gorgies,
» Des barbares, la peste & l'horreur des Mortels.
» C'est pour purger le monde infecté de leurs crimes,
» Qu'aujourd'hui, sur tous les autels,
» On coupe la langue aux victimes.



SCENE

SCÈNE IV.

UN AVANT-COUREUR, LE CHŒUR, PISTHETÉRUS.

L'AVANT-COUREUR.

Heureux Oiseaux, trois fois heureux Oiseaux!
Goûtez les fruits nouveaux
De vos charmantes destinées.
Quelles félicités se préparent pour vous!
Il vient Pisthetérus, il vient, ce Maître doux,
Dans vos demeures fortunées.
Un astre lumineux (*)
Brille avec moins d'éclat dans sa maison dorée;
Les rayons du soleil dans la plaine azurée,
Sont moins purs & moins radieux.
Ce Roi vient; faites-lui place.
Quelle majesté! quelle grace!
Une Nymphe est moins belle : il tient entre ses mains
Les traits impétueux du Maître des Humains.

(*) Aristophane fait la parodie des Epithalames alors en usage; & il jette le plus grand ridicule sur les éloges qu'on y faisoit toujours de la beauté & de la grace de l'époux, fût-il un vieux barbon, comme Pisthetérus.

Mainte odeur ambrosienne
Autour de lui se répand,
Dont l'une va s'exhalant,
L'autre descend dans la plaine.
Zéphir rassemble au loin les parfums de l'encens,
Vers la place où ce Roi va faire son entrée.
Pisthetérus paroît ; préparons tous nos chants ;
Muses des bois ouvrez votre bouche sacrée.

DEUX DEMI-CHŒURS.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

» Tendres Oiseaux, venez, accourrez tous ;
» Place, place, troupe importune.
» Voltigez avec la Fortune
» Autour de cet heureux époux.

SECOND DEMI-CHŒUR.

» O le charmant objet ! ô qu'elle est accomplie !
» Que d'appas, que d'attraits !
» Grand Roi, par cet hymen qui remplit tes souhaits
» Tu vas combler de biens Néphélococcugie.
» Depuis le jour célebre où la Reine des Dieux,
» Superbement ornée,
» Par les sœurs du Destin fut au Maître des Cieux
» Avec pompe amenée,
» On n'a point encor vu d'hymen si glorieux ;
» O Hymen ! ô hymenée !
» Amour, entre ses doigts charmans,
» Du char pompeux tenoit les rênes,

» Fier d'avoir su former les chaînes
» De ces heureux Amans,
» Et paré galamment de deux ailes dorées,
» Présidoit aux nôces sacrées.
» Depuis cet heureux jour,
» Amour, le tendre Amour
» N'a point de tels amans uni la destinée;
» Hymen, ô hymenée!

SCÈNE DERNIÈRE.

PISTHETÉRUS, LE CHŒUR.

PISTHETÉRUS.

PEUPLES, j'ai pris plaisir à ce qu'on a chanté
Sur ma beauté, sur ma grace touchante.
C'est mon pouvoir redouté
Qu'à présent je veux que l'on chante.
Chantez la foudre & les éclairs
Dont mon bras est armé pour sillonner les airs.

LE CHŒUR.

» Rayons dorés, clartés brillantes
» (*) Des lumineux éclairs,

(*) [*Note de M. Boivin.*] Ici la musique devoit être accompagnée d'un grand bruit semblable à celui du tonnerre, dont les éclairs pouvoient être représentés par des feux artificiels. Ainsi finissoit la pièce. On ne peut pas imaginer une plus belle catastrophe.

» Inévitables traits, flèches étincelantes
» Du Monarque des airs.
» Et vous bruyans éclats de l'orageux tonnerre,
» Notre Roi vous tient en ses mains;
» Par vous il fait trembler les timides humains,
» Par vous il ébranle la terre.
» Tout l'Univers est soumis à ses loix;
» Et Jupiter lui cède, avec le diadême,
» Cette auguste beauté,
» La Souveraineté,
» Qui des Dieux & des Rois
» Le rendoit l'arbitre suprême.

DEMI-CHŒUR.

» Volez, Oiseaux; que tardez-vous?
» Volez où l'Hymen vous appelle;
» Suivez d'un vol léger & l'épouse & l'époux:
» Volez jusqu'au palais, où le nœud le plus doux
» Doit unir ce couple fidèle.
» Volez, Oiseaux; que tardez-vous?
» Volez où l'Hymen vous appelle.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES
HARANGUEUSES,
OU
LES COMICES DES FEMMES,
COMÉDIE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

PLUSIEURS Commentateurs ſe ſont donné la torture pour deviner le vrai deſſein d'Ariſtophane dans cette Pièce. Samuel Petit n'y a vu qu'une ſatyre de l'adminiſtration d'alors. Biſet & M. le Beau, l'ont priſe pour une critique comique de cette partie des Livres de la *République de Platon*, où ce Philoſophe conſeille *la communauté des biens, des femmes & des enfans.* Je crois qu'on peut concilier ces deux ſentimens ; & , de plus, ſuppoſer aſſez raiſonnablement que l'influence peu décente d'Aſpaſie & d'autres Courtiſanes dans le Gouvernement d'Athènes, jointe à une con-

ſultation faite par les Dames Athéniennes à l'oracle de Vulcain, fournit à notre Poète la matière d'une Comédie. Cette conſultation eſt clairrement indiquée au vingt-quatrième vers de la Pièce, où Praxagora fait ſouvenir ſes compagnes d'un oracle de *Sphyromakhus*, c'eſt-à-dire *de celui dont l'arme eſt un marteau*; circonſtance caractériſtique de Vulcain. La réponſe de ce Dieu eſt rapportée en nature, & renfermée dans un ſeul vers, en ſtyle d'oracle ou de précepte, que voici :

» Femmes, ſages ou non, il convient vous cacher.

Conſeil très-ſenſé, par lequel Vulcain, ou ſon organe, exhortoit les Athéniennes à renfermer leur conduite, bonne ou mauvaiſe, dans l'intérieur de leurs maiſons, & à ne point produire leur préſence au-dehors.

L'intriguante Praxagora, élude ce conſeil ſi ſage, & feint que le Dieu porte-marteau, en ordonnant aux femmes de ſe *cacher*, leur enjoint de ſe maſquer & de ſe déguiſer ſous des barbes poſtiches, & des habits d'homme. C'eſt-là, ſelon elle, le ſens myſtique de l'oracle. Elle parvient à faire goûter à ſes compagnes cette folle interprétation : & voilà ce qui conſtitue l'action de la Pièce. A la faveur de leur déguiſement, les femmes s'aſſemblent, tiennent les Comices, changent l'adminiſtration, établiſſent dans l'Etat la communauté Platonique des biens, des femmes & des enfans. Un tableau facétieux, & en action, des inconvéniens biſarres qui réſultent de la communauté des maris & des femmes, & qui rendent ce régime abſurde & impoſſible, termine la

Comédie des *Harangueuses*, d'ailleurs remplie d'excellens préceptes de conduite pour les Athéniens, préceptes que notre Poète avoit l'art d'envelopper de fictions ingénieuses & badines. *Mais*, demandera-t-on, *à quelle occasion Vulcain fut-il consulté par les Dames Athéniennes ?* Je réponds que ce fut à l'occasion des *fuites* (*), c'est-à-dire de la *fuite* de plusieurs d'entre elles, qui s'étant échappées de la maison maritale, se mirent sous la

(*) Il est journellement question de cette époque des *fuites*, au vers 242, vers la fin de la seconde Scène. Par une interprétation des plus bisares, cette expression *in fugis*, a été prise pour un nom de lieu, par d'anciens Commentateurs. Il faut observer que la Comédie de *Lysistrata*, jouée la quatriéme année de la XCII^{e}. Olympiade, roule pareillement sur une fuite ou retraite des femmes Athéniennes dans une citadelle, d'où elles prétendirent faire la loi à leurs maris.

franchiſe de Vulcain, & conſultèrent ſon oracle. La réponſe du Dieu, comme on l'a pu voir, blâme leur eſclandre, & déclare que toute femme, même mariée, doit vivre retirée dans l'intérieur de ſa maiſon.

C'eſt faute d'avoir compris cet oracle, & de s'être même apperçu que ç'en étoit un; c'eſt pour avoir voulu interpréter Ariſtophane par Thucydide, & rapporter cette *fuite* des femmes, au *réfuge* des villageois dans la ville, vers l'époque de la guerre; c'eſt pour avoir altéré le texte de notre Auteur, & avoir ſuppoſé qu'au lieu de *Sphyromakhus*, qui déſigne Vulcain, il faut lire *Léomakhus*, ou *Kléomakhus*, c'eſt-à-dire un Athénien de l'un ou l'autre nom, qu'on ſuppoſe avoir fait paſſer un decret par lequel *les femmes, d'aucune condition*

quelconque, ne paroîtroient point aux Comices: c'eſt, dis-je, en vertu de toutes ces erreurs de fait; de toutes ces fauſſes interprétations; & de ces innovations téméraires dans le texte; qu'on eſt parvenu à convertir en énigme une Comédie pleine de clarté.

Tous ceux qui ſe ſont mêlés juſqu'ici d'interpréter, de commenter ou d'analyſer les *Harangueuſes*, ſe ſont également mépris ſur l'eſprit & l'objet de la dernière Scène, faute de s'être apperçu que le Perſonnage Phidôlus n'eſt autre que Callimaque, Directeur de la Troupe, Acteur lui-même, & que ſa femme, à la fin de la Pièce, envoye chercher par ſa ſervante pour venir ſouper avec elle, avec tout le Chœur.

Ce n'eſt pas la ſeule occaſion que nous préſente cette édition, de relever

les méprises étranges des Scholiastes, & autres Commentateurs d'Aristophane. Ils en ont tous fait une, dont nous avons déjà eu occasion de parler, & dont il s'offre ici une occasion naturelle de reparler encore. Ils ont tous dit, redit & répété sans trève, que la Comédie des *Grenouilles* (*) avoit été composée contre la mémoire d'Eu-

(*) Les *Grenouilles* furent inconteſtablement représentées, selon tous les Critiques, la même année où se donna le célèbre combat naval des Arginuses; c'est-à-dire sous l'Arkhonte Callias, la troisième année de la XCIIIe. Olympiade. Or, les mêmes Critiques qui supposent qu'Euripide étoit mort l'année précédente, n'ont pas honte de fixer pour époque de la mort de Socrate, la première année de la XCVe. Olympiade, c'est-à-dire qu'ils placent cette mort de Socrate, cinq ans après l'époque de la Comédie des *Grenouilles*, & six ans après l'époque qu'ils donnent à la mort d'Euripide; sans réfléchir que, selon leur propre aveu, ce fut Euripide qui, depuis la condamna-

ripide, mort, selon eux, l'année précédente. Et cependant, ils conviennent tous, ou presque tous, que Socrate ne mourut que six années après, & que ce fut Euripide qui fit rétablir sa mémoire. Quelles contradictions !

Revenons à la Comédie des *Harangueuses*. L'époque de sa représentation, paroît appartenir à la quatrième année de la XCVI^e^. Olympiade,

---

tion de Socrate, fit fondre la Grèce en larmes, à la représentation de sa Tragédie de Palamède, par ce vers mémorable :

» Ah! vous avez des Grecs immolé le plus sage.

reproche pathétique que les Athéniens s'appliquèrent, lorsqu'il n'en étoit plus tems, & qui fit rétablir, ou, pour mieux dire, consacrer & diviniser la mémoire de Socrate.

D'après ce seul échantillon des méprises des Grammairiens qui se sont occupés d'Aristophane, on peut juger combien ils avoient laissé de recherches à faire, à ceux qui devoient les suivre.

ſous l'Arkhonte Dêmoſtrate. Nous n'avons point diviſé cette Pièce en cinq Actes, parce qu'elle n'en étoit guères ſuſceptible, & que cette diviſion au ſurplus, eſt, comme on ſait, poſtérieure à l'ancienne Comédie grecque. Les *Harangueuſes* renferment quantité de traits précieux, relatifs au coſtume & aux uſages antiques. On y apprend que l'on couronnoit les Morts; qu'on ſe couronnoit pour parler en public; que le bâton, ou ce que nous nommons une canne, étoit l'attribut diſtinctif des hommes; que les femmes portoient les fardeaux (*) ſur la tête; que la monnoie d'Athènes

(*) Elles n'étoient aſtreintes à porter de fardeaux, que ce qu'elles en pouvoient porter ſur leur tête. C'étoit une loi d'attention pour elles. Ainſi les femmes Athéniennes rapportoient ſur la tête, les proviſions qu'elles achetoient au marché;

étoit uniquement d'argent ; (& conſéquemment, que les Dariques d'or étoient réputées matière d'or & non monnoie ;) que les heures étoient indiquées jour & nuit par un Crieur. Que dans l'aſſemblée publique, les hommes levoient en haut un bras nud, en ſigne d'aſſentiment ; que les Theſmophories, ou fêtes & myſtères de Cérès, étoient célébrées par les femmes ; que les femmes n'étoient point admiſes dans les aſſemblées des Comices. Que les femmes filoient, lavoient les vêtemens de laine, faiſoient la cuiſine de leurs maris ; buvoient en cachette d'eux, &c. &c. &c.

---

ce qui excédoit ce poids, elles étoient diſpenſées de s'y ſoumettre. C'étoit le propre des hommes de porter un fardeau ſur le dos.

PERSONNAGES.

PRAXAGORA, ou GLYCÉ, Présidente des Comices des femmes.

SOSTRATA,
CLINARETA,
MELISTIKHÉ,
GEUSISTRATA,
PHILÆNETA, } Athéniennes.

AUTRES ATHÉNIENNES.

MNÉSICLÈS.

BLÉPYRUS.

UN VOISIN de Blépyrus.

KHRÉMÈS.

UNE CRIEUSE publique.

KHRYSÈS, athénien, adhérent au Décret.

PHIDOLUS, Athénien, opposant au Décret, rôle joué par Callimaque, Directeur de la Troupe.

CALLIMAQUE, voyez Phidolus.

ÉPIGÈNE, jeune Athénien.

PHRYNÉ, vieille.

BARINE, vieille.

NÉANIS, jeune Athénienne.

LA NOURRICE de Néanis. Perſonnage muet.

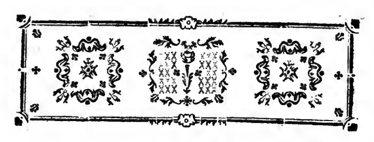
SIMON, Athénien, revenant du Banquet.

UN PARASITE. Perſonnage muet.

CHŒUR D'ATHÉNIENNES déguiſées en Hommes. C'eſt le principal Chœur.

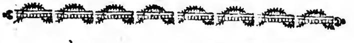
CHŒUR D'ATHÉNIENS, deſcendans de la Citadelle.

La Scène eſt dans un Carrefour d'Athènes, au voiſinage de la Place, où ſe tenoient les Aſſemblées publiques.



LES HARANGUEUSES,

COMÉDIE.



SCÈNE PREMIÈRE.

GLYCÉ (*) ou, d'un autre nom, PRAXAGORA *seule, une lampe à la main.*

ASTRE portatif; lampe resplendissante, que la roue du potier à perfectionnée a plaisir; autre soleil dans les réduits ténébreux! Oui, ton éclat éblouissant, ô vase d'argile, imite l'effet des rayons du

(*) *Glycé* est le nom propre de cette Athénienne. *Praxagora*, qui signifie *Présidente des Comices*, est le nom désignatif du rôle qu'elle joue dans la Pièce. Elle parle d'elle-même sous le nom de *Glycé*, dans la seconde Scène; ce qui

jour; &, qui te regarde, te doit un éternûment en ſigne d'hommage. Voici le moment d'agiter ta flamme, & de lui faire jetter une lueur de bon augure. Accorde-nous cette faveur, en conſidération de notre confiance à n'avoir rien de caché pour toi dans nos propos, & moins encore dans nos actions privées. Nous mettons devant toi les voiles qui nous couvrent, nous les ôtons devant toi. Nous prenons devant toi nos ébats myſtérieux; & nul ne fait mieux que toi, comme chacune de nous procède aux exercices ſecrets. Quand nous ouvrons furtivement les celliers de nos maris pour y dérober de quoi nous régaler de vin & de gâteaux, nous n'avons point d'autre complice que toi, & jamais ainſi nous ne ſommes trahies, car tu n'es nullement babillarde avec les voiſins. C'eſt pourquoi je veux te mettre dans la confidence du complot que j'ai concerté avec mes chères Compagnes aux fêtes Skirades (*).... Mais que veut dire ceci?

---

a échappé aux Critiques. Ariſtophane lui prête ici le monologue d'une Magicienne qui apoſtrophe ſa lampe en ſtyle énergumène, & qui s'accuſe de crocheter les ferrures de ſon mari. Ainſi cette Glycé-ci pourroit bien être la même que la Glycé ſorcière & voleuſe, dont Ariſtophane feint que parle Euripide, Scène troiſième du cinquième Acte des *Grenouilles*.

(*) Aux fêtes de Minerve, ſurnommée *Skirrhas*, qui donnoient leur nom au mois *Skirrhophorion*. On y portoit un

Toutes devroient être venues, & nulle encore ne ſe montre. Cependant il avoit été reglé que notre aſſemblée ſe tiendroit au point du jour. Voilà l'inſtant de prendre nos places, & de ſiéger de la manière que nous a preſcrit Sphyromakhus (*). Son oracle porte, ſi vous vous le rappellez :

» Femmes, ſages ou non, il convient vous cacher.

Quel obſtable eſt donc ſurvenu? Qui peut les avoir empêchées de s'appliquer de fauſſes barbes, pour obéir au précepte? Leur eſt-il ſi difficile de dérober des accoutremens d'homme au porte-manteau de leurs maris? Mais chut!... Voici une lanterne qui s'approche. Mettons-nous quelque peu à l'écart, de crainte qu'au lieu d'une femme, ce ne ſoit un de nos vilains hommes.

---

dais blanc, depuis la citadelle, juſqu'au lieu nommé *Skirrhon*, de ce même dais. Car un dais, un paraſol, ſe dit en grec *Skirrhos*, d'où *Skirrha* les fêtes du dais. Mais Ariſtophane au lieu de *Skirrhoïs*, aux fêtes du dais, écrivit malignement *Skiroïs*, avec ſuppreſſion de la lettre aſpirée, ce qui ſignifie alors *aux fêtes impures*. Ce jeu de mots n'a pu ſe rendre en françois. Il fait alluſion aux abus des comités ſecrets des Dames Grecques, quand elles célébroient certains myſtères.

(*) *Sphyromakhus*, celui dont l'arme eſt un marteau, c'eſt-à-dire *Vulcain*.

SCÈNE II.

PRAXAGORA, CLINARETA, SOSTRATA, PLILÆNETA, GEUSISTRATA, MELISTIKHÉ, autres Athéniennes.

CLINARETA *dans l'enfoncement.*

Il eſt tems de nous rendre à l'aſſemblée ; car le Crieur (*) vient d'annoncer l'heure pour la ſeconde fois, comme je ſortois dans la rue.

PRAXAGORA.

Y a-t-il, Meſdames, aſſez long-tems que je vous attends? J'ai fait, toute la nuit, le pied de grue.

CLINARETA *de loin.*

Souffrez, je vous prie, que je prenne en paſſant ma voiſine, qui demeure ici près, & qui eſt en puiſſance de mari. Je n'oſe frapper à ſa porte que bien doucement, & ſeulement avec les doigts.

(*) Le *crieur* & non pas *le coq*, comme ont traduit fort infidélement quelques Interpretes.

SOSTRATA *dans l'enfoncement.*

Je vous ai entendue, ma chère; j'ai reconnu votre manière mignonne de frapper. J'étois à mettre mes pantoufles; car je ne dormois plus; &, pour vous dire la vérité, je n'ai point dormi du tout; mon mari, qui eſt un Salaminien, ne m'a pas laiſſée repoſer de toute la nuit. Il n'y a qu'un moment qu'il s'eſt endormi, & que j'ai pu décrocher ſes vêtemens.

PRAXAGORA.

Ah! bon. J'apperçois Clinareta, & Soſtrata, & tout d'un tems leur voiſine Philænета. — Eh! quoi? Ne vous dépêcherez-vous pas d'avantage? Avez-vous oublié le ferment qu'a fait Glycé (*), d'amender celle qui viendra la dernière, de trois conges de vin & d'un demi-boiſſeau de pois.

SOSTRATA.

Patience, n'en voyez-vous pas une qui vous a devancée vous-même, & qui occupe déjà l'entrée des Comices? c'eſt Meliſtikhé, la femme de Smicythion. Oh! pour celle-là, ſon mari lui laiſſe jour & nuit tout le loiſir qu'elle peut déſirer.

(*) Cette *Glycé* eſt la même que *Praxagora*, comme j'en ai prévenu dans la première note.

CLINARETA.

N'appercevez-vous pas aussi Geusistrata (*), la femme du teneur de taverne? Elle tient à la main une lampe qui nous aide à reconnoître la personne qui la suit : c'est la femme (**), & de Cléodorite, & de Kharetade.

PRAXAGORA.

Je les vois très-distinctement s'avancer vers nous, & avec elles plusieurs autres, ou pour mieux dire, toutes celles des bourgeoises d'Athènes, qui sont de quelque considération dans la Commune.

GEUSISTRATA.

Ce n'est pas sans une extrême difficulté, ô mes chères amies, que je suis parvenue à m'échapper de la maison; mon mari ayant toussé jusqu'au matin, pour avoir hier trop mangé de trikhides (***).

PRAXAGORA.

Prenez toutes séance; car je vois avec satisfaction qu'aucune de celles d'entre vous que j'ai con-

(*) Geusistrata, nom forgé par Aristophane, & qui signifie : *ea quæ gustum præbet exercitui ;* ce qui indique à la fois une vivandiere, & une coureuse de soldats.

(**) C'est-à-dire : *c'est la femme commune de l'un & de l'autre.* Trait de satyre sanglant.

(***) Sorte de poisson...

voquées à l'aſſemblée, n'a manqué de s'y rendre. Je vais donc vous interroger pour ſavoir ſi vous avez exécuté ponctuellement ce qui vous a été preſcrit aux fêtes Skirades (*).

CLINARETA.

Pour ce qui me regarde, vous n'avez rien à me reprocher. Je ne ſuis pas mal velue, toute femelle que je ſuis; & j'ai encore ajouté à ces apparences viriles par le régime que j'ai obſervé. Il eſt incroyable, quelle quantité d'huile j'ai employée à me frotter tout le corps, ſitôt que mon mari alloit au marché; & tant qu'il étoit dehors, je reſtois ainſi huilée, au ſoleil le plus ardent pour me rembrunir & me hâler.

SOSTRATA.

Je ſuis velue auſſi bien qu'elle, & j'avois coutume de remédier à ce défaut avec un raſoir; mais pour me conformer aux derniers ordres, j'ai jetté dans la rue cet inſtrument. Auſſi reſſemblai-je préſentement plus à un ours, qu'à une femme.

PRAXAGORA.

Et les barbes poſtiches, dont il vous a été enjoint de vous précautionner, en avez-vous fait emplette?

(*) Voyez l'avant-dernière note de la première Scène.

GEUSISTRATA.

Je ne m'en ſuis procuré qu'une, mais, par Hécate ! elle eſt beaucoup mieux conditionnée que celle d'Epicratès (*).

PRAXAGORA.

Et vous autres ?

SOSTRATA.

Toutes vous diſent, ou vous ſont ſigne qu'elles s'en ſont pourvues.

PRAXAGORA.

Sur ce point, comme ſur tout le reſte de ce qui vous a été preſcrit, tout eſt en regle, à ce que je vois. Chauſſures Lacédémoniennes, bâton à la main, vêtemens d'hommes, rien ne manque au coſtume.

SOSTRATA.

Pour moi, voyant mon mari Lamias endormi, je lui ai volé cette canne-ci.

PRAXAGORA.

Certes ! voilà un bâton de réſiſtance, & ſur lequel on peut s'appuyer en toute ſûreté. C'eſt une houlette propre à conduire le Peuple ; mais il y

---

(*) Impur, efféminé, comme Agirrhius, Général des Athéniens à Lemnos, & dont il ſera parlé un peu plus loin.

faudroit joindre pour enveloppe, la peau d'Argus (*) aux cent yeux.

CLINARETA.

Tandis qu'on voit encore les étoiles, dites-nous, je vous prie, ce que nous devons faire, car le Conseil commencera avec le jour.

PRAXAGORA.

Très-certainement. C'est pourquoi dépêchez-vous d'aller prendre votre poste devant le tribunal du Pritanée.

PHILÆNETA.

Quant à moi, j'ai apporté ici de quoi carder une tâche de laine en attendant que le Conseil se tienne.

PRAXAGORA.

De quoi carder de la laine? malheureuse (**)!

(*) Trait de satyre, d'un sel très-Attique, contre ce Lamias, qui prétendoit aux grandes charges. Aristophane lui attribue ici toute la probité & la fermeté possibles, figurées par la solidité de son bâton, mais il lui refuse les *yeux d'Argus*, nécessaires pour conduire une République, aussi compliquée d'intérêts que l'étoit celle d'Athènes.

(**) Comme les femmes se sont rassemblées pour jouer le rôle d'hommes dans l'Administration publique, Praxagora regarde comme étant d'un très-mauvais présage la mention que Philæneta vient de faire de laines à carder & à filer. Cette appréhension des mauvais présages, est l'esprit constant du rôle de Praxagora dans toute cette Scène.

PHILÆNETA.

Oui, par Diane! de quoi carder. En quoi cela, je vous prie, pourroit-il faire tort à ma réputation? n'ai-je pas au logis des enfans à vêtir, & qui sont tout nuds?

PRAXAGORA.

La voilà, qui, tout de bon se met à carder. Faites-la, mes amies, faites-la souvenir que c'est le rôle d'homme que nous jouons, & qu'il ne faut point qu'aucune action, relative aux soins du ménage, trahisse le soin que nous avons pris de nous déguiser des pieds à la tête. Enveloppons-nous, au contraire, dans le manteau, & n'allons pas l'ouvrir par distraction, & montrer ainsi au Peuple naturellement rieur, ce que nous sommes dessous. Ne négligeons pas non plus de nous attacher nos fausses barbes. C'est cela; fort bien. Eh! dites-moi, présentement, y a-t-il quelqu'un qui pût se douter que nous sommes des femmes? C'est un expédient infaillible pour se bien déguiser, & dont on doit l'invention à Agirrhius. Vous savez à quel point il étoit femme; voulant passer pour homme, que fait-il? il s'ajuste au menton la barbe postiche de Pronomus (*); & soudain le voilà si bien méta-

(*) Flûteur Lydien, ou Phrygien, & probablement Eunuque, puisqu'on pouvoit lui emprunter sa barbe. *Pronomos* est un nom propre, qui exprime un captif, un homme pris dans

morphosé en un Personnage viril, que depuis ce tems-là, il usurpe dans la ville toute l'autorité. Imitons aujourd'hui ce bel exemple ; emparons-nous, comme lui, de l'Administration, par le même artifice. Nous rendrons par-là un grand service à notre Cité, qui sur mer, comme sur terre, ne sait plus comment se conduire.

SOSTRATA.

Mais la faculté de haranguer, comment espérer de la rencontrer chez des femmes ?

PRAXAGORA.

Rien de plus naturel, cependant. N'est-ce pas par le commerce secret des hommes diserts, que ceux de nos jeunes gens (*) qui parlent le mieux en public, sont devenus si beaux diseurs ? N'avons-nous pas, nous autres femmes, cette même ressource, de la première main ?

MELISTIKHÉ.

Je ne vois pas (**) cela aussi clairement que

le sac d'une ville, & qui a été vendu à l'encan, à l'entrée du canton vaincu. La Lydie, & la Phrygie, fournissoient beaucoup de ces joueurs de flûte, qui introduisirent en Grèce le *mode Lydien* & le *mode Phrygien*. Quand ils étoient sans barbe, ils en mettoient de postiches, pour figurer en Public sur le Théâtre, ou dans l'Orkhestre.

(*) Trait de satyre brûlant, contre Alcibiade, & d'autres Disciples de Socrate.

(**) Trait de satyre contre les Maîtres d'éloquence d'alors, qu'Aristophane accuse de peu se soucier des femmes.

vous; & pour vous parler franchement, j'appréhende fort notre inexpérience en cette partie.

PRAXAGORA.

Et c'eſt pourquoi je vous ai convoquées de ſi bonne heure, afin que nous euſſions le tems de nous concerter ſur ce que nous aurons à dire.... mais ne voilà-t-il pas déjà que vous avez quitté vos barbes? Voulez-vous bien, vous, Clinareta, r'attacher la vôtre, ainſi que toutes celles d'entre-nous, qui ſe diſpoſent à monter dans la tribune?

CLINARETA.

Avez-vous perdu l'eſprit, de croire qu'il y ait parmi nous une ſeule femme, qui ſoit embarraſſée de parler?

PRAXAGORA.

Va donc remettre ta barbe, deviens homme de cette ſorte, & harangue comme tel; voici une couronne (*) que je te mets ſur la tête. Mes amies,

(*) On ne parloit alors publiquement, qu'une couronne de fleurs ſur la tête, parce qu'on étoit cenſé avoir fait auparavant des prières, des libations, des offrandes aux Dieux, toutes cérémonies qui exigeoient une couronne. C'eſt auſſi la raiſon pourquoi on ſe couronnoit en ſe mettant à table, ou pour chanter, ou pour jouer d'un inſtrument. C'étoit un hommage qu'on rendoit à Cérès, à Backhus, à Vénus, à Apollon, à Jupiter, ou aux autres Dieux. En un mot, c'étoit, en quelque ſorte, une marque de Sacerdoce, ou, tout au moins, d'initiation aux myſtères du Dieu dont on portoit la couronne.

c'eſt un coſtume que j'exige de vous toutes ſucceſſivement ; & je m'y conformerai moi-même, ſi mon Génie m'inſpire de haranguer à mon tour.

CLINARETA.

Ma chère Praxagora, tenez, regardez-donc combien ceci eſt ridicule.

PRAXAGORA.

Ridicule ? En quoi ?

CLINARETA.

Ne diroit-on pas que cette barbe-ci, eſt un chapelet de ſèches frites ?

PRAXAGORA.

Ah ! quelle parole déſaſtreuſe (*) viens-je d'entendre ? Qu'on aille promptement chercher un Purificateur (**), avec ſa belette qu'il aura ſoin

(*) J'ai déjà prévenu que toute cette ſcène a rapport à cette partie des ſuperſtitions, qui regardoit les pronoſtics tirés des paroles imprudentes. Or, il étoit de mauvais préſage de faire mention de la ſèche, 1° parce que ce poiſſon donne l'encre, *l'atramentum*, la teinture du deuil, & que la racine de ſon nom eſt le mot grec *putrefacio*. 2°. Parce que les Grecs diſoient proverbialement : *après la ſèche, la perche* ; pour dire *qu'un malheur n'arrive point ſans un autre* ; le nom de la perche, en grec, indiquant une couleur qui ſe détériore & qui tourne au noir.

(**) Alluſion aux uſages ſuperſtitieux de ce tems-là ; uſages dont Ariſtophane ſe moque évidemment, & qu'il ne prête à

de promener tout autour de la place. — Ariphade (*), jafez un peu moins dans l'orkheftre, & montez ici vous placer auprès de cette autre Athénienne (**), qui fe difpofe à parler.

SOSTRATA.

Certes, c'eft mon deffein.

PRAXAGORA.

Mettons donc fur votre front cette couronne ; & puiffe-t-elle vous porter bonheur !

SOSTRATA.

Mettez.

PRAXAGORA.

Parlez préfentement.

SOSTRATA.

Quoi? Penfez-vous que je parle, avant que d'avoir bû ?

Praxagora ou Glycé, que parce qu'il la repréfente comme une forciere de profeffion ; ainfi qu'on l'a pu voir plus haut.

(*) C'eft le nom d'un joueur de flûte de l'Orkheftre, ce que n'ont point compris les Commentateurs. Ces Muficiens donnoient le ton, & accompagnoient l'Acteur dans les morceaux lyriques & d'appareil. Le refte du tems, comme ils étoient oififs, ils s'amufoient à caufer ; abus que relève ici comiquement notre Poète.

(**) Pour lui donner le ton, ou même pour l'accompagner, puifqu'il s'agit d'une harangue en vers, & par conféquent fufceptible de chant.

PRAXAGORA.

PRAXAGORA.

Ah ! (*) falloit-il que celle-ci fît mention de boire ?

SOSTRATA.

A quel autre dessein me serois-je donc couronnée (**) ?

PRAXAGORA.

Retire-toi d'ici promptement. Où en serions-nous, si elle eût fait une telle incongruité en plein Conseil !

SOSTRATA.

Et moi, je vous dis que j'ai vu des hommes même, boire en plein Conseil.

PRAXAGORA.

Encore, parler de boire !

SOSTRATA.

Et, par Diane ! ce n'est pas de l'eau qu'ils boivent alors, c'est du bon vin pur. Aussi y paroît-il aux Décrets qu'ils portent le plus souvent ; il n'est personne de sens rassis, qui, à les lire attentivement, ne s'apperçoive que c'est l'ivresse & le délire qui

(*) Dans les affaires graves & politiques, il étoit de mauvais présage de faire mention de vin & de boisson, l'ivresse étant l'opposé de la prudence. C'est à quoi fait allusion ce passage.

(**) Les Anciens se couronnoient pour boire du vin, comme on le peut voir chez Anacréon.

les a dictés. J'ai vu bien plus ; j'ai vu tels Comices, où les hommes faisoient jusqu'à des libations ; direz-vous que ces assemblées-là se sont passées sans vin, puisqu'il en restoit assez pour en répandre en l'honneur des Dieux ? C'est ce que vous me persuaderez difficilement à moi, qui ai vu nombre de fois les Athéniens se quereller en pleine assemblée, comme ils font au cabaret ; jusques-là qu'il arrive quelquefois aux Licteurs d'être obligés d'emporter tel Membre du Conseil, dans un état d'ivresse, indécent.

PRAXAGORA.

Sors d'ici, ô mal avisée ! sors d'ici. Après tant de paroles contraires à notre objet, tu ne peux plus haranguer légitimement.

SOSTRATA.

Par Jupiter ! j'eusse mieux fait de ne point mettre ces fleurs sur ma tête. Voilà la première fois qu'il m'arrive de me couronner sans boire. Ma soif s'en est accrue de moitié. Je sens mes entrailles prêtes à se fendre de sécheresse.

PRAXAGORA.

Est-il parmi vous quelqu'autre qui se dispose à parler ?

PHILÆNETA.

J'y suis toute disposée.

PRAXAGORA.

En ce cas, va t'emparer de la couronne dont ta Compagne vient d'être déchue ; il n'y a pas de tems à perdre. Fort bien! ſonge à parler virilement ; & que toutes tes paroles répondent au coſtume du bâton ſur lequel tu t'appuies, & au juſtaucorps que tu as endoſſé.

PHILÆNETA.

Plût aux Dieux que quelques-uns de ceux qui s'entendent à bien dire, euſſent pris la parole pour conſeiller à la Commune ce qu'il y a de mieux! Tranquille ſur mon ſiége, je n'euſſe pas volontiers changé la fonction d'auditeur pour celle d'orateur. Mais puiſque perſonne ne ſe préſente, je ne puis me réſoudre à voir terminer l'aſſemblée ſans y propoſer une loi ; c'eſt : *qu'il ſoit défendu aux cabaretiers d'avoir dans leurs celliers des réſervoirs d'eau.* Cet abus me déplaît, par Pollux & Caſtor!

PRAXAGORA.

Par Pollux & Caſtor ! ah ! malheureuſe! as-tu perdu le ſens ?

PHILÆNETA.

En quoi ai-je donc failli? ai-je, comme ma devancière, commis l'imprudence de demander à boire?

PRAXAGORA.

Non. Mais, ayant un rôle d'homme à remplir, au lieu d'employer un serment conforme à ton personnage, tu t'es servie de la formule usitée par les femmes. Et certes, c'est grand dommage; car tu avois bien sagement parlé jusques-là.

SOSTRATA.

Rendez-moi, rendez-moi la couronne; je me sens inspirée pour la seconde fois. Il faut que je vous fasse part du fruit de mes méditations :

» Femmes, assises en ce lieu.....

PRAXAGORA.

Nouvelle misère ! elle apostrophe des femmes, & c'est à des mentons barbus qu'elle s'adresse.

SOSTRATA.

Ah ! pardon, par Jupiter ! mais que voulez-vous? J'ai entrevu là Épigonus; & je vous avoue qu'en le regardant j'ai cru devoir m'expliquer au féminin.

PRAXAGORA.

Va-t-en à la malheure, ou va siéger par-tout ailleurs qu'ici. Oh ! je vois bien que ce sera à moi de haranguer pour vous toutes. Je prends donc la couronne, & je supplie les Dieux de favoriser la grande œuvre que j'entreprends. Puissent-ils ne m'inspirer que de sages conseils !

» Messieurs,

» C'eſt pour moi, c'eſt pour vous-mêmes, que » je prends la parole. Je ſouffre incroyablement » pour nous tous, de voir l'état déplorable où eſt » réduite notre Cité. Quoi ? ſera-t-il dit que per- » pétuellement, elle ſe laiſſera gouverner par de » mauvais Chefs, ou par des Chefs qui, s'ils ſont » louables un jour de la ſemaine, ſont répréhen- » ſibles, tout le reſte du tems. J'avoue toutefois » qu'il n'eſt pas facile de remédier à cet inconvé- » nient, puiſque ſi vous aviez la ſageſſe de changer » de conducteurs, il pourroit vous arriver de » tomber en de pires mains. Mais le principal » point qui s'oppoſe à votre guériſon, c'eſt que » vous êtes des malades fâcheux, rebelles aux » avis de ceux qui connoiſſent votre mal. Oui, » Citoyens, vous redoutez ceux qui vous veulent » le plus de bien ; & s'il eſt quelqu'un qui ſoit » votre ennemi mortel, c'eſt lui que vous im- » plorez, c'eſt en lui que vous mettez votre con- » fiance. Hélas ! qu'eſt devenu ce tems où nos » aſſemblées étoient auſſi rares, que peu néceſ- » ſaires ; & où nous jugions l'argent un métal mal- » heureux ? Aujourd'hui, au contraire, chacun » en prend à toutes mains. C'eſt lui qui décide le » ſort de nos aſſemblées ; c'eſt lui qui en corrompt » tous les Membres. Avec de l'argent, ou ſans

» argent, on fort abfous quoique coupable, ou
» condamné à mort, quoiqu'innocent.

PHILÆNETA.

Par Vénus! voilà bien parler.

PRAXAGORA.

Par Vénus! as-tu dit, imprudente! il n'en faudroit pas d'avantage pour faire avorter notre déguifement, fi pareille inconféquence t'échappoit aux Comices réelles.

PHILÆNETA.

Je m'obferverai mieux à l'avenir.

PRAXAGORA.

Pour y parvenir, étudies-toi dès à préfent à te corriger de ces écarts.

» Citoyens, la *confédération* (*) eft un autre
» point effentiel, fur lequel il importe que je vous
» entretienne. Tant qu'elle n'a point eu lieu, on
» vous a dit que notre État périroit, fi l'on ne fe
» hâtoit de la conclure. Auffi-tôt qu'elle a été

(*) La *confédération* des Athéniens & des Béotiens, contre les Corinthiens, les Argiens & les Lacédémoniens. On fe battit fur la rive du fleuve Némée. Les Athéniens & les Béotiens eurent le deffous. Ceci arriva fous l'Arkhonte Diophante, la feconde année de la XCVI^e Olympiade.

» signée, l'indignation vous a pris, & celui de » vos Orateurs (*) qui vous l'avoit conseillée, » a été contraint de prendre promptement la fuite. » Mais, vous, que ferez-vous? Équiperez-vous » une flotte? Les pauvres en sont d'avis, mais les » riches s'y opposent, ainsi que tous les labou- » reurs. Suivrez-vous votre ressentiment contre » les Corinthiens? Ah! sachez qu'ils ne vous veu- » lent que du bien; mais il conviendroit que de » son côté Athènes leur montrât de bonnes in- » tentions. Que vous dirai-je de plus?

» Argée (**) est un ignare, & Jérôme un Doc- » teur. Votre Génie sauveur, ô Athéniens, com-

(*) Cette anecdote regarde Conon, s'il en faut croire un Scholiaste.

(**) Contre-vérité sarcasmatique & remplie de sel Attique, pour dire qu'*Argée est un Sage, & Jérôme un idiot.* C'étoit un proverbe en vogue, mais ici Aristophane l'applique aux deux partis belligérans, par une analogie très-heureuse de noms. Argée figure pour les Argiens; & Jérôme, en grec, *Hieronyme*, c'est-à-dire *celui qui porte un nom sacré*, figure pour les Athéniens, qui tiroient leur nom d'*Athené*, la Minerve des Grecs. Aristophane fait donc entendre que les Argiens, en prenant le parti des Corinthiens, ont été mieux avisés que les Athéniens qui ont choisi les Béotiens pour Alliés. Il est à remarquer, par le texte de Diodiore de Sicile, Liv. 14, que les Corinthiens & les Argiens sont les titulaires de cette guerre, les uns pour les autres. Philokhorus, ancien Historien cité par un Scholiaste, ne cite dans cette

» mençoit à détourner de vous ses regards; mais
» l'intervention de Thrasybule (*), qui n'eût
» jamais dû se montrer dans cette affaire, vient de
» le contraindre à prendre au loin la fuite.

PHILÆNETA.

Voilà parler en Orateur prudent.

---

affaire que les Lacédémoniens & les Béotiens; il n'y a rien à réformer, ou bien il faut réformer toute la phrase, ce qui n'a point été compris par le docte Samuel Petit. Philokhorus avoit laissé par écrit que les Lacédémoniens & les Béotiens avoient livré ensemble une bataille, texte ambigu qui indique ou un combat de peuple contre peuple, ou un combat social d'un peuple auxiliaire d'un autre peuple. Il résulte du passage de Diodore que les Béotiens & les Athéniens se battirent au fleuve Némée, contre les Corinthiens & les Argiens. Il ne parle point des Lacédémoniens, parce qu'ils n'entrerent dans cette guerre que comme associés implicites des Argiens, qui n'étoient eux-mêmes qu'auxiliaires des Corinthiens. Cette explication concilie tout. On sent que la prépondérance que les Athéniens & les Lacédémoniens ont, par la suite, obtenue dans l'histoire, les a fait figurer en titre, chez quelques Écrivains, dans une guerre où leurs armes n'étoient réellement qu'accessoires.

(*) Le docte Kuster ne veut point que ce personnage-ci soit le même que le célèbre Thrasybule, qui expulsa les trente Tyrans, événement dont, toutefois, fut témoin Aristophane. Ce Savant objecte que les époques ne sont point compatibles. C'est ce qui lui restoit à démontrer, & ce qu'il a négligé de faire.

PRAXAGORA *à Philæneta.*

Ah ! bon ! j'entrevois que tu te corriges.

» Je reviens à vous, Messieurs, pour vous re-
» présenter que vous êtes vous-mêmes les auteurs
» du mal qui vous arrive, & qui subsistera tant
» que vous épuiserez l'argent du Fisc en sommes
» particulières, tant que vous ne vous assemblerez
» qu'à raison de tant d'oboles par têtes ; enfin,
» tant, qu'occupés chacun de votre intérêt privé,
» vous souffrirez que l'intérêt commun culebute,
» comme l'impotent Æsimus (*). Ainsi, voulez-
» vous conserver votre Ville ? Il ne vous en
» reste qu'un moyen ; c'est d'abandonner aux
» femmes l'administration publique : oui, aux
» femmes, vous dis-je ; n'est-ce pas déjà sur elles
» que vous vous reposez de la conduite & de
» l'œconomie du ménage ?

SOSTRATA.

Bien ! bien ! on ne peut parler mieux. Continuez sur le même ton.

(*) Athénien imbécile & impotent, selon quelques Critiques, qui l'ont ainsi décidé par une conjecture, à laquelle nous croyons pouvoir substituer celle-ci : *Æsimus* est un nom propre qui exprime un *dissipateur*. Il est à croire qu'il y avoit une Comédie de ce nom, du tems d'Aristophane, & qu'il en cite le principal personnage, comme généralement connu alors ; de même que nous citerions aujourd'hui *Agnès*, *Tartuffe* ou *Philinte*, personnages mis en vogue par Moliere.

PRAXAGORA.

Passons aux mœurs du sexe, vous conviendrez, Messieurs, qu'elles sont meilleures que les vôtres. En effet, ce sont vos femmes qui, selon l'usage des siècles antiques, lavent vos vêtemens de laine en eau chaude, sans jamais rien changer dans les anciennes coutumes. Quelle sagesse, Athéniens! & combien votre Cité s'en trouveroit mieux, si elle imitoit cette conduite! Certes, Athènes seroit sauvée, sans les innovations imprudentes dont elle offre chaque jour quelqu'essai. Cet exemple pernicieux, n'a point, Messieurs, perverti vos femmes: elles ont soin du *fricot* (*), comme par le passé; elles vont au marché une corbeille sur la tête, comme par le passé; elles célèbrent les mystères de Cérès, comme par le passé; elles battent leurs maris, comme par le passé; elles ont des galans, comme par le passé; elles se régalent avec eux en cachette, comme par le passé; elles aiment le vin pur, comme par le passé; elles se plaisent constamment au jeu d'amour, comme par le passé. J'en conclus, Messieurs, que nous ferons sagement de leur donner l'État à gouverner. Nous n'aurons pas même besoin de les endoctriner sur ce qu'elles

(*) Ce mot n'est guères noble, mais il est la traduction littérale & même étymologique du verbe grec qu'emploie ici Aristophane. Notre mot *frigousse* vient également de là.

auront à faire. Il suffira de leur confier la conduite du dehors, comme nous faisons à l'égard de celle du dedans. Des considérations du plus grand poids, vous en font une loi. Ne sont-ce pas les mères des Citoyens? peuvent-elles vouloir autre chose que le bien de leurs enfans? Quant à la nourriture, a-t-on jamais vu des mères frustrer leurs nourrissons? Et, pour ce qui est du commerce, qui en entend mieux les détails & les débouchés, que les femmes? Ne craignez point qu'on les trompe dans leur administration; elles sont elles-mêmes trop habituées & trop habiles à tromper. Je n'ajoute plus qu'un mot: si vous suivez, Messieurs, le conseil que je viens d'exposer, vous serez infailliblement le Peuple le plus florissant de la terre.

MELISTIKHÉ.

A merveille, ô ma chère Praxagora! on ne pouvoit rien dire de plus à propos. Mais dites-moi, s'il vous plaît, où vous êtes-vous si bien formée au grand art des harangues?

PRAXAGORA.

Dans la place des Comices, sur laquelle, *au tems des fuites*, j'ai demeuré en la compagnie d'un homme, qui me faisoit entendre les plus célèbres Orateurs. Assidue à leur école, je suis devenue Orateur à mon tour.

MELISTIKHÉ.

Vous n'avez point perdu votre tems. En vous, préſentement, réſide éloquence & ſageſſe. C'eſt pourquoi d'un conſentement unanime, toutes tant que nous ſommes ici d'Athéniennes, nous vous choiſiſſons pour notre Chef, & pour notre organe. Mais, dites-moi, ſi Céphalus, cet homme corrompu, ſe lève pour vous contredire, que ferez-vous?

PRAXAGORA.

Je lui fermerai la bouche, en lui ſoutenant qu'il déraiſonne.

MELISTIKHÉ.

C'eſt ce que chacun lui dit.

PRAXAGORA.

J'ajouterai qu'il eſt fou & enragé.

MELISTIKHÉ.

Il n'entend dire autre choſe.

PRAXAGORA.

Afin donc qu'il entende de moi un compliment tout neuf, je lui dirai qu'il débite de méchans plats, mais qu'il gouverne merveilleuſement bien (*) la République.

(*) Ironie ſarcaſmatique.

SOSTRATA.

Mais si Néoclide (*) le lippeux, & délateur insigne, vient vous observer?

PRAXAGORA.

Je l'enverrai s'observer lui-même pour le dégoûter.

PHILÆNETA.

Si quelqu'un vous pousse rudement?

PRAXAGORA.

Je le repousserai plus vertement encore, n'étant novice à aucune sorte de lutte.

SOSTRATA.

Et si les archers se mettent en devoir de vous mettre dehors?

PRAXAGORA.

J'opposerai les coudes; & je doute qu'alors il soit facile de me saisir à brasse-corps.

MELISTIKHÉ.

Au surplus, s'ils vous enlèvent, nous vous réclamerons, & les forcerons à vous rendre.

PRAXAGORA.

Toutes ces dispositions sont faites pour le mieux.

(*) Il est question de ce personnage, dans le *Plutus*. Aristophane n'en parle jamais qu'avec exécration.

SOSTRATA.

Oui, mais nous n'avons pas ſongé à nous faire endoctriner ſur la manière d'élever les mains lorſqu'il s'agira de vous donner notre voix; & nous ſommes en général plus dreſſées à *lever le pied* (*), qu'à lever les mains.

PRAXAGORA.

C'eſt en effet le plus difficile de votre rôle. Je me rappelle toutefois diſtinctement qu'il faut retrouſſer un des bras à nud juſqu'à l'épaule, & tenir les deux mains déployées. Vous êtes inſtruites ſur tout le reſte du coſtume; habit retrouſſé; chauſſure laconique (**), comme en mettent les hommes pour ſe rendre aux Comices, ou pour ſortir de la ville; barbes bien attachées. Que celles d'entre vous qui ont achevé de ſe déguiſer, prêtent la main aux autres; & que celles qui n'ont pû apporter un habit d'homme, en trouvent auprès de celles qui en ont décroché deux. Cela fait, mettez-vous en marche vers la place publique, appuyées ſur vos bâtons, & frédonnant quelque chanſon bien ancienne, à la mode de nos villageois.

(*) Alluſion aux *fuites* des femmes Athéniennes, *fuites* dont il a été queſtion plus haut.

(**) C'étoit une chauſſure à courroies, comme il réſulte expreſſément d'un paſſage du rôle de Praxagora à la ſuite du Chœur qui termine la cinquième Scène.

SOSTRATA.

C'eſt bien dit. Marchons ; j'imagine que nous rencontrerons en chemin beaucoup d'autres de nos Compagnes, empreſſées comme nous de ſe trouver à l'aſſemblée.

PRAXAGORA.

Hâtez-vous, hâtez-vous, car les trois oboles ne ſe diſtribuent qu'à ceux qui ſe préſentent aux Comices dès la pointe du jour. Les autres s'en retournent les mains nettes.

CHŒUR *d'Athéniennes déguiſées en hommes.*

Mettons-nous en marche, Meſſieurs ; Meſſieurs faut-il dire, en nous gardant bien de laiſſer échapper aucune parole qui nous jette en péril ; car quel danger ne courrions-nous pas ſi nous allions être reconnues ſous ce déguiſement, & ſurpriſes en cet attentat nocturne ?

CHŒUR *d'Athéniens réels.*

Citoyens, allons à l'aſſemblée, & hâtons le pas ; car Theſmothetès, le commiſſaire des Comices, a déclaré que quiconque n'arriveroit pas avant le point du jour, les pieds poudreux à force d'avoir fait diligence, le regard au cardame (*), & une

(*) C'eſt ce qu'Ariſtophane appelle ailleurs (Nuées v. 1188), *des yeux à l'Attique* ; c'eſt une grande matière à diſpute entre les Savans, que *ces yeux à l'Attique.* Je crois que

gousse d'ail saumurée entre les dents, n'auroit point part à la distribution triobolaire.

CHŒUR *d'Athéniennes déguisées.*

Kharitimia, Smicythê, Draca! faites-donc plus de diligence; &, après avoir bien pris garde, s'il ne vous manque rien du costume prescrit, allez recevoir à l'entrée des Comices la distribution symbolaire, & venez promptement prendre siége auprès de nous, afin que nous puissions réussir à faire passer le Décret que desirent toutes nos Compagnes.... *Compagnons*, devois-je dire; excusez cette méprise involontaire. Hâtez-vous, hâtez-vous; efforçons-nous de prévenir ces Citadins ci, qui descendent de la forteresse. N'ont-ils pas honte d'exiger plus d'une obole pour venir de si près se rendre aux Comices? C'étoit-là l'ancienne paye pour eux. Leurs pères s'en contentoient; & après l'avoir reçue, ils venoient tranquillement s'asseoir, & causer ensemble, en attendant le Conseil. Mais, aujourd'hui, ils fondent tous en désordre dans le

---

cela signifioit *des yeux sains*, & sans chassie. Car Aristophane se mocque par-tout des chassieux. Cela peut aussi signifier *des yeux courageux*, ou d'un *homme de cœur*. Ce qu'Aristophane appelle ailleurs (*v. les Chevaliers*, v. 628,) *regard de taureau*. Consultez les autres synonimes de cette même expression, recueillis par Spanhémius dans ses notes sur les Nuées, à la suite de l'Aristophane de Kuster, *v.* 1172.

Pnyx,

Pnyx, & troublent l'aſſemblée par leur affluence tumultueuſe. Ah! quand Myrônide étoit Arkhonte de cette ville, les choſes ne ſe paſſoient point ainſi. Nul Citoyen n'eût oſé, ſous ſon adminiſtration, s'immiſcer dans les affaires publiques, en exigeant un ſalaire. Chacun venoit avec ſon avre-ſac, qui contenoit un pain; une meſure de boiſſon, reglée; deux oignons, &, environ trois olives: mais préſentement ce n'eſt plus trois olives, ce ſont trois oboles (*) qu'il faut à chaque Athénien, quand il daigne ſe mêler de ce qui concerne la République. On croiroit voir un manœuvre maçon qui ne remueroit pas une augée de plâtre, ſans avoir fait prix pour ſa tâche.



(*) L'obole étoit une petite monnoie Attique, dont la valeur peut être évaluée ſept deniers tournois.

SCÈNE III.

BLÉPYRUS, mari de Praxagora, *seul.*

Qu'est-ceci ? ma femme s'est échappée ? où peut-elle être allée ? il ne fait pas encore jour. Je l'ai envain cherchée dans la maison, tout transi que j'étois de froid, & ne pouvant, dans les ténèbres, trouver ni mes souliers, ni mon manteau. Cependant j'étois pressé d'un urgent besoin. Dans cette perplexité, je mets la main sur la robe & sur les persiques (*) de ma femme ; je m'en affuble aussitôt ; &, sortant dans la rue, je m'arrête... Vous dire où, j'en serois bien empêché. Raisonnons présentement. Quand je m'affligerai d'avoir épousé une méchante femme ? Quand je m'en mordrai les doigts ? Quand je conviendrai que je mériterois mille coups pour avoir fait, sur mes vieux jours, une sottise aussi pommée ?... tous ces regrets ne guérissent de rien, non pas même de la colique, dont je viens heureusement de me débarrasser.

(*) Ces persiques étoient une chaussure de femme, à haut talon, & à haute semelle, car Blépyrus plus loin qualifie cette même chaussure, de cothurne. Les hommes s'en servoient au théâtre pour paroître plus grands, sur-tout dans la Tragédie.

SCÈNE IV.

MNÉSICLÈS, BLÉPYRUS.

MNÉSICLÈS.

Qui, diantre, eſt-cela? Eh ! c'eſt mon voiſin Blépyrus!

BLÉPYRUS.

Par Jupiter ! c'eſt lui-même, vous ne vous trompez pas.

MNÉSICLÈS.

Dites-moi; que ſignifie cette couleur que j'entrevois ſur votre vêtement ? N'auriez-vous point approché trop près de Cinéſias (*), qu'on fait être un peu femme ?

(*) Ariſtophane le maltraite ſouvent. C'étoit ſon contemporain & ſon confrère en poéſie. Strattis, autre Poète comique, avoit compoſé contre lui une Comédie. Cinéſias étoit Auteur d'une *Pyrrhique* dont Ariſtophane ſe moque dans les *Grenouilles*. Ce même Poète lui fait jouer un rôle dans les *Oiſeaux*. Cinéſias avoit eſſayé le premier de ſupprimer les Chœurs tant dans la Tragédie que dans la Comédie ; peut-être par la raiſon que le Chœur y a la fonction de louer les Dieux, & que Cinéſias étoit Athée, comme le lui reprochoit l'Orateur Lyſias. Ce Cinéſias au ſurplus étoit un homme à bons mots, à

BLÉPYRUS.

Quoi? que dites-vous? Je fors d'auprès de la mienne; & c'eft fa robe-fafran dont vous me voyez couvert.

MNÉSICLÈS.

Mais, votre manteau, qu'eft-il devenu?

BLÉPYRUS.

C'eft ce que je ne puis vous dire; car je l'ai vainement cherché fur mon lit.

MNÉSICLÈS.

Il falloit demander à votre femme, ce qu'elle en avoit fait.

BLÉPYRUS.

Eh! comment, par Jupiter! pouvois-je le lui demander, puifqu'elle étoit déjà fortie de la maifon? Mon voifin, vous avouerai-je mes craintes? Il fe trame quelque chofe de nouveau.

MNÉSICLÈS.

Par Neptune! je partage votre appréhenfion.

---

en juger par un apophtègme de lui, que nous a confervé Plutarque. » Thimothée chantant publiquement dans une fête » d'Athènes un hymne à Diane & l'appellant, felon le rit » antique & confacré, *Déeffe effrénée, forcenée, furibonde;* » *puiffe le Ciel*, dit Cinéfias indigné, *te faire père d'une* » *telle fille* »! Mot qui femble moins indiquer un Athée, qu'un Payen éclairé fur les abus des rits du Paganifme.

Sachez, voiſin, que nous ſommes l'un & l'autre bleſſés au même endroit. La compagne de ma couche vient de diſparoître avec mes habits. Ce ne ſeroit rien encore ; mais vous me voyez nuds pieds ; & cela vient de ce que je n'ai jamais pu trouver mes ſouliers, quelque recherche que j'aie pu faire.

BLÉPYRUS.

Par Backhus ! ni moi, mes laconiques. Preſſé par une colique cruelle, j'ai mis promptement mes pieds dans une paire de cothurnes que j'ai rencontrés là, pour ne point m'expoſer à prophaner la couverture du lit qui eſt de fine laine blanche, & toute neuve.

MNÉSICLÈS.

Que penſez-vous de cette aventure, voiſin ? Votre femme n'auroit-elle pas été ſouper clandeſtinement avec quelqu'une de ſes amies ?

BLÉPYRUS.

Cette même penſée m'eſt venue.

MNÉSICLES.

Et ſoyez ſûr que cette penſée n'eſt point louche.... mais voilà votre colique qui vous reprend. Adieu, voiſin, je cours à l'aſſemblée, bien réſolu de reconnoître & de reprendre mon manteau. J'y tiens,

voyez-vous; parce que c'est mon meilleur, &, pour tout dire, mon unique.

BLÉPYRUS.

Allez, je vous suivrai, quand ma crise sera passée. Mais je prévois qu'elle sera rude. Ce sont ces vilaines poires sauvages, ces akhrades, que j'ai mangées hier.

MNÉSICLÈS.

Étoient-elles de la même espèce que celles qui ont servi d'excuse à Thrasybule (*), pour se dispenser de parler contre les Lacédémoniens?

BLÉPYRUS.

Oh! celles-ci ne sont point chimériques; elles sont des plus coriaces, par Backhus! voilà le voisin parti; que vais-je devenir? ma position est des plus fâcheuses. La peste soit de l'Akhradien qui m'a vendu des poires akhrades! — A moi, mes amis! faites-moi venir un Médecin. Mais lequel? Quel est celui qui s'entend le mieux à guérir cette

(*) Un Commentateur ancien, observe que Thrasybule avoit promis de monter à la Tribune pour s'opposer aux prétentions des Lacédémoniens, mais que, corrompu par leurs agens il n'y étoit pas monté; & qu'il s'étoit excusé sur une indisposition que lui avoient causée des poires akhrades, sorte de poires sauvages.

maladie ? c'eſt Amynon (*), ſans contredit; mais il n'en conviendra pas. — Allez moi donc promptement chercher Anthiſtène (**); trouvez-le moi par tous moyens; ce beau ſoupirant eſt travaillé de ſuffocations qui l'obligent ſans doute à connoître toutes les recettes par leſquelles on peut être ſoulagé. — Je vois bien, ô Lucine ! Déeſſe des accouchemens, que ton aide ſeule peut me ſauver. Trouve une iſſue aux douleurs que j'endure; autrement, c'eſt fait de moi; & ces mauvais plaiſans de Poètes comiques me compareront, après ma mort, à une ſcôramide (***).



(*) Libertin, hypocrite.

(**) Soupirant, fade.

(***) C'eſt le nom grec du vaſe aux beſoins. Ce vaſe, comme de raiſon, eſt ſans iſſue par le fond. C'eſt à quoi fait alluſion Blépyrus. Il n'eſt pas beſoin de prévenir le Lecteur que Molière lui-même a parlé d'*urines* & de *matières louables* dans ſes Comédies. A plus forte raiſon Ariſtophane a-t-il été en droit de faire mention de ces ſortes de détails, rélégués aujourd'hui chez les marionnettes, ou aux ſpectacles forains. On trouve chez Ariſtophane, non un ſeul genre de comique, mais l'aſſemblage entier des moyens qui préſentement nous font rire.

SCÈNE V.

KHRÉMÈS, BLÉPYRUS.

KHRÉMÈS.

Allons donc, Blépyrus. Que faites-vous-là ?

BLÉPYRUS.

Dites, ce que je viens de faire ? car, par Jupiter ! je releve de couches laborieuſes.

KHRÉMÈS.

Mais, que vois-je ? c'eſt la robe de votre femme, dont vous êtes vêtu !

BLÉPYRUS.

J'ai pris dans les ténèbres le vêtement qui m'a tombé ſous la main. Mais vous, d'où venez-vous ?

KHRÉMÈS.

Des Comices.

BLÉPYRUS.

L'aſſemblée eſt-elle congédiée ?

KHRÉMÈS.

Elle a fini comme le jour venoit de paroître ;

& ce qui nous a alors apprêté à rire, c'eſt que le ſable des Comices ſembloit avoir changé de couleur (*).

BLÉPYRUS.

Et vos trois oboles? les avez-vous reçues?

KHRÉMÈS.

Je ſuis arrivé trop tard. J'ai honte de vous l'avouer, voici mon eſcarcelle-aux-pains, que je remporte à vuide (**).

BLÉPYRUS.

Pour quelle raiſon?

KHRÉMÈS.

Jamais il n'y a eu telle affluence au comité. Je me figure que c'étoit tous cordonniers ou corroyeurs, comme nous; car leur coſtume répondoit parfaitement au nôtre; &, de plus, c'étoient des villageois, car leurs ſouliers étoient tout poudreux. Mais ils étoient, vous dis-je, en tel nombre, qu'ils ſe ſont emparés des deniers, & qu'il n'en eſt pas reſté un ſeul pour moi, ni pour beaucoup d'autres.

(*) Il a fallu changer ou déguiſer en cet endroit, l'image par laquelle le Poète Grec a voulu déſigner la préſence des femmes aux Comices.

(**) Faute de trois oboles avec leſquelles Khrémès comptoit faire ſa proviſion de pain.

BLÉPYRUS.

Comment? si je vais à l'assemblée, je ne toucherai pas mes trois oboles?

KHRÉMÈS.

Non, par Jupiter! quand même vous seriez parti de chez vous, dès le second (*) chant du coq.

BLÉPYRUS.

Mon Cher Antiloque, (¶) toi, à qui je réservois ces trois oboles, plains-en la perte; & plains

(*) C'est ce passage qui a induit en erreur plusieurs Savants, & qui leur a fait croire que la seconde publication de l'heure dont il est question dans la seconde Scène, avoit rapport au second chant du coq, tandis qu'elle a rapport à la seconde proclamation du Crieur public qui la faisoit d'après l'inspection de la Clepsydre. On sent bien qu'il eût été impossible aux Athéniens du dedans & du dehors, de se trouver à l'assemblée publique du point du jour, sans cette précaution; & que le chant du coq, chant très-capricieux & très-incertain, n'auroit pas pu tenir lieu d'une heure certaine & politique, encore moins de la première, de la seconde, de la troisième, &c. &c.

(¶) Antiloque, est un jeune homme de mœurs suspectes, un ami scandaleux que le Poète prête à Blépyrus, en parodiant ce passage des *Myrmidons* d'Æschyle.

» Antiloque, plains-moi mourant;
» Mais plains-moi plus encor, vivant.

Je dis qu'il le lui prête, à moins toutefois que Blépyrus ne fût spécialement connu, pour avoir un ami, de ce même nom d'*Antiloque*; ce qui ajouteroit beaucoup de sel à ce passage.

encore plus Blépyrus qui ſurvit à ce déſaſtre. Plains ma ruine (¶), qui fait la tienne. Mais cette affluence extraordinaire, dites-moi, je vous prie, ce qui a pu y donner lieu.

KHRÉMÈS.

Rien autre choſe, je penſe, que l'objet même qui occaſionnoit les Comices. On ſavoit qu'il devoit s'y agiter des queſtions très-importantes au ſalut de la Cité. En falloit-il davantage. Ils ſont tous venus en foule, pour mettre leur ſuffrage dans l'urne.

BLÉPYRUS.

Et comment cela s'eſt-il paſſé?

KHRÉMÈS.

Le premier qui a fendu la preſſe pour monter à la tribune, à été Néoclide le chaſſieux. Du plus loin que la Commune l'a apperçu, elle s'eſt recriée & la hué génér lement, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. On entendoit dire à celui-ci, à celui-là, à cet autre : » *N'eſt-il pas révoltant,* » *quand il s'agit ſur-tout de ſauver la République,* » *de voir ſe préſenter à ſon ſecours un homme qui*

(¶) Ariſtophane ne perd jamais une occaſion de plaiſanter les Athéniens ſur leur attachement aux trois oboles qu'ils recevoient, par tête, à l'aſſemblée publique.

» *lui-même n'a pas pu ſauver* (¶) *les cils de ſes* » *propres yeux?* Alors Néoclide, déconcerté, s'eſt » arrêté tout court, en ſe demandant à lui-même; » *que dois-je faire?*

BLÉPYRUS.

Que ne me ſuis-je trouvé là? je lui euſſe indiqué la recette qui lui convient, & que voici: *broyez ail & ſilphion, mêlez-y force tithymale* (*) *de laconie; faites-en un liniment, que vous vous appliquerez le ſoir ſur les paupières.*

KHRÉMÈS.

Après Néoclide, s'eſt préſenté Évæon, Orateur ingénieux s'il en fut jamais, & qui l'a bien prouvé en cette occaſion. Il étoit plutôt nud, que vêtu, comme pluſieurs de mes voiſins en ont fait l'obſervation. Auſſi a-t-il commencé par s'excuſer de

---

(¶) La chûte des cils des yeux, & en général, la rougeur & la chaſſie des paupières, a été de tout tems (peut-être à tort), imputée à libertinage. Je dis: *peut-être à tort*; car l'acrimonie du ſang, & particulièrement de la lymphe, eſt ſouvent très-indépendante des mœurs du ſujet affecté.

(*) C'eſt la grande eſpèce de titymale, plante laiteuſe, & du lait le plus âcre. La recette que donne ici Blépyrus, eſt ironique, & ne peut ſervir qu'à aveugler. C'eſt l'eſprit d'une autre recette de cataplaſme, que le Poète fait appliquer à ce même Néoclide dans la Comédie du *Plutus.*

n'avoir pu acheter un manteau. Il est parti de là, pour adresser un discours tout-à-fait populaire à la Commune. » Vous voyez, dit-il, Messieurs, » que faute de quatre statères, bien modique » somme sans doute, je suis incertain si je ne gé- » lerai pas de froid cet hiver. Cela n'empêche » point que je n'aie une excellente loi à proposer, » qui sauveroit la Cité, ou, tout au moins, la » majeure partie des Citoyens. Je suis, dis-je, » d'avis que vous passiez un Décret, par lequel, » à l'entrée du passage du Soleil au tropique du » Capricorne, il soit enjoint à tous les foulons de » fournir à chaque pauvre Citoyen, un bon habit » neuf; &, en outre, à tous les frippiers, de four- » nir à tous ceux qui n'ont qu'un bois de lit & une » paillasse, des couvertures, & des manteaux pour » étendre dessus; sous peine pour lesdits foulons » & frippiers refusans, d'une amende du triple au » profit de ceux à qui ils fermeront leur porte. » Ainsi faisant, Messieurs, il est incroyable le » nombre de rhumes & de points-de-côté, que » vous préviendrez dans cette ville.

BLÉPYRUS.

Par Backhus! voilà un Décret fort avantageux; & je suis persuadé qu'il eût passé tout d'une voix, si l'Orateur eût ajouté: » *qu'il fût enjoint, sous peine afflictive, à tous marchands de farine, d'en*

» *délivrer trois mesures à chaque Citoyen indigent,*
» *pour sa consommation journalière.*

KHRÉMÈS.

Oh! cette loi-là, laissez faire au tems, elle passera quelque jour ; & nous en aurons l'obligation à Nausicyde (*). — Après Évæon, un jeune homme (**) élégant, & presqu'aussi blafard de teint que Nicias (***), s'est élancé dans la tribune, pour haranguer l'assemblée. Il a débuté par dire qu'il falloit confier aux femmes l'administration de la République. Cette proposition a été fort goûtée par cette multitude de cordonniers, de savetiers & de corroyeurs dont je vous ai parlé. Ils l'ont applaudie avec frénésie, & parmi le vacarme qu'ils faisoient, on distinguoit ces cris : bravo ! bravo ! bien dit ! bien proposé ! Surquoi les villageois se sont mis en devoir de les contrarier ouvertement.

BLÉPYRUS.

Ils faisoient sagement, par Jupiter !

(*) Athénien fort gueux.

(**) Ce jeune homme prétendu, n'est autre que Praxagora, déguisée en homme.

(***) Général Athénien, qu'Aristophane compare ici à une femme. C'est un des principaux personnages de la Comédie des *Chevaliers*.

KHRÉMÈS.

Oppofition vaine. Ils formoient le moindre nombre. L'Orateur fentant fa fupériorité, a hauffé encore plus la voix pour s'étendre fur l'éloge des femmes & pour dire de vous tout le mal poffible.

BLÉPYRUS.

Et qu'a-t-il dit?

KHRÉMES.

En premier lieu, que vous êtes un homme de mauvaife foi.

BLÉPYRUS.

Et de vous, que difoit-il?

KHRÉMÈS.

Laiffez-moi achever ce qui vous concerne. En fecond lieu, un franc voleur.

BLÉPYRUS.

Parloit-il de moi feul?

KHRÉMÈS.

En troifième lieu, il a attefté Jupiter que vous étiez un calomniateur.

BLÉPYRUS.

Et c'eft de moi feul qu'il parloit ainfi?

KHRÉMÈS.

Patience. Il a pris le même Jupiter à témoin que tous ceux qui étoient alors dans la Place publique, ne valoient pas mieux que vous.

BLÉPYRUS.

Je ferois curieux de favoir s'il a trouvé quelqu'un qui fût de fon avis.

KHRÉMÈS.

Autant il médifoit des hommes, autant il préconifoit le fexe. Il définiffoit la femme un être fage par excellence ; un économe parfaitement entendu. Il ajoutoit que jamais femme n'avoit trahi le fecret des myftères de Cérès, comme il arrivoit chaque jour à vous, & à moi, de divulguer le réfultat des délibérations politiques auxquelles nous fommes appellés.

BLÉPYRUS.

Par Mercure! cet Orateur eft véridique.

KHRÉMÈS.

Il difoit encore que les femmes font obligeantes & défintéreffées. Que, feule à feule, & fans témoins, elles fe prêtent mutuellement des robes, de l'or, de l'argent, des vafes; & qu'elles rendent fcrupuleufement ce qu'elles ont emprunté, fans jamais fruftrer en rien leurs voifines, malgré les

mauvais

mauvais exemples que nous leur donnons à cet égard.

BLÉPYRUS.

Enfin, qu'a-t-on ſtatué?

KHRÉMÈS.

Que le gouvernement de la République ſeroit abandonné aux femmes. Le motif du Décret n'eſt pas moins remarquable; il eſt conçu en ces termes: *attendu qu'il ne reſtoit plus d'autre innovation à introduire dans l'Etat*: *A ces cauſes*, &c. &c.

BLÉPYRUS.

Et un tel Décret a paſſé?

KHRÉMES.

Comme je viens de vous dire.

BLÉPYRUS.

Et tout ce qui étoit du reſſort des hommes, ſera déſormais du diſtrict des femmes?

KHRÉMÈS.

C'eſt cela-même.

BLÉPYRUS.

Et ce ne ſera plus moi, ce ſera ma femme qui ira opiner aux Comices?

KHRÉMÈS.

Et vous ne tiendrez plus les cordons de la bourſe,

Votre femme vous réglera les morceaux, à vous, & à tout votre ménage.

BLÉPYRUS.

Et ce ne sera plus mon fait de soupirer après le lever du jour, après l'heureux instant de courir à l'assemblée ?

KHRÉMÈS.

Ce soin, à l'avenir, regardera Madame. Et, cependant, Monsieur, bien chaudement étendu sous les couvertures, soupirera comme il l'entendra.

BLÉPYRUS.

Ce qui m'intrigue le plus dans cette révolution, pour moi & pour mes pauvres compagnons de disgrace, c'est que les femmes, une fois devenues les maîtresses, nous forceront d'être à leurs ordres, jour & nuit.

KHRÉMÈS.

Jour & nuit, dites-vous?...

BLÉPYRUS.

Et que, si nous manquons au service, elles nous feront jeûner d'un repas. Ainsi, voisin, voyez si l'innovation qui vient d'arriver vous sera avantageuse, & si vous êtes en état de vous accommoder aux tems.

KHRÉMÈS.

Je conviens que ceci aura ſon inconvénient. Mais puiſque le ſalut de l'État en dépent, il n'eſt point d'homme dans cette ville qui ne doive ſe conf..rmer à un Décret utile. Joignez à ces conſidérations, cette maxime qui n'eſt pas neuve, & qui s'a crédite de jour en jour : *que tout ce que nous ſtatuons de peu ſenſé, & même d'extravagant, nous réuſſit à bien.* Oh ! que plaiſe à Pallas & aux autres Dieux, que ce proverbe ſoit vrai en cette occaſion! Le Ciel vous tienne en joie, mon cher Blépyrus!

BLÉPYRUS.

Et vous, mon cher Khrémès.

CHŒUR D'ATHÉNIENNES.

Allons; avançons plus vîte. Que ſavons-nous s'il n'y a pas quelque homme qui nous ſuit? Toi, retourne la tête; & regarde aux environs. Toi, prends-garde à toutes les parties de ton déguiſement. Ces hommes ſont ſi ruſés, ſi bien au fait, eux-mêmes, des traveſtiſſemens ! Vous autres, veillez, ſur-tout, à l'arrière-garde; faites toutes le plus de bruit que vous pourrez en marchant, là, comme de groſſiers & lourds campagnards. Que deviendriez-vous, ſi vos maris venoient à découvrir la ruſe qui les a ſi bien trompés ? Ainſi, ſerrez bien vos ceintures; retournez-vous à gauche, à

droite, en tout ſens. Prévenez par une prompte diligence le malheur dont vous êtes menacées. Où ſommes nous? au lieu où nous avons répété notre rôle. Cette maiſon, que nous voyons ſur l'enfoncement, eſt celle où demeure ce génie femelle, mais vraiment audacieux, qui a imaginé, rédigé, propoſé & fait paſſer cet inconcevable Décret. Que fais-tu, toi? Pourquoi ôter ta barbe, avant le ſignal donné? Cette imprudence ſuffiroit pour tout découvrir. Mes amies, voici un monceau de pierres dont l'ombre nous ſera favorable. C'eſt derrière cet abri que nous pouvons en ſûreté reprendre les habits de notre ſexe. Dépêchez-vous donc vous autres; à bas les manteaux; à bas les barbes; qu'il n'en paroiſſe pas plus à vos mentons que ſur la main. Voici notre Générale qui revient de ſon expédition.

PRAXAGORA.

Hé! bien, mes bonnes amies, tout nous a réuſſi au gré de nos vœux. Le Décret a paſſé. Allons, avant qu'aucun de nos maris ne nous ſurprenne; mettez bas juſtaucorps & manteaux. Quittez vos chauſſures laconiques; coupez-en plutôt les courroies; & jettez vos bâtons dans la première ornière. O toi, ma voiſine, qui as déjà exécuté tout cela en un clin d'œil, donne ton ſecours aux autres; prête la main à ces pareſſeuſes. Pour moi,

je vais rentrer au logis en me gliſſant par-deſſous la porte, afin que mon mari ne me voye point remettre en place ſon manteau & les autres parties de ſon accoûtrement.

LE CHŒUR.

Tous vos ordres ſont ponctuellement exécutés; & nous nous en rapportons aveuglément à vous ſur tout le reſte de cette affaire; car je ne ſache pas avoir jamais rencontré femme d'un plus grand ſens, & d'une ſagacité plus rare.

PRAXAGORA.

Attendez donc mon retour; & ſoyez certaines de partager avec moi l'Adminiſtration. La manière courageuſe dont vous m'avez ſecondée dans l'opération, me fait une loi de vous admettre, comme mes bonnes & affidées Conſeillères, dans toutes les délibérations auxquelles je vais préſider, même dans les plus grandes criſes de l'État.



SCÈNE VI.

BLÉPYRUS, PRAXAGORA, un de leurs Voisins.

BLÉPYRUS.

D'où viens-tu, Praxagora?

PRAXAGORA.

Que t'importe, fainéant?

BLÉPYRUS.

Que m'importe!

PRAXAGORA.

Oui, imbécile. Voyons, que veux-tu dire? Ne voudrois-tu pas faire entendre que tu me soupçonne d'avoir un galant.

BLÉPYRUS.

C'est à savoir, si tu n'en as qu'un.

PRAXAGORA.

Il t'est facile de t'assurer si je viens d'un rendez-vous.

BLÉPYRUS.

A quoi le connoîtrai-je?

PRAXAGORA.

A ma tête. Flaire-la; vois, si je sens les essences.

BLÉPYRUS.

Eſt-ce qu'une femme ne va jamais à un rendez-vous, ſans s'être parfumé la tête.?

PRAXAGORA.

Du moins eſt-ce une pratique, dont je ne m'écarterai jamais.

BLÉPYRUS.

Au fait. Pourquoi es-tu ſortie furtivement avant le jour; & pourquoi m'as-tu, en te levant, ſouſtrait mon manteau?

PRAXAGORA.

Une de mes voiſines, en mal d'enfant, m'avoit priée de venir paſſer la nuit avec elle.

BLÉPYRUS.

Eh! bien, il falloit me faire part de ce deſſein.

PRAXAGORA.

Quoi? tu me blâmes d'avoir été veiller une femme en couches? Il faut que tu aies le cœur bien dur!

BLÉPYRUS.

En me prévenant, tout étoit pour le mieux; & comme tu n'en as rien fait, je te ſoupçonne de quelque attentat.

PRAXAGORA.

Je prends les Dioſcures à témoin de mon inno-

cence. Tout se borne à ce point : j'étois requise de venir promptement soigner ma voisine ; je me suis transportée chez elle dans l'état où je me suis trouvée. Dans la vue de l'obliger, tout moyen m'a paru légitime.

BLÉPYRUS.

Passe encore, si tu fûsses disparue avec tes propres vêtemens, & sans me dérober les miens. Je ne te pardonnerai jamais d'avoir emporté le manteau que j'avois étendu sur moi en me couchant ; & de m'avoir ainsi exposé nud, au plus grand froid, comme un corps mort, si ce n'est que tu n'avois pas mis au chevet du lit une couronne funéraire ; &, sur le guéridon, une bouteille d'huile (¶).

PRAXAGORA.

J'avoue qu'il faisoit froid ; & c'est pour cette raison que délicate & frileuse de mon naturel, j'ai cru devoir mettre de surplus un manteau sur mes épaules ; te laissant au lit bien dormant ; & chaudement étendu, au moins pour lors.

BLÉPYRUS.

Mais mon bâton, & mes souliers, comment t'excuseras-tu sur cet article ?

(¶) Pour l'entretien de la lampe funèbre.

PRAXAGORA.

Sans fouliers plats, & fans bâton, j'aurois infailliblement roulé dans la boue; & j'euffe ainfi gâté le manteau. Le bâton fur-tout m'a fervi à prévenir la rencontre des pierres qui fe trouvoient fur mon chemin.

BLÉPYRUS.

Eh! bien, fache que cette belle équipée me fait tort de trois mefures de farine, que j'eûffe rapporté de l'affemblée.

PRAXAGORA.

Confole-toi. Elle (*) eft accouchée d'un enfant mâle.

BLÉPYRUS.

L'affemblée eft accouchée, dis-tu, d'un enfant mâle!

PRAXAGORA, *à part.*

Par Jupiter! il ne fait pas dire fi vrai. (*à Blépyrus.*) J'ai paru, te dis-je, & le nouveau mâle avec moi (**).

(*) La voifine de Praxagora. Mais Blépyrus, homme d'épaiffe judiciaire, entend cela de l'affemblée.

(**) Phrafe ambigue dont Praxagora fe fert à deffein, & qui peut également s'appliquer à la naiffance d'un enfant du voifinage, & au rôle viril que Praxagora a joué aux Comices.

BLÉPYRUS.

Si c'eſt de l'enfant de la voiſine dont tu parles, tu m'as déjà annoncé cette naiſſance hier au ſoir.

PRAXAGORA.

Il eſt vrai; je me le rappelle à préſent.

BLÉPYRUS.

Revenons aux Comices. Que dit-on s'y être paſſé?

PRAXAGORA.

Par Jupiter! je n'en ſais rien.

BLÉPYRUS.

En ce cas, aſſis-toi-là; & mange tranquillement une aſſiettée de ſèches. J'ai de quoi te contenter à ne pas finir. Apprends-donc premièrement que, ſelon le bruit qui court, l'Adminiſtration à été décernée aux femmes.

PRAXAGORA.

L'Adminiſtration des laines & des navettes?

BLÉPYRUS.

Non, non; l'Adminiſtration politique.

PRAXAGORA.

En quelle partie?

BLÉPYRUS.

En tout ce qui concerne la République d'Athènes.

PRAXAGORA.

Par Vénus ! la Cité sera heureuse après cet événement.

BLÉPYRUS.

Par quelle raison?

PRAXAGORA.

Par des raisons sans nombre. Par exemple, il ne vous sera plus permis, Messieurs, de mener un genre de vie tout-à-fait honteux; il n'y aura plus de témoins, de délateurs....

BLÉPYRUS.

Par les Dieux! je ne souffrirai point qu'on me retranche les deux ressources qui me font vivre.

LE VOISIN.

Tais-toi, pauvre-diable; & laisse parler ta femme.

PRAXAGORA.

Personne ne volera plus le manteau de son voisin; personne ne lui portera plus envie. Il n'y aura plus de gueux, ni de mal-vêtus, ni d'indigens d'aucune espèce. Partant, plus de reproches, plus d'emprunt usuraire.

LE VOISIN.

Par Neptune, les belles promesses! Puissent-elles se réaliser!

PRAXAGORA.

Je ne dis rien, voisin, que je ne m'engage à prouver en forme; & je veux forcer, en votre présence, mon mari-même de convenir, bon-gré, malgré, que j'ai raison sur tous les points, en détaillant les avantages qui résulteront d'une nouvelle administration.

LE CHŒUR.

C'est ici, Praxagora, qu'il faut évertuer votre prudence; & faire connoître votre grand sens. Soyez la patronne tutélaire de vos chères compagnes. Ce seroit un mérite fort commun de bien parler en tems de prospérité; il est facile alors de développer le talent de l'éloquence, & de proposer à une Cité florissante, ce qu'elle a de mieux à faire. Mais c'est dans les crises épineuses que ce talent est précieux, & vraiment rare. Jamais notre ville n'a eu un plus urgent besoin de trouver un de ces génies sages & inventeurs dont la parole enfante des ressources salutaires & imprévues. Achevez, achevez votre ouvrage, ô Praxagora. Que ce que vous allez proposer ne ressemble à rien de ce qui a été dit ou fait jusqu'à l'âge présent. Vous savez que les Athéniens n'ont rien tant en aversion que ce qui sent la vétusté, & qu'ils ne sauroient goûter plusieurs fois les mêmes choses. Mais c'est trop vous interrompre. Hâtez-vous de toucher le

point délicat & eſſentiel; & de vous concilier par-là la bienveillance de tous les Spectateurs.

PRAXAGORA.

Je me flatte de ne rien propoſer que de très-avantageux (*). Mais la queſtion eſt de ſavoir ſi les Spectateurs, prévenus peut-être en faveur de l'ancienne conſtitution, verront avec plaiſir les innovations que je vais introduire en qualité d'Arkhonte femelle; c'eſt cette crainte, dis-je, qui me tient en ſuſpens.

(*) Ceci eſt dit par plaiſanterie. Les innovations qui vont être propoſées ſont des plus extravagantes, mais ce vice eſt compenſé par la moralité ſatyrique dont Ariſtophane les aſſaiſonne. C'eſt que : *plus ces propoſitions ſont neuves, étranges, extraordinaires, plus elles ſont ſûres de plaire aux Spectateurs Athéniens.* D'ailleurs, le Poète s'attend d'avance (& même il y compte,) que les ſtatuts que Praxagora va établir, feront jugés abſurdes & ridicules. Il manqueroit ſans cela ſon but, qui eſt de tourner en riſée les livres de la *République de Platon*, d'où ces nouveaux & très-étranges ſtatuts ſont tirés. Il réſulte de ce double aſpect, que le rôle de Praxagora eſt mixte ; c'eſt un perſonnage tout ſenſé quand il s'agit de cenſurer les vices du Gouvernement, & tout en délire quand il s'agit d'y propoſer des remedes ; tableau ſatyrique, mais vrai & frappant, des Orateurs & des Sophiſtes, qui prenoient alors la parole ou la plume, ſous le prétexte de remédier aux maux de la Cité. Par cet artifice d'un effet doublement comique, Ariſtophane parvient à la fois à cenſurer & la République, même d'Athènes, & la République imagi-

LE CHŒUR.

Parlez, parlez en toute confiance. Innovez en toute ſécurité. Vous parlez devant une nation aux yeux de laquelle toute forme de gouvernement ancienne & connue, paroît abſurde; mais qui juge admirable, excellente, exquiſe, toute méthode d'adminiſtration étrange & nouvelle.

PRAXAGORA.

Qu'aucun de vous n'oſe donc me contredire & m'interpeller qu'il n'ait écouté juſqu'à la fin, & les nouvelles loix, que je propoſe, & les motifs qui les juſtifient. Premièrement j'opine: qu'il convient que chacun participe en commun & en égale portion aux biens de l'État; que l'inégalité des conditions, que la diſtinction de riche & de pauvre, ceſſe dans la Cité; que les terres ſoient légalement reparties; qu'il n'arrive plus à un Citoyen de poſ-

naire de Platon. Ceci explique parfaitement pourquoi Praxagora eſt tantôt ſuperſtitieuſe, ſorcière, ivrogneſſe, voleuſe, fauſſaire au point de ſe parjurer effrontément, même, *par Jupiter*; & tantôt gravement ſentencieuſe & morale; redreſſeuſe des vices de l'Adminiſtration; remplie en apparence, de l'amour du bien public; mais finiſſant par n'apporter aux maux réels de l'État, que des viſions & des chimères, comme venoit de faire Platon. Faute de cette clef, la Comédie des *Harangueuſes* doit tomber des mains de tout Lecteur conſéquent; mais avec cette même clef, il la lira avec attrait, comme une des plus ingénieuſes productions de notre Poète.

féder à lui feul cent arpens, & à un autre en mourant, de n'avoir pas même, en terrein propre, la longueur de fon corps pour lui fervir de fépulture; que le fafte de l'attirail domeftique foit fupprimé, & qu'on ne voye plus tel fe faire fuivre de vingt efclaves, & tel autre rentrer chez lui fans un feul valet.

BLÉPYRUS.

Mais comment parvenir à cette communauté du bien?

PRAXAGORA.

Tu mangeras une crotte de chien.

BLÉPYRUS.

Ce fera là la matière partagée entre tous les habitans de l'Attique?

PRAXAGORA.

Non; mais j'en fais ton partage perfonnel, pour m'avoir interrompue auffi fottement? Je reprends donc ma propofition, & je dis : que je rendrai communes à tous les Athéniens, la terre, l'efpèce monnoyée, & toutes les autres poffeffions quelconques. Économes équitables, difpenfatrices attentives, nous veillerons à ce que les vivres ne manquent point à la Commune, & à ce que tous fes membres y participent également. Tant d'individus, tant de portions.

BLÉPYRUS.

Mais je connois des gens qui, sans posséder un pouce de terre, ont beaucoup d'argenterie, & tiennent en réserve des caisses pleines de dariques & d'effets précieux.

PRAXAGORA.

La loi les obligera sous la religion du serment, de venir exactement verser dans le trésor public, tout ce qu'ils possèdent en ce genre ; & s'ils y manquent, ils seront déclarés faussaires.

BLÉPYRUS.

Cette punition touchera peu ceux d'entr'eux qui ont acquis ces mêmes richesses en se parjurant.

PRAXAGORA.

Mais rien ne leur servira, de se parjurer à l'avenir.

BLÉPYRUS.

Par quelle raison ?

PRAXAGORA.

C'est la pauvreté qui fait les faussaires; or, on vous dit qu'il n'y aura plus de pauvres en Attique. Tout sera commun à tous ; pains, vins, poissons, gâteaux, provisions de pois, manteaux, & couronnes.

ronnes (*). Ainsi, quel intérêt pourroit-on avoir à ne pas apporter au monceau commun, ce qu'on sera sûr d'y retrouver à chaque besoin?

BLÉPYRUS.

Mais ce sera rendre tous les Citoyens malhonnêtes gens; car c'est le propre de ceux qui ne manquent de rien, de voler avec impudence.

PRAXAGORA.

C'étoit ainsi avant la réformation. Mais présentement il n'en sera pas de même. La communauté des biens mettra fin aux rapacités.

BLÉPYRUS.

Mais si un Citoyen rencontre une jolie fille qui lui plaise, & avec qui il soit tenté de passer la nuit; aura-t-il une bourse particulière pour fournir à cette fantaisie ; ou bien cette débauche lui sera-t-elle allouée sur le trésor public?

PRAXAGORA.

Il n'en coûtera rien, ni à lui ni à la Cité; car il sera libre de passer cette envie, *gratis*. Toutes les

(*) Les couronnes faisoient partie de la dépense journalière des Anciens. On se couronnoit pour invoquer les Dieux, pour faire des sacrifices, pour boire du vin, pour se mettre à table, pour danser, pour chanter, pour parler en public. On couronnoit jusqu'aux morts dans leur lit de parade, ou d'exposition.

femmes seront communes, comme le reste des biens; & quiconque voudra faire des enfans, le pourra sans rien payer

BLÉPYRUS.

Mais les filles les plus aimables, seront recherchées à l'exclusion des autres; & tous à la fois voudront avoir la plus jolie.

PRAXAGORA.

J'ai paré àcet inconvénient. Les plus laides & singulièrement les camuses, se tiendront assises à côté des plus belles, à qui nul ne pourra faire la cour sans l'avoir préalablement faite à l'acolyte disgracieuse.

BLÉPYRUS.

Nous voilà bien lotis, nous autres vieillards. Nous serons sur les dents avant de parvenir à l'objet qui nous aura plu.

PRAXAGORA.

En récompense, ni la laide, ni la belle ne fera avec vous la renchérie; & vous triompherez de l'une & de l'autre sans combat.

BLÉPYRUS.

C'est-à-dire que si tu plais à quelqu'un....

PRAXAGORA.

Sans contredit; & pour t'en consoler, il te sera

permis comme aux autres d'avoir un jeune échanfon. Bien entendu, que pour le pofféder feul, il faudra te battre à outrance contre les rivaux qui te le difputeront.

BLÉPYRUS.

Pourquoi cette différence de ftatuts pour la poffeffion d'une jeune compagne, & pour celle d'un jeune compagnon?

PRAXAGORA.

C'eft que le bien de la République, veut qu'avant tout, toutes les femmes foient pourvues.

BLÉPYRUS.

Mais les belles fuiront les hommes laids, & feront des œillades aux jolis garçons.

PRAXAGORA.

J'ai pourvu à tout cela. Les laides guetteront ces mêmes jolis garçons; & d'ailleurs nulle femme ne pourra avoir la compagnie d'un beau cavalier, fans avoir paffé par celle d'un fort laid; enforte que les plus petits nabots auront part au bénéfice de la loi.

BLÉPYRUS.

Ainfi Lyfiftrate, avec fon nez difforme (*), aura

(*) Lyfiftrate étoit camus, felon Suidas qui lui prête plufieurs autres mauvaifes qualités, tant phyfiques que morales.

autant de bonnes fortunes, que les plus beaux fils de la Cité.

PRAXAGORA.

Tout autant, par Apollon ! il est clair que cette sage loi fera le désespoir de tous les jeunes gens à prétention, lorsque quelqu'un à cheveux gris, les talonnant de la bonne manière, leur adressera ce compliment : » *hors d'ici, blanc-bec ; cède le pas* » *à ton ancien ; attends pour commencer ton rôle*, » *que le mien soit fini.*

BLÉPYRUS.

Mais avec ce régime de vie, comment chacun pourra-t-il reconnoître ses enfans ?

PRAXAGORA.

Qu'en sera-t-il besoin, puisque tous les enfans auront ordre de respecter comme leurs pères, tous ceux qui seront plus âgés qu'eux ?

BLÉPYRUS.

N'appréhendez-vous pas que faute de connoître leur père il ne leur arrive de l'étrangler ; accident dont les pères les plus authentiques & les plus reconnus pour tels, ne sont pas à l'abri aujourd'hui de la part de leurs fils ? Certes, quand la jeunesse ne connoîtra plus de père, elle commettra les derniers outrages envers l'auteur de ses jours.

PRAXAGORA.

Et les autres anciens ne feront-ils pas là, pour s'y opposer ? Autrefois, qu'un fils donnât mille coups à son père, nul ne prenoit la défense du battu. Mais, à l'avenir, tous les pères se prêteront main forte ; & battre un vieillard, ce sera en armer mille contre soi.

BLÉPYRUS.

Cette femme-là a réponse à tout. Mais voici bien une autre inquiétude. Si un jeune homme mal noté, tel qu'Épicurus (*), ou Leucolophus, s'avisoit de me saluer du nom de père, quel affront ce seroit pour moi !

PRAXAGORA.

Il pourroit t'arriver un opprobre bien plus sanglant.

BLÉPYRUS.

Et le moyen ?

PRAXAGORA.

Si Aristyllus venoit inopinément te sauter au col, & t'appellant son papa, joignoit à cette caresse un doux baiser ?

BLÉPYRUS.

Je le repousserois de manière à l'empêcher de récidiver cette faveur.

(*) Très-différent du Philosophe de ce nom.

PRAXAGORA.

Tu n'en sentirois pas moins la calaminthe (*). Mais sois sans crainte ; tu ne cours point le risque d'être pris par Aristyllus pour son père, dont le nom a été enregistré comme tel aux registres publics, avant la publication de ce decret. Ainsi rassure-toi sur l'hommage que tu redoutois.

BLÉPYRUS.

Je mettrois, certes, un tel baiser au rang des plus cruels désastres. Mais pour parler d'autre chose, qui labourera les champs ?

PRAXAGORA.

Ce seront les esclaves (**). Pour toi, voici l'unique tâche à laquelle tu seras astreint : ce sera d'observer si l'ombre de la borne (***) du coin a atteint dix pieds ; alors, bien baigné & parfumé, tu iras te mettre à table, où tu trouveras le souper servi.

BLÉPYRUS.

Et nos habits, comment les renouvellerons-nous ? Ceci mérite la peine de s'en informer.

(*) Plante à l'usage des femmes.

(**) Allusion critique à la constitution civile des Lacédémoniens, qui eussent rougi d'être cultivateurs, & qui faisoient labourer les champs par leurs Ilôtes.

(***) Je traduis ainsi, parce qu'il est de fait qu'il n'y avoit point encore alors de gnomon régulier ; en un mot, de cadran solaire.

PRAXAGORA.

On commencera par distribuer à tous les Citoyens, tout ce qu'il y a d'habits dans la République. Et quand ils commenceront à s'user, nous vous en tricoterons d'autres.

BLÉPYRUS.

Voici encore une question à résoudre : si quelqu'un est condamné à l'amende par les Magistrats, où prendra-t-il de quoi satisfaire à l'arrêt, puisque tout l'argent sera porté au Fisc ?

PRAXAGORA.

Dans la nouvelle constitution, il n'y aura ni jugemens ni amendes.

BLÉPYRUS.

O nouvelle dure & désastreuse pour la majeure partie des Athéniens !

PRAXAGORA.

Pour moi, c'est sans scrupule que j'insiste sur cette clause du decret. Car à quoi bon, dis-moi, les Juges & les procès ?

BLÉPYRUS.

A contraindre ceux qui doivent, de payer.

PRAXAGORA.

Eh! comment, à l'avenir, devra-t-on, puisqu'on n'empruntera plus? Toute l'espèce monnoyée appartiendra à la Commune.

BLÉPYRUS.

On ne pourra donc plus voler un seul sac d'argent, sans être découvert?

PRAXAGORA.

Par Jupiter! c'est un des avantages de la nouvelle réforme.

BLÉPYRUS.

Ah! dis-moi, ceux qui, après avoir bu d'amples rasades, s'échapperont à battre quelqu'un, avec quoi payeront-ils le plaignant? Pour cette fois-ci, je te crois embarrassée.

PRAXAGORA.

Nullement. Le délinquant a péché par l'excès, il sera puni par l'abstinence. Il n'aura pas jeûné deux jours de suite, que son ventre l'avertira qu'il ne faut frapper personne.

BLÉPYRUS.

De tous ces changemens le plus merveilleux pour moi, c'est la suppression totale des voleurs.

PRAXAGORA.

Voudroit-on se voler soi-même?

BLÉPYRUS.

Ainsi les passans, la nuit, ne seront plus détroussés ?

PRAXAGORA.

Tu n'auras plus rien à craindre pour ton manteau, soit que tu soupes dehors; soit que rentré chez toi, tu couches les portes ouvertes. Que s'il y avoit quelqu'un assez déraisonnable pour te dépouiller; tu n'aurois d'autre parti à prendre que de le laisser faire, sans lui opposer la moindre résistance, bien sûr que tu ne pourrois que gagner à cet accident; & que la Commune te fourniroit le lendemain un manteau tout neuf & préférable au premier.

BLÉPYRUS.

Et les jeux de dez, que deviendront-ils?

PRAXAGORA.

Point d'argent, point de jeu.

BLÉPYRUS.

Quel régime de vie prescriras-tu, pour le courant ?

PRAXAGORA.

Tous vivront en commun. Toute la Cité ne sera, à proprement parler, qu'une seule & même habitation. J'établirai des portes de communication d'une maison à une autre, afin qu'on puisse com-

modément s'entrevisiter entre voisins, & que personne n'ait, pour ainsi dire, rien en propre; mais que les logemens mêmes soient communs.

BLÉPYRUS.

Voilà assurément une belle chambrée. Mais dans quelle salle à manger, la régaleras-tu?

PRAXAGORA.

Cette salle sera par-tout; dans la place publique, sous les portiques; dans les (*) lieux d'exercices & de promenade.

BLÉPYRUS.

Et le tribunal, à quoi servira cette plate-forme élevée?

PRAXAGORA.

Je garnirai ce lieu de fontaines & de bassins, & je placerai à l'entour un Chœur d'Enfans, dont la fonction sera de célébrer les belles actions des Citoyens braves....

BLÉPYRUS.

J'entends. Ceux qui se seront comportés lâchement à la guerre, ne seront point nommés dans ces chants, ni admis aux tables du festin. Par

(*) Aristophane donne à ces endroits le nom d'*andrônes*, c'est-à-dire les lieux fréquentés par les hommes, & où les femmes ne paroissoient point.

Apollon ! l'invention eſt ingénieuſe pour empêcher les poltrons de ſouper, & pour les couvrir d'une juſte honte. Mais pour que chacun ſache à quelle table il doit ſe préſenter, il faudra faire des cédules. Où s'en fera la diſtribution ?

PRAXAGORA.

Elles ſeront tirées au ſort, au milieu de la Place publique, à côté de la ſtatue d'Harmodius. De cette façon chacun connoîtra s'il appartient à la table A, à la table B, ou à telle autre table correſpondante à la lettre inſcrite ſur la contre-marque ou cédule qui lui ſera tombée en partage. La table B, par exemple, ſera dreſſée ſous le portique nommé *Baſiléon*. La table du *Théta*, ſera dreſſée ſous le portique de Théſée. Les porteurs des cédules inſcrites de ces lettres, ſe rendront à ces deſtinations ; comme ceux dont la cédule portera un kappa, ſe rendront ſous le portique aux bleds...

BLÉPYRUS.

Pour en faire le pillage ?

PRAXAGORA.

Eh ! non. Pour ſe mettre tranquillement à une table plantureuſe & bien ſervie.

BLÉPYRUS.

Et les derniers venus, pour qui il ne reſtera

plus de contre-marque, ne feront-ils pas repoussés par les autres quand ils se présenteront aux tables?

PRAXAGORA.

Il y aura toujours & le nombre de cédules, & le nombre de places, & le nombre de portions, nécessaire pour chaque division. L'affluence de toutes choses distinguera ces festins, d'où chacun s'en retournera couronné, un flambeau à la main, & la démarche un peu chancelante d'ivresse. Les femmes d'autre part sortiront au-devant de ces convives joyeux & si bien repus. L'une dira : *mon bel ami, venez en mon logis ; j'y ai une acolyte la plus jolie du monde.* Une autre surviendra, qui, entendant ces paroles, se hâtera de dire : *cette compagne dont elle vous parle n'est rien au prix de celle que je veux vous faire connoître ; la mienne est belle comme Vénus, & blanche comme un lys.* Puis toutes deux ajouteront comme de concert : *vous savez l'usage, mon doux ami ; la loi y est formelle, avant de vous présenter à cette belle personne, il faut vous être montré galant envers moi.* Je ne finirois point si j'épuisois les détails de ces joyeuses rencontres, & des conversations que nos vieux libertins tiendront à part avec leurs jeunes échansons. Eh ! bien, que dis-tu actuellement de mon administration? L'approuves-tu?

BLÉPYRUS.

Je ſuis contraint de lui donner mon ſuffrage.

PRAXAGORA.

Je dois préſentement me tranſporter en hâte à la Place publique, pour y recevoir les deniers qu'on va de toutes parts verſer dans le Fiſc... Il convient que je me faſſe précéder dans cette fonction par une Crieuſe en titre, à voix aigue & ſonore. En effet, ne ſuis-je pas déclarée Arkhonte? Je dois jouir de toutes les diſtinctions accordées à cette magiſtrature. J'aurai beſoin de cette même Crieuſe pour proclamer un banquet général. Oui, je prétens que les Agapes (*) dont je ſuis l'inſtitutrice, commencent dès aujourd'hui.

BLÉPYRUS.

Quoi? réellement? dès aujourd'hui?

(*) J'anticipe ici, en faveur de ſon énergie, ſur une expreſſion, qui ne fut miſe en vogue qu'au tems des premiers Chrétiens. Leurs *Agapes* étoient leurs repas communs, ou repas d'unanimité. Ils exécutèrent à la lettre la communauté des biens, preſcrite par Platon & par Praxagora. Mais ce régime ne put durer. On en ſent la raiſon : ce régime peut convenir à une confrairie, à une ſociété naiſſante, mais non à un Royaume, ni même à une République. Un tel État, s'il exiſtoit, périroit bientôt par l'inertie & la fainéantiſe. L'émulation eſt l'ame d'un État; & dans le régime Platonique, ou Praxagorique, toute émulation eſt ſupprimée.

PRAXAGORA *avec gravité.*

Je l'ai ainſi arrêté. Mais, il faut avant tout, que je publie un decret contre les filles de joie. Je veux les abolir abſolument ; oui, toutes ſans exception.

BLÉPYRUS.

Pour quelle raiſon ?

PRAXAGORA.

Elle ſaute aux yeux. Ne ſont-ce pas ces créatures qui nous enlèvent la fleur de la jeuneſſe? Autre decret non moins eſſentiel : j'interdits aux ſervantes de porter des coëffures & des ornemens réſervés aux Dames Athéniennes, trop long-tems fraudées par cet abus du droit excluſif qu'elles ont à l'hommage des gens libres. Au moyen de cette précaution, j'eſpère qu'à l'avenir l'eſclave la plus vaine, ne pourra prétendre qu'à l'amour de ſon ſemblable; & j'ordonne, pour éviter encore mieux toute confuſion, que toutes les eſclaves de cette Cité ſoient frottées de l'onguent pſilôtrique (*), depuis la tête juſqu'aux pieds.

BLÉPYRUS *avec reſpect à Praxagora.*

Madame, permettez que marchant à votre gauche, je m'honore de votre illuſtre protection ; afin

(*) Ou dépilatoire.

que chacun me montre au doigt, & dise en me voyant passer avec votre Excellence : *Tenez, regardez cet homme-là ; c'est le mari de Madame la Surintendante.*

SCÈNE VII.

KHRYSÈS, Athénien, *qui a consenti à la communauté des biens*, PHIDOLUS, Athénien, *qui n'y a pas consenti*, ESCLAVES DE KHRYSÈS.

KHRYSÈS.

Pour moi, je suis résolu de me conformer au decret. Je vais porter au Fisc tout mon mobilier. Appellons ma servante pour passer avec elle ma vaisselle en revue. Cinakhyra, Cinakhyra, approche, ma belle, viens tout bellement, viens, ô toi mon meuble favori ; reçois premièrement de moi cette caresse ; puis, m'apporte le grand manequin. (*à part.*) Il faut convenir que cette coquine-là m'a effrontément volé. (*à sa servante.*) Va chercher l'esclave porte-faix, & fais-toi aider par lui. Bon ! les voici. Sortez marmite, ma mie. Par Jupiter ! que vous êtes enfumée ! eh ! bien, si noire

que vous foyez, vous ne l'êtes point encore au point d'être propre à cuire les drogues qu'employe Lyficrates pour teindre fes cheveux blancs. Cinakhyra, tiens-toi, je te prie, auprès de ce cher meuble, & l'accompagne pour la dernière fois. — Quelle eft cette blonde? c'eft Xhantia, celle qui a foin de mes cheveux (*). Bon! qu'elle fe place ici. Que l'Hydriaphore (**) fe range à côté de fes cruches. Approche auffi, toi, ma joueufe de luth, qui m'as fi fouvent réveillé au fon de ton inftrument, pour aller aux Comices, par une nuit orageufe; je te faurai toujours gré de tes petites chanfons du matin. Toi, Carion, fors toutes les ruches avec tous leurs rayons; toi, Sikon, raffemble toutes les olives qui font au grenier. Et toi, Parménon, apporte mes deux trepieds, & le lécythe (***). A l'égard de la menue poterie de terre, & de tout le refte, cela ne mérite pas le tranfport.

PHIDOLUS (****).

Moi? j'irois porter mon bien au Fifc? Il faudroit

(*) Cette efclave coëffeufe, & coëffeufe d'un homme, eft une fatyre des mœurs efféminées des Athéniens.

(**) C'eft l'efclave porteur d'eau.

(***) Le vafe à l'huile.

(****) Phidôlus, par un ô long (par un ômega), fignifie un homme œconome & qui fait épargner, un homme tempérant & frugal; au lieu que *Phidolus*, par un *o* bref (par un *omicron*), fignifie un ladre, un vilain, un homme fordide.

droit que je fûsse bien insensé, bien ennemi de moi-même. Par Neptune ! je ne serai pas si dupe. Je veux auparavant faire mon examen sur ce beau Décret. Nous verrons quels avantages il promet, en échange des sacrifices qu'il exige. Et ce ne sera pas sans avoir attentivement pesé les uns & les autres, que je me résoudrai à me priver du fruit de mes sueurs & de mes épargnes. Sachons, sachons un peu, comme tout cela se gouverner. C'est vous, Khrysès ? que faites-vous là, entourré de tous ces meubles ? Changeriez-vous de quartier ? ou bien, portez-vous ces effets en gage ?

KHRYSÈS.

Nullement.

PHIDOLUS.

Pourquoi tous ces effets, tous ces esclaves, sont-

Or c'est par un ô long, c'est-à-dire dans la première acception, que le nom de ce personnage est écrit chez Aristophane, qui se sert de lui pour critiquer la communauté des biens conseillés par Platon. Ainsi ce nom, dans la Pièce actuelle, couvre plutôt un éloge qu'un reproche. C'est ce qu'il ne faut par perdre de vue pour l'intelligence de la Comédie des *Harangueuses*. Au reste, on verra plus loin que ce personnage de Phidôlus est joué par Callimaque, l'Entrepreneur du jeu, le Directeur de la troupe. Cette dernière observation jette le plus grand jour sur nombre de traits, obscurs sans cela ; & spécialement, sur le dénouement de la Pièce, qui, jusqu'à ce jour, avoit été très-mal compris.

ils rangés en haie ? Les menez-vous vendre à l'encan par l'huiffier Hieron ?

KHRYSÈS.

Non, par Jupiter ! je les fais porter au Fifc public, en exécution du Décret.

PHIDOLUS.

Vous les y ferez porter ?

KHRYSÈS.

Sans contredit.

PHIDOLUS.

Comment pourrez-vous vous y réfoudre ?

KHRYSÈS.

Rien de plus naturel. Ne faut-il pas fe foumettre aux Décrets de la République ?

PHIDOLUS.

Quels Décrets voulez-vous dire ?

KHRYSÈS.

Je parle des derniers Décrets, qui viennent de recevoir la fanction du Peuple, dans l'affemblée des Comices.

PHIDOLUS.

Un Décret, une fanction, qui ordonnent de telles chofes ! Allez, vous perdez le fens.

KHRYSÈS.

Je perds le ſens?

PHIDOLUS.

Et vous êtes le plus à plaindre, entre tous ceux qui l'ont perdu.

KHRYSES.

Par ce que je fais ce qui eſt ordonné? Tout bon Citoyen ne doit-il pas obéir aux loix; principalement à celles qui ont l'approbation générale?

PHIDOLUS.

Dites l'approbation des ſots.

KHRYSÈS.

Quoi? vous n'irez point porter vos biens au dépôt?

PHIDOLUS.

Je m'en garderai bien, avant d'avoir ſondé l'eſprit du Peuple, ſur le Décret qu'on lui a ſurpris.

KHRYSÈS.

Il eſt tout ſondé; & je vous préviens que vous ne rencontrerez par-tout que des eſprits dociles à cette loi.

PHIDOLUS.

C'eſt ce que je croirai, quand j'aurai vu par moi-même.

KHRYSÈS.

Demandez aux premiers paſſans. Ils vous confirmeront de bouche, ce que je vous ai dit.

PHIDOLUS.

Oui, de bouche, cela peut-être.

KHRYSÈS.

Ils vous diront qu'ils s'apprêtent à porter tous leurs effets.

PHIDOLUS.

Entre dire & faire, il y a bien de la différence.

KHRYSÈS.

Vous me feriez tourner la cervelle, avec votre entêtement & votre incrédulité.

PHIDOLUS.

J'ai l'aſſurance de me flatter que je ne ferai pas le ſeul incrédule.

KHRYSÈS.

Puiſſe vous perdre Jupiter!

PHIDOLUS.

Je me mocque de vos malédictions. Ne croyez-vous pas que tant qu'il me reſtera une lueur de ſens commun, je conſentirai à me dépouiller moi-même de ce qui m'appartient en propre? Quel eſt dans toute l'Attique, excepté vous, l'homme aſſez dupe

pour le faire? Non, non, cela n'eſt point dans le régime Athénien, ni même dans celui de nos Dieux. Leur exemple nous invite à prendre, jamais à donner. Jupiter & les autres Divinités ſont mes garans. Vous connoiſſez comme moi l'attitude qu'ils ont dans les ſtatues que nous leur érigeons dans les temples. Or quelle eſt cette attitude? Direz-vous que ce n'eſt pas celle-ci? Ils ſe tiennent de bout le bras étendu, la main ouverte, & la paume en deſſus; pour faire connoître aux perſonnes qui les prient, qu'ils ſont là non pour donner, mais pour recevoir.

KHRYSÈS.

Allez, vrai poſſédé! laiſſez-moi achever ce qu'il convient de faire. Il faut que je lie enſemble ces deux meubles-ci. Qui me donnera une courroie?

PHIDOLUS.

Quoi? férieuſement; vous pourſuivrez un tel deſſein?

KHRYSÈS.

Oui, par Jupiter! & l'affaire eſt bien avancée, au moyen de cette courroie-ci, avec laquelle je vais lier enſemble ces deux trépieds.

PHIDOLUS.

Quelle démence à vous de ne pas attendre la tournure que peut prendre tout ceci? & même alors....

KHRYSÈS.

Et bien? alors, que faire? Expliquez-vous.

PHIDOLUS.

Attendre, temporiser, tergiverser encore.

KHRYSÈS.

Où cela me mèneroit-il?

PHIDOLUS.

Que sait-on? Ne peut-il pas arriver (*) une commotion des plus terribles sur terre; ou un météore sinistre dans le ciel? ou bien une belette ne peut-elle pas traverser tout-à-coup la place publique? &, dès lors, ô imbécile! nul ne voudra suivre votre exemple, & l'on cessera de porter au Dépôt.

(*) Ce passage renferme un sel doublement Attique, & doublement étonnant, vû le siècle tout superstitieux où vivoit Aristophane. Premièrement, il est infiniment comique que Phidôlus desire qu'il arrive un tremblement de terre dans Athènes, plutôt que de se voir contraint à apporter son argent au Dépôt. En second lieu, on voit qu'un tremblement de terre, un météore apperçu dans telle partie du Ciel, & l'apparition d'une belette, étoient alors mis sur une même ligne, & suffisoient également pour dissoudre une assemblée publique, ou pour en casser le résultat; & qu'Aristophane, en homme supérieur aux préjugés de son siècle, frappe hardiment sur ces superstitions, & les dissipe avec la baguete du ridicule.

KHRYSÈS.

Vous feriez le premier à vous moquer de moi, si j'allois m'amuser à rester là, en plein air, jusqu'à ce qu'un des prodiges dont vous me parlez, arrivât.

PHIDOLUS.

Même sans prodige, je vous réponds que vous avez près d'un mois entier devant vous, pour différer de vous soumettre à la loi.

KHRYSÈS.

Comment cela?

PHIDOLUS.

Ne connoissez-vous pas nos Athéniens? Ils sont très-prompts à prononcer un Décret; mais aussi prompts à protester ensuite contre ce qu'ils viennent d'arrêter.

KHRYSES.

Soyez sûr, mon cher, qu'ils amèneront au Dépôt.

PHIDOLUS.

Et s'ils n'amènent pas?

KHRYSÈS.

Ils amèneront; soyez tranquille.

PHIDOLUS.

Mais si, définitivement, ils refusent?

KHRYSÈS.

Je ferai plutôt le coup de poing avec eux pour les y contraindre.

PHIDOLUS.

Et s'ils sont les plus forts?

KHRYSÈS.

Alors je leur échapperai, en m'enfuyant à toutes jambes; mais en laissant toujours mon contingent sur la place.

PHIDOLUS.

Et si, vous voyant ainsi fuir, ils se partagent (*) votre trousseau? Alors que ferez vous?

KHRYSÈS.

Puisse la male-mort vous faire crever!

PHIDOLUS.

Et si je creve; alors, que ferez-vous?

KHRYSÈS.

Je m'écrierai : *le Ciel soit loué*!

PHIDOLUS.

Allons, l'ami, vous battez la campagne. Rendez-vous de bonne grace; & convenez avec moi que vous ne contribuerez pas.

(*) Allusion à un usage de guerre, usage d'ailleurs très-bien entendu, & d'une sage politique.

KHRYSÈS.

J'en conviens d'autant moins, que je vois nombre de mes voisins, qui, comme moi, font porter leurs effets.

PHIDOLUS.

J'ai une grande ressource dans Antisthène. Il est capable de monter à la tribune, & d'y demander à l'assemblée trente jours de délai.

KHRYSÈS.

Pourquoi faire?

PHIDOLUS.

Pour aller (*) où vous savez.

KHRYSÈS.

La peste soit de vous!

PHIDOLUS.

Callimaque (**) l'entrepreneur du Chœur, est

(*) Il y a au texte: *pour aller à la selle.* Expression du style comique, au lieu de dire: *pour demander du tems.* Nous disons de même en françois (ce que je n'exprimerai pourtant qu'en latin), *caçare piper*; pour dire *se faire attendre longtems & en vain.*

(**) C'est de lui-même que parle ici Phidôlus, puisqu'il est le même que Callimaque. Il dit donc qu'il seroit homme à demander beaucoup de tems, pour se résoudre à porter son bien au Fisc. Mais le Chœur affecte d'entendre ce qu'il dit, dans un autre sens.

rifée, je m'en allai au marché aux farines avec un fac de ces nouvelles efpèces fous le bras ; & comme je les étalois fur le comptoir, un Héraut eft venu, qui, en vertu d'un Décret poftérieur au premier, les a *décriées*, en notifiant à tout le monde de ne point s'en fervir, par la règle : *que la monnoie d'argent* (*) *a feule cours en Attique.*

PHIDOLUS.

Eh ! quoi ? dernièrement encore, n'avons-nous point fait ferment de ne rien ajouter au fubfide du quarantième denier propofé par Euripide ? tant nous étions perfuadés que cette taxe fuffiroit aux frais de la guerre ! Alors, il n'y avoit perfonne qui ne fe cotifât pour faire dorer la ftatue d'Euripide. Qu'eft-il arrivé ? l'événement a fait voir qu'on s'étoit mépris ; que les fonds ne fuffifoient point à la dépenfe néceffaire ; & que jamais le proverbe *Corinthe eft fous la main de Jupiter*, n'avoit été plus vrai. Depuis ce tems, ce n'eft plus d'or, mais de goudron, qu'on parle de couvrir Euripide.

KHRYSÈS.

Tout eft changé, mon cher. Vous parlez de ce

(*) Voyez les figures d'oboles d'argent (depuis la demi-obole, jufqu'à l'obole quadruple), recueillies par Ezech. Spanheim dans fes notes fur les Nuées. Édition d'Ariftophane par Kufter. p. 289 du commentaire latin.

SCÈNE VIII.

LA CRIEUSE, les Acteurs précédens.

LA CRIEUSE.

De par la Régente d'Athènes. Citoyens, accourez tous en foule, & promptement. Venez tirer au sort, pour connoître quelle table vous est échue. Toutes sont servies splendidement. Rien n'y manque; affluence de mets; délicatesse d'assaisonnement; lits couverts de riches tapis ou de fines pelisses. Vous trouverez une longue file de parfumeuses disposées de distance en distance, qui aromatisent les vins. Vous rencontrerez par-tout des tronçons d'anguille, qui font plaisir à voir par la manière dont ils sont apprêtés; des lièvres qu'on met en broche; des gâteaux qu'on enfourne; des bouquetières occupées à faire des couronnes; des confiseurs qui composent d'excellentes prâlines; & je ne sais combien de jeunes filles de cuisine occupées à faire cuire ou à fricasser des féves. Au milieu d'elles, vous trouverez Smæus de l'ordre des Chevaliers, qui fait auprès d'elles l'office de marmiton, en costume équestre; & à qui elles font laver la vaisselle. Plus loin vous verrez un vieillard qui s'étouffe de rire avec un jeune échanson

LA CRIEUSE.

Et cependant vous tardez toujours.

PHIDOLUS.

Je veux dire que d'autres tarderont encore plus que moi.

LA CRIEUSE.

Et en attendant, vous comptez vous aller présenter aux tables, parmi les autres convives ?...

PHIDOLUS, *à part.*

Maudit Décret fiscal, ah ! pourquoi ne me suis-je point opposé à ta publication ! Voilà comme il faut que des hommes sensés souffrent des sottises que fait la Commune !

LA CRIEUSE

Et vous comptez qu'ils ne vous repousseront point ?

PHIDOLUS.

Je fondrai tête baissée sur ceux qui s'opposeront à moi.

LA CRIEUSE.

Ils vous battront, à coup sûr.

PHIDOLUS.

Je les appellerai en Justice.

LA CRIEUSE.

Et s'ils se moquent de votre appel ?

PHIDOLUS.

Trouvez bon que je vous aide à en porter aussi quelqu'un.

KHRYSÈS.

Non, non. Je n'ai garde. Vous frauderiez la loi; & sans rien contribuer du vôtre, vous feriez passer devant la Régente mes effets pour votre bien.

PHIDOLUS, *à part.*

Certes, c'étoit mon projet. Tout éventé qu'il est, je n'y renonce pas. Cherchons, inventons quelque ruse, qui, sans qu'il m'en coûte un tel sacrifice me fasse participer au banquet. Courons-y : car l'heure presse : l'expédient nous viendra peut-être en chemin.



à manteau; témoin Molière & tant d'autres. Je dis que Phidôlus est un *Personnage souffrant*, puisqu'il joue le rôle du seul d'entre tous les Athéniens, qui, avec beaucoup d'appétit, est censé n'être point admis ce jour-là au banquet public.

SCÈNE IX.

BARINÉ, vieille; PHRYNÉ, vieille; NÉANIS, jeune Athénienne; SA NOURRICE.

BARINÉ *à une fenêtre.*

Est-ce qu'il ne passera aucun homme par ici? Ils doivent cependant être sortis de table depuis long-tems. Je n'ai point épargné le fard de céruse sur mon teint; j'ai mis ma robe couleur de safran-vif: en cet état je dois donner dans l'œil à quelqu'un, & ne pas toujours rester oisive. Mais entonnons une chanson voluptueuse, pour attirer quelque galant. *O Muses! descendez dans* (*) *ma bouche. Inspirez-moi quelque chanson bien tendre, & qui respire la mollesse Ionique.*

PHRYNÉ *à une autre fenêtre.*

Retire-toi, vieux fruit fané. Tu n'es pas là sans dessein. Tu t'es flattée de vendanger avant moi, à l'aide de ton chant; mais nous serons deux & je te

(*) Au lieu de *descendez sur mes levres.* C'est une vieille & même un Acteur déguisé en vieille, & porteur d'un masque hideux & à grande bouche, que le Poëte fait parler.

porte le défi. (*aux Spectateurs.*) ce moyen comique est bien rebattu, Messieurs, & cependant il ne laisse pas de produire son effet, & de vous faire rire.

BARINÉ.

J'accepte la partie. Prends ce Musicien-ci pour t'accompagner; j'apperçois un joueur de flûte qui fera mon affaire. Mon cher petit flûteur, prenez vos instrumens, & signalons-nous par une chanson digne de vous & moi.

Ensemble.

C'est à moi qu'il faut venir,
Pour goûter le vrai plaisir.
La folle jeunesse
Sait mal le saisir.
L'experte vieillesse
Le fait mieux sentir.
C'est à moi qu'il faut venir,
Pour goûter le vrai plaisir.
Je suis toute flamme & désir;
Je suis toute ardeur & caresse.
Je ne sais pourquoi
Tels, qu'ici je voi,
M'ont manqué de foi;
Car nulle n'aime autant que moi,
Quand j'ai placé ma tendresse.
C'est à moi qu'il faut venir,
Pour goûter le vrai plaisir.

NÉANIS, *jeune Athénienne, à une troisième fenêtre.*

(*Elle interrompt le duo des deux vieilles en chantant ce qui suit, & en se faisant accompagner par les deux Musiciens.*)

Fâcheuse vieillesse,
N'enviez point à la jeunesse
Les douceurs de la volupté;
Aimable partage
Du jeune âge,
Et de la beauté.
Toute vieille peu sage
Chez qui l'amour fait encor rage,
Qui se plâtre le visage,
Et qui de fard fait usage,
Doit aller chez Pluton,
Se faire embrasser par Kharon.

BARINÉ *à la jeune Athénienne.*

Puisses-tu avoir une hernie intestinale!

PHRYNÉ.

Puissent les barres de ton lit se briser, toutes les fois que tu te présenteras pour t'y étendre!

BARINÉ.

Puisses-tu y rencontrer un serpent au lieu de l'objet de tes desirs!

PHRYNÉ.

Et puiſſe-t-il t'étrangler au paſſage!

NÉANIS.

Hai! hai! Qu'eſt ceci? J'éprouve une cruelle ſtrangurie. Ces ſorcières m'ont enſorcelée par leurs imprécations. Ma chere Nourrice, ne ſauriez-vous point de remède à ce genre de ſuffocation? venez, ſecourez-moi en l'abſcence de ma mère. Si vous n'étiez pas ſeule auprès de moi, je n'oſerois revéler une telle criſe. Secourez-moi, je vous conjure; & puiſſe ainſi la Parque vous filer encore de longs jours!

BARINÉ.

Cette petite perſonne me paroît attaquée d'une convulſion Ïonienne.

PHRYNÉ.

Il pourroit bien s'y mêler un peu d'accès (*) Leſbique.

BARINÉ.

Va, va, petite égrillarde, ton tour de plaire ne viendra qu'après moi.

(*) Alluſion, comme je penſe, aux amours de Sapho, née à Mitylène, Capitale de Leſbos. Les Commentateurs interprètent ce paſſage encore moins favorablement.

PHRYNÉ.

Tu perdras ton tems & ta jeuneſſe à vouloir me ſupplanter.

NÉANIS.

Chante, chante, ou plutôt miaule à ta fenêtre, comme une chatte dans une goutière. Ce n'eſt pas pour toi que le minet paſſera.

BARINÉ.

Prenez donc garde, jeuneſſe, de vous échauffer.

NÉANIS.

Quand cela ſeroit, vieille Hécube? Il y a moins de riſque à mon âge qu'au tien; (*ici Bariné ſe retire de la fenêtre. Mais Phryné ſoutient la diſpute.*) & cela n'étonneroit perſonne.

PHRYNÉ.

Vraiment, l'habitude détruit le merveilleux.

NÉANIS.

Que dit donc cette triſayeule?

PHRYNÉ.

Eſt-ce que mes rides ſont à charge à tes yeux?

NÉANIS.

Beaucoup moins que le carmin & la céruſe dont tu t'efforces de les maſquer.

PHRYNÉ.

Pourquoi te donnes-tu les airs de m'adreſſer la parole ?

NÉANIS.

Que peut épier ton œil louche à cette fenêtre ? Dis ; que fais-tu là ?

PHRYNÉ.

Je chante à part-moi une chanſon, que mon cœur adreſſe au bel Épigène.

NÉANIS.

Toi ? Je mets en fait que tu n'eus jamais d'autre galant, que Gérès (*).

PHRYNÉ.

Epigène, que j'attens, te fera voir le contraire. Tu te convaincras en le voyant à mes pieds, du peu de cas qu'il fait de toi. Tout va être éclairci.

(*) Vieillard chauve & miſérable, comme veut un Commentateur. D'autres dérivent ce mot du mot grec *geraïos*, un vieillard. Et je croirois aſſez que ce *Gerès* eſt un Perſonnage fictif, ſymbolique & proverbial, repréſentant chez les Grecs d'alors, la vieilleſſe perſonnifiée, avec ſes attributs les moins agréables. Notre *ſaint Lâche*, patron des pareſſeux, nous donne une idée de ces Perſonnages emblêmatiques, qu'Ariſtophane eſt aſſez ſujet à employer.

NÉANIS.

Oui, oui, tout va l'être, vieille édentée! car je vais au-devant de lui.

PHRYNÉ.

Et j'en vais faire autant, pour te faire connoître que Néanis ne vaut pas Phryné,

SCÈNE X.

PHRYNÉ, NÉANIS, ÉPIGÈNE, SIMON.

ÉPIGÈNE.

PUISSÉ-JE par tout moyen, me dispenser de remplir la clause du Décret concernant les bonnes fortunes. Est-il rien de plus révoltant que cette clause? Qui, moi? homme libre, & d'un goût délicat, j'irois porter mon premier hommage à une femme vieille & difforme? Je ferois cet outrage à ma chère Néanis....

PHRYNÉ.

Tu réclames en vain contre le Décret. C'est une femme de sens, c'est Praxagora, & non une Kharixène (*) qui l'a porté. Suis-moi, en vertu de la

(*) Femme dont la foiblesse d'esprit étoit connue.

loi. Je vais entrer la première, & voir quel parti tu prendras.

(*Ici, Phryné rentre chez elle. Épigène fait semblant de la suivre, & se cache dans une encoignure. Cependant Simon, Athénien, qui revient du banquet en galante humeur, passe par cet endroit.*)

SIMON.

Le vin que j'ai bu m'a rendu plus gaillard que de coutume. Je ne ferois pas fâché de rencontrer quelque jolie personne, pour lui faire l'aveu de mes sentimens. Je ne vois qui que ce soit; passons plus loin.

PHRYNÉ *à sa fenêtre.*

Je ne me suis point trompée, c'est certainement Épigène à qui je viens de parler. Y a-t-il dans Athènes, une tête, une chevelure comme la sienne. Je me sens plus que jamais transportée d'amour pour ce beau cavalier. Amour, Amour, amène-le dans mes chaînes. Et toi, ô le plus aimable des hommes, ne crains point un esclavage, que j'aurai soin de t'adoucir, & de semer de délices.

ÉPIGÈNE.

Descends, descends, ô ma chère Néanis! ouvre la porte à ton amant, résolu de mourir étendu sur ce seuil, si ton oreille est sourde à sa prière. Par

tes charmes connus ! par tes charmes ſecrets ! ne me refuſe point cette faveur. O Cypris, que t'ai-je fait, pour me conſumer d'une flamme ſi brûlante ? Amour, Amour, moins cruel que ta mère, fais-moi jouir de la vue & de l'entretien de celle qui fait naître tant de feux dans mon cœur. Quoi ? ni Vénus, ni ſon fils ne m'exaucent ? Néanis, ah ! c'eſt toi ſeule que j'implore ; ma volupté, ma vie, c'eſt à toi que ma prière s'adreſſe. Ouvre-moi cette porte ; entr'ouvre-la ſeulement ; rien, que l'inſtant de te dérober un baiſer. Tu ne ſais pas à quel point je languis en ton abſence. Ma Déeſſe ; ma douce penſée ; favorite de Vénus ; élève des Muſes ; rivale des Graces, aſſemblage de perfections & de délices ! . . . Je meurs d'impatience & d'amour. Ouvre ; il en eſt tems. Qu'un baiſer de ta bouche me rappelle à la vie.

PHRYNÉ.

Entrez, mon bel ami ; vous frappez, & je vous ouvre. C'eſt moi ſans doute que vous cherchez ?

ÉPIGÈNE.

Que voulez-vous dire ?

PHRYNÉ.

C'étoit, je penſe, à ma porte que vous frappiez tout-à-l'heure.

ÉPIGÈNE.

Que je meure, ſi j'ai un tel deſſein.

PHRYNÉ.

Qui cherchez-vous, un flambeau à la main?

ÉPIGENE.

Un Bourgeois d'Anaphlyſtos (*) : & ſitôt que je l'aurai trouvé, je vous l'adreſſerai ; car, je ne puis vous ſuppoſer d'autre attente.

PHRYNÉ.

C'eſt vous, beau fils, que j'attends ; & bon-gré, malgré, vous comblerez mon eſpoir.

ÉPIGÈNE.

Vous n'y penſez pas ; nous autres jeunes gens bien élevés, nous avons fait vœu de reſpecter les beautés ſexagénaires : nous ne nous permettons de liberté, qu'avec de petites fillettes qui n'ont pas encore atteint vingt ans.

PHRYNÉ.

Mon mignon, vous avez fait ce ferment ſous l'ancienne Adminiſtration virile ; mais la nouvelle

(*) Bourg ou pays de la création d'Ariſtophane, qui l'a forgé du mot grec *anaphlan*, *turpiter laſcivire.* Ainſi un Bourgeois d'Anaphlyſtos, c'eſt un ſatyre, un ſinge immonde, &c.

Démocratie des femmes vous en relève, par un Décret formel.

ÉPIGÈNE.

C'eſt ſans doute un *Décret des Paites* (*); auquel obéit qui veut.

PHRYNÉ.

Vous ne vous moquerez point du *Décret des Paites*, quand, ſur ma plainte, vous ſerez exclus du banquet.

ÉPIGÈNE.

Je ne vous écoute point; c'eſt à cette porte-ci que j'ai affaire. J'ai là un procès à terminer.

PHRYNÉ.

C'eſt pardevant moi que vous devez plaider en première inſtance, ſous peine d'excluſion du banquet.

ÉPIGÈNE.

Je vous jure que, pour le préſent, je n'ai point d'appétit.

PHRYNÉ.

Tenez; je ſais que vous m'aimez. Je vois que

(*) Les Paites étoient un peuple de Thrace. Leur Sénat avoit fait un certain Décret, avec cette formule : *enjoignons aux citoyens bénévoles*, &c. Ce qui fit paſſer en proverbe le dicton : *c'eſt une loi paite*, pour dire *c'eſt une loi non obligatoire*,

c'eſt la ſurpriſe de m'avoir rencontrée ſous ma poite, qui vous ſait chercher ces excuſes. Eh! bien, mon cher, tout eſt connu : vous m'aimez; embraſſez-moi.

ÉPIGÈNE.

J'ai trop peur de rencontrer là votre amoureux.

PHRYNÉ.

Qui, donc?

ÉPIGÈNE.

Peſte! c'eſt le premier Peintre d'Athènes.

PHRYNÉ.

De qui voulez-vous parler?

ÉPIGÈNE.

De celui qui barbouille en noir les vaſes d'enterremens. Rentrez, rentrez; & ne me faites point une affaire d'honneur avec cet homme-là.

PHRYNÉ.

Je vois bien votre deſſein.

ÉPIGÈNE.

Je ne vous le cache point, c'eſt de me débarraſſer de vous, au plutôt.

PHRYNÉ.

Je jure par Vénus, à qui je dois votre rencontre, que je ne quitterai point priſe.

ÉPIGÈNE.

Je vous dis que vous extravaguez.

PHRYNÉ.

Et moi, que toutes les façons que vous faites-là ſont perdues. Arrivez, mon mignon; arrivez.

ÉPIGÈNE.

Qu'elle a les mains crochues & tenaces ! Si jamais mon ſeau tombe au fond du puits, je vous deſcendrai dedans, en guiſe de croc, pour le retirer.

PHRYNÉ.

Trève de badinage; il faut me ſuivre.

ÉPIGÈNE.

Montrez-moi un *récépiſſé* (*) par lequel il ſoit notoire que vous ayez dépoſé au Fiſc, ſeulement la cinquantième partie de ce que j'y ai porté de deniers.

PHRYNÉ.

Tous ces faux fuyans ne ſerviront de rien, j'en jure par la Déeſſe des plaiſirs. Les miens ſont à

(*) Ceci eſt une mauvaiſe défaite d'Épigène. Les hommes poſſédoient tout avant le Décret; d'ailleurs Praxagora & les autres femmes qui avoient porté le Décret, n'avoient garde de ſe taxer elles-mêmes. Au reſte, les Commentateurs ont diverſement interprété ce paſſage. On peut les conſulter.

leur comble de me trouver en votre charmante compagnie.

ÉPIGÈNE.

Et moi, mon plus mortel déplaisir est, je vous jure, de ne pouvoir me délivrer de la vôtre. Non, jamais je ne vous suivrai.

PHRYNÉ.

Par Jupiter! ceci vous y contraindra.

ÉPIGÈNE.

De quoi voulez-vous parler?

PHRYNÉ.

De cette pancarte.

ÉPIGENE.

Faites-m'en la lecture.

PHRYNÉ.

Volontiers:

» De par son Excellence Madame Praxagora, » Arkhonte d'Athènes, & de l'avis des Dames de » son Conseil.

» Il est enjoint à tout jeune homme qui voudra » courtiser une jeune fille, de présenter aupa- » ravant ses hommages à quelqu'une d'entre les » Doyennes de cette ville. Que s'il se met en devoir » d'enfreindre cette loi, lesdites Doyennes seront » autorisées à dépouiller ledit jeune délinquant de

» ſes habits, & à le promener avec affront par tous
» les carrefours.

ÉPIGÈNE.

Une telle loi étoit digne d'être inventée par Procruſte (*).

PHRYNÉ.

Quoi qu'il en ſoit, elle eſt portée; il faut s'y ſoumettre.

ÉPIGÈNE.

A l'aide! à l'aide! Ne ſe trouvera-t-il aucun citoyen; aucun maître de maiſon, qui vienne ſecourir ſon confrère?

PHRYNÉ.

C'étoit le *médimne* (**) qui conſtituoit les maîtres. Préſentement, il n'y a plus ni maîtres, ni *médimnes*. Ce ſont les femmes qui font la loi.

ÉPIGÈNE.

Ne pourrois-je pas faire abjuration de bourgeoiſie?....

(*) Chef de bandits, d'une inſigne cruauté, Theſée le vainquit & en fit juſtice. L'impoſſibilité de rendre un jeu de mots concernant le nom propre, *Procruſte*, m'a forcé de m'écarter un peu du texte littéral, en cet endroit.

(**) Pour être cenſé *Maître*, & avoir droit d'être ſervi par un eſclave, il falloit faire preuve *d'un Médimne & plus*, de revenu annuel.

PHRYNÉ.

PHRYNÉ.

Inutiles défaites....

ÉPIGÈNE.

Et soutenir, en Justice réglée, que je suis un marchand forain, un *étranger?*

PHRYNÉ.

J'ai encore réponse (*) à cette méchante objection.

ÉPIGÈNE.

Ciel! que faut-il donc que je fasse?

PHRYNÉ.

Vous rendre à la nécessité.

ÉPIGÈNE.

Oh! que celle-ci est dure!

PHRYNÉ.

Pas plus dure que celle qu'imposoit le Roi Diomède (**) aux *étrangers.*

(*) Comme on le verra quelques lignes plus loin, lorsque Phryné citera à Épigène, la Loi de Diomède. Consultez la note suivante.

(**) Diomède, tyran de Thrace, forçoit les étrangers que le hasard amenoit dans ses États, de passer la nuit avec des courtisannes de sa cour; & leur donnoit le choix, ou de réduire ces Dames au sommeil, ou d'être dévorés par ses chevaux qu'il nourrissoit de chair humaine. Pure fable, que

ÉPIGENE *feignant de se rendre à la sommation.*

Eh! bien donc, composez, sous cette porte, un lit (*) tel que je vais vous l'indiquer. Etendez d'abord une forte couche d'origan; jonchez pardessus une autre couche de sarment desséché & brisé menu.... Fort bien!... Présentement, mettez une couronne sur votre tête.... De mieux en mieux!... Disposez deux lécythes (**) l'un à droite, l'autre à gauche du lit, sans oublier de placer devant la porte, un bassin d'eau lustrale, & conséquemment bien pure & bien transparente.

PHRYNÉ *ne comprenant point encore qu'Épigène la joue.*

En ce cas, mon cher ami, vous irez donc m'acheter un tamis (***)?

---

ce dernier point. Le cheval est granivore, ou tout au plus frugivore; on n'en a jamais vu de carnivores, & moins encore d'antropophages. Aussi ce Diomède appartient-il aux tems fabuleux.

(*) Le lit en question, est un lit mortuaire, comme on va le voir par les détails, & par l'avis qu'Épigène donne à Phryné, *que vieille & décrépite comme elle est, c'est le seul lit qui lui convienne.* C'est le sel de ce passage.

(**) Deux vases à huile, ou à essences. C'est sur-tout, à l'égard des cérémonies funéraires, que ces vases prenoient le nom de lécytes.

(***) Pour clarifier l'eau de Phryné, eau que le Poète suppose bourbeuse. Je soupçonne d'ailleurs que le crible ou

ÉPIGÈNE.

Je n'ai rien à vous refuser; & je veux joindre à ce cadeau une douzaine de cierges; puisqu'aussi-bien, ma belle, le lit que vous venez de faire est à coup sûr votre dernier.

(*Ici Phryné, poussée à bout par les délais & les mauvaises plaisanteries d'Épigène, se met en devoir de l'entraîner chez elle de force. En ce moment survient la jeune Néanis.*)



---

tamis étoit au nombre des instrumens relatifs aux convois, précisement pour le même usage que lui suppose ici Phryné, c'est-à-dire pour clarifier l'eau; puisque l'eau lustrale devoit être claire, & que c'étoit un moyen prompt d'en avoir d'à-peu-près telle, que de la philtrer par un tamis.

SCÈNE XI.

PHRYNÉ, ÉPIGÈNE, NÉANIS.

NÉANIS.

Où donc, où donc entraînez-vous ce jeune homme?

PHRYNÉ.

Que vous importe? il m'appartient par la loi. J'use de mon droit.

NÉANIS.

Ce droit n'est nullement d'accord avec la raison. Il falloit demander un brevet pour lui servir de mère, & non de femme. Vous allez, Mesdames les doyennes, faire de cette ville une autre Thèbes; & de tous les jeunes Athéniens, autant d'Œdipes. O loi vraiment détestable!... ou, plutôt controuvée. Retire-toi, vieille faussaire, ou je te ferai un mauvais parti.

(*Ici Phryné se retire pour aller chercher Bariné, qui vient en effet s'opposer à ce que Néanis n'emmène Épigène.*)

ÉPIGÈNE *à Néanis.*

Par Jupiter Sauveur! quelles obligations ne vous

ai-je pas, de m'avoir débarrassé de cette vieille Parque ! Croyez, ma toute belle, que vous n'avez pas rendu service à un ingrat.

(Ici Néanis s'apprêtant à rentrer chez elle, prend son cher Épigène sous le bras. En ce moment, Bariné reparoît sur la Scène.)

SCÈNE XII.

BARINÉ, ÉPIGÈNE, NÉANIS.

BARINÉ.

Hola, hé, que faites-vous, jeune fille ? la loi ne permet pas que vous emmeniez ce jeune homme, si ce n'est après moi.

ÉPIGÈNE.

Ah ! malheureux ! qu'ai-je vu ? Eh ! d'où diantre sort cet autre spectre, plus hideux encore que le premier ?

BARINÉ.

C'est par ici qu'il faut venir.

ÉPIGÈNE.

Ne lâchez point mon bras, chere Néanis. Ne me laissez pas entraîner par ce monstre

(Malgré la prière d'Épigène, Néanis prend la fuite, tant l'apparition de Bariné la frappe de terreur.)

BARINÉ.

Ce n'est point moi, c'est la loi qui vous entraîne.

EPIGÈNE *l'envisageant.*

Non ce n'est point là une femme; c'est Empuse (*), Méduse, ou l'une des Furies, à la face ensanglantée.

BARINÉ.

N'ayez point peur, mon doux ami; & sans plus de discours, laissez-vous conduire.

ÉPIGÈNE.

Je vous avoue que la peur m'a tellement ému, qu'il faut que je vous quitte un instant....

BARINÉ.

Il n'est pas nécessaire de vous éloigner. Vous trouverez chez moi toutes les aisances que vous pouvez désirer....

ÉPIGÈNE.

Et comme le mal qui m'a pris pourroit me durer long-tems, trouvez bon que j'aille vous chercher deux des plus riches d'entre mes amis, pour me servir de cautions.

(*) Génie infernal.

BARINÉ.

Je ne veux de caution que vous-même, & n'ai garde de me dessaisir de vous.

(*Bariné entraîne Épigène de force. En ce moment Phryné qui, dans la vue de plaire à Épigène plus que la première fois, est allée à sa toilette se mettre une nouvelle couche de céruse & de vermillon, rentre sur la Scène, & dispute à Bariné sa proie.*)

PHRYNÉ.

Tout beau! où l'emmenez-vous?

ÉPIGÈNE *sans voir Phryné.*

Le Ciel soit loué! mon bon Génie suscite quelqu'un pour me secourir..... (*envisageant Phryné mais sans la reconnoître, tant sa nouvelle toilette a ajouté à sa laideur.*) Mais, ô Pan! ô Corybantes! ô Dioscures! je suis, certes, tombé de Scylla en Carybde, & d'un mal dans un pire. Que vois-je? grands Dieux! est-ce la femelle d'un singe plâtrée de céruse & de vermillon? Ou Cerbère endormi auroit-il laissé échapper de l'enfer l'une des larves de l'Érebe?

PHRYNÉ.

Pur badinage, que ces exclamations! Il ne faut pas moins me suivre.

BARINÉ.

Non, non, c'eſt avec moi qu'il faut venir.

PHRYNÉ.

Je ſuis réſolue à ne point quitter ſon bras gauche.

BARINÉ.

Et moi, à lui arracher plutôt le bras droit.

ÉPIGENE.

Ah! Menades ſans pitié! avez-vous entrepris de me déchirer en deux parts?

BARINÉ.

Certes, c'eſt à moi qu'il eſt dévolu, par la loi.

PHRYNÉ.

Nullement; car, puiſqu'il me trouve la plus laide, c'eſt moi que la loi favoriſe.

BARINÉ.

Je ne me paie point de cette raiſon; & ne quitterai point ce que je tiens.

PHRYNÉ.

Ni moi non plus.

(*Nous élaguons ici quelques longueurs mêlées d'expreſſions & d'images peu décentes. Phryné & Bariné ne pouvant autrement s'accorder, conviennent entr'elles de tirer Épigène au ſort, &*

l'emmènent malgré lui hors de la Scène. Ici finit l'action de la Comédie ; ce qui va suivre n'étant qu'une espèce d'épilogue, ou hors-d'œuvre.)

SCÈNE DERNIÈRE.

CALLIMAQUE ou PHIDOLUS, LE CHŒUR, UN PARASYTE, LA SERVANTE de Callimaque, c'est-à-dire, de l'acteur qui a joué le rôle de Phidôlus, & qui est en même-tems le Directeur de la Troupe.

LA SERVANTE *du Directeur de la Troupe.*

SANS contredit, il n'y a point de ville aussi florissante qu'Athènes, à en juger par l'abondance où je nage, moi qui ne suis pourtant qu'une chétive & vieille servante. Cette abondance (*) se fait remarquer également dans notre quartier & dans les quartiers voisins. Mais sur-tout la maîtresse que je sers fait connoître par les apprêts de table qu'elle

---

(*) Ceci est dit à l'occasion des Fêtes Panathenées, tems auquel fut joué la Comédie des Harangueuses. Ces Fêtes étoient un tems de régal, de réjouissance & de profusion.

fait aujourd'hui, qu'elle est une citoyenne fort heureuse. Jupiter sait si je me suis épargné les meilleures essences; mais leur parfum n'est rien auprès de celui d'un reste d'amphore de vin de Thasos, dont je viens de me coëffer. Car, dites-moi, qu'est-ce que le baume, la mirrhe, la rose, auprès du parfum bacchique? Celui-ci reste, les autres s'envolent. Je donne donc la palme à celui de l'amphore Thasienne. Jour & nuit elle fait mes délices; & la plus forte de parfum, c'est celle qui me plaît davantage. Mais, Mesdames (*), pourriez-vous me faire le plaisir de m'indiquer où je pourrois trouver mon Maître?

LE CHŒUR.

Pour peu que tu restes ici, tu ne tarderas pas à le rencontrer.

LA SERVANTE.

En effet, je l'apperçois. On diroit qu'il cherche à souper. Mon Maître, mon Maître! trois fois heureuse est votre étoile.

CALLIMAQUE ou PHIDOLUS.

En quoi suis-je si heureux?

(*) Ceci s'adresse au Chœur qui a figuré dans cette Pièce qu'on doit se rappeller être composé de femmes Athéniennes, c'est-à-dire d'Acteurs déguisés en femmes.

LA SERVANTE.

De n'avoir pas (*) été du banquet chimérique dont Praxagora vient de régaler plus de trois mille personnes. Par Jupiter! il faut que vous soyez né coëffé.

LE CHŒUR.

Certes! ce banquet-là est viande creuse; & quand tu dis que ton maître est heureux de n'avoir point été un des convives en question, nous trouvons que tu parles sagement.

LA SERVANTE.

Eh! dites-moi donc, mon Maître, où courez-vous ainsi?

PHIDOLUS.

Je vais chercher à souper, & me présenter à l'une des tables servies sous les portiques.

LA SERVANTE.

Je vous jure par Vénus, que vous arriveriez le dernier de tous. Tenez, faites-mieux; ôtez votre masque, & suivez-moi; aussi bien ma Maîtresse vous envoie chercher. Sachant que le banquet auquel vous vous obstinez d'être admis, n'est qu'une vision poétique, elle m'a chargé de vous prendre par le bras, & de vous amener chez nous, à un

---

(*) Phidôlus est censé avoir été repoussé de toutes les tables où il s'est présenté.

LE CHŒUR.

Meſſieurs les Juges (*), il me reſte à vous faire une prière. Je requiers ceux d'entre vous qui ſont graves & judicieux de me ſavoir gré de ce qui, dans cette Pièce, s'eſt rencontré d'analogue à leur ſage manière de penſer ; & tous ceux qui ſe ſentent plus portés à rire qu'à moraliſer, je les invite à retenir plus d'un trait gai & facétieux répandu dans cette même Comédie. Par ce moyen, vous ne vous partagerez point à mon ſujet, parce que ces deux manières de juger, ſe réuniront à mon avantage. Car, Meſſieurs, je compte toujours ſur votre faveur ; & certes, il ne ſeroit pas juſte, que mon droit d'ancienneté me préjudiciât, & que vous fiſſiez moins de cas de moi, parce que je ſuis le premier en date, & le plus ancien Chœur en poſſeſſion de votre ſuffrage. Il n'appartient qu'aux plus vils courtiſanes, à celles qui mettent leurs faveurs à deux oboles, de prendre le caprice pour regle de leur choix ; de recevoir le mieux le dernier venu ; d'avoir un ferment de chaque jour ; & de mettre en oubli celui de la veille.

(*) Le Chœur parle ici au nom de toute la Troupe. Il s'adreſſe aux Juges des jeux, qui prononçoient d'après les ſuffrages du public, & d'après leur propre manière juger. Ils avoient à prononcer entre pluſieurs Pièces repréſentées par différentes Troupes.

LA SERVANTE *au Chœur.*

Il eſt tems, il eſt tems, mes belles amies, d'aller ſe mettre à table, & l'occaſion de la Fête exige que nous y allions tous en danſant. Allons, mon Maître, commençons le branle ; un branle Crétois. Faites comme moi, mon Maître.

CALLIMAQUE.

Je fais comme toi.

LE CHŒUR.

Et nous, reſterions-nous oiſives? Non, non; ſuivons cet exemple joyeux ; & faiſons voir à l'envi la ſoupleſſe de nos muſcles, & la légèreté de nos jambes. Faiſons honneur, par la gaité de notre marche, au repas ſplendide que notre Chef nous a fait préparer. Que de mêts exquis nous attendent ! amples (*) potages ; ſauciſſes parfaites ; huitres d'élites ; lamproies exquiſes ; cervelles farcies aux épices ; tartines de miel au benjoin ; étourneaux, merles, pigeons ramiers ; têtes de poules grillées ; ſalmis d'ailes d'étourneaux, & de pigeons au coulis de foie de lièvre.

(*) Ariſtophane fait tout ce détail en ſix vers ; & ces ſix vers chez lui ne font qu'un ſeul mot compliqué d'une vingtaine d'autres. Ce ſalmis d'expreſſions n'a pu ſe rendre en françois. C'eſt une eſpèce de tour de force, propre uniquement à la langue grecque.

CALLIMAQUE *à un Parasyte.*

Que fais-tu là à nous écouter ? Dépêche-toi de te rendre en ton logis ; va prendre un petit plat de terre ; & bats-y un jaune d'œuf avec du persil & de la ciboule hachés menu , pour supplément au repas auquel je t'invite.... à ne point venir.

LA SERVANTE.

A quoi vous amusez-vous, Maître ? Ces friandes-là , si elles arrivent les premières , sont femmes à ne nous rien laisser.

Allons , haut le jarret.
De Pallas , chantons la gloire ,
Célébrons sa victoire (*) ,
Et son banquet.

(*) Allusion au Panathenées ou Fêtes de Pallas, tems auquel les Directeurs des jeux régaloient leurs Troupes. C'étoit la S. Martin de ces tems-là

FIN.

LYSISTRATE.

LYSISTRATE,

COMÉDIE.



CETTE Pièce fut jouée, selon les Critiques, la quatrième année de la XCe. Olympiade, aux Fêtes de Backhus, Dioclès étant Arkhonte d'Athènes.



PERSONNAGES.

LYSISTRATE, CALONICE, MYRRHINE, LAMPITO, Plusieurs autres Femmes. } Femmes Athéniennes.

STRATYLLIS.

DRACÈS.

STYMMODORE.

CHŒUR DE FEMMES.

PROBULUS, ou le Doyen du Sénat.

UN DÉPUTÉ DES VIEILLARDS.

UN SERVITEUR.

LE POÈTE CINÉSIAS.

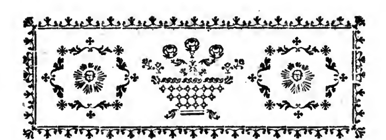
UN ATHÉNIEN.

UN HÉRAUT DE LACÉDÉMONE.

UN ESCLAVE.

CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS.

La Scène est dans Athènes.



LYSISTRATE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSISTRATE, CALONICE.

LYSISTRATE.

Voila bien les Athéniennes. Si quelqu'un les eût appellées aux myſtères de Backhus, de Pan, de (*) Colias, ou de Génetyllis (**), on ne s'en-

(*) De *Vénus*, ſurnommée *Colias*.

(**) C'eſt, je penſe, la *Vénus genitrix* des Latins. Quant à Lyſiſtrate, c'eſt un nom fictif, qui ſignifie *abrogation d'armée*, ou *celle qui veut qu'on licentie les troupes*. Le Poète la qualifie *fille de Lycon*, dans le cours de la Pièce, par la bouche d'un vieillard d'Athènes, irrité de l'entrepriſe des femmes. Mais cette filiation eſt de la création d'Ariſtophane, qui donne ailleurs pareillement une fille allégor que à Hip-

tendroit plus parler, tant les tambours feroient déjà de bruit : & dans une circonftance auffi importante que celle-ci, nulle d'elles ne paroît encore, fi ce n'eft une feule que je vois fortir de la maifon voifine. Bonjour, Calonice.

CALONICE.

Lyfiftrate, bonjour. Mais qu'eft-ce, ma fille, tu parois bien émue, & toute chagrine; ah! déride ce front, je te prie; car je te préviens que quand tu fais ainfi la moue, tu n'es nullement jolie.

LYSISTRATE.

Ah! ma chère Calonice, mon cœur eft bouillant d'indignation. Que notre fexe me femble à plaindre, d'être fubordonné aux hommes, à des maris injuftes qui fe figurent que la femme n'eft qu'aftuce & tromperie!

CALONICE.

Par Jupiter! cette définition eft plus jufte que tu ne penfes, à l'égard de toutes les femmes.

---

pias, & qualifie Timon le mifanthrope, de *poftérité des Furies.* Lycon Général Athénien fut condamné à l'exil pour crime de trahifon, envers fa patrie. Ainfi quand le vieillard Strymmodore appelle dans fa colere Lyfiftrate, *fille de Lycon,* c'eft une expreffion figurative qui fignifie *race perfide.*

LYSISTRATE.

En ce cas, leur malice ſommeille donc aujourd'hui; car je les ai fait mander pour une affaire de la première importance, & je n'en vois aucune qui s'empreſſe d'accourir. Toutes ont encore la tête ſur le chevet.

CALONICE.

Patience; elles vont venir. Mais tu ſais qu'il n'eſt pas facile aux femmes de franchir librement le ſeuil de leurs portes. Celle-ci eſt dans les bras de ſon mari; cette autre perd ſa peine à eſſayer de réveiller un valet qui ronfle. Une troiſième eſt occupée à bercer ſon enfant; ou à lui donner de la bouillie, ou à le laver des pieds à la tête.

LYSISTRATE.

Il eſt des intérêts bien plus graves que ceux-là & auxquels il eſt juſte qu'elles donnent le pas ſur toute autre occupation.

CALONICE.

Et pour quel ſi grand objet, ô Lyſiſtrate! avez-vous ainſi convoqué les États femelles?

LYSISTRATE.

Pour un objet très-grand, ſans contredit.

CALONICE.

Oh! oh! Je m'étonne que mes compagnes ne faſſent pas plus de diligence.

LYSISTRATE.

Si c'étoit ce que tu te figures, il y a long tems qu'elles feroient assemblées : mais, ô ma chère Calonice, c'est certes quelque chose de très-subtil, que ce que j'ai projetté....

CALONICE.

Tantpis ; tout ce qui est si subtil, j'en fais le cas le plus mince.

LYSISTRATE.

La subtilité de ce projet ci est telle, que le sort de la Grèce entière va dépendre des femmes.

CALONICE.

La destinée de la Grèce décline donc bien sensiblement, puisque la voilà près de tomber en quenouille.

LYSISTRATE.

Je te dis que l'administration de la République va se trouver dévolue entre nos mains, & que ç'en est fait de tous les Péloponèsiens (*).

CALONICE.

C'est une race dont la destruction est à désirer, par Jupiter !

(*) Mais non pas des Péloponèsiennes, ni (plus loin), des Béotiennes ; car il s'agit ici d'une ligue des femmes Athéniennes, Péloponèsiennes, & Béotiennes, contre leurs maris. Voyez la note suivante.

LYSISTRATE.

Tu peux en dire autant de toute la race des Béotiens.

CALONICE.

A l'exception toutefois des anguilles de leur pays.

LYSISTRATE.

L'intérêt d'Athènes me touche trop, pour ne pas faire une telle (*) exception. Toi, ma chère, conçois-tu, comme moi, dans ta judiciaire tous les avantages d'une telle confédération? Conçois-tu que si les Béotiennes & les Péloponésiennes s'entendent avec nous contre leurs maris, nous parviendrons à sauver la Grèce.

CALONICE.

Mais crois-tu notre sexe capable d'une entreprise aussi illustre, aussi audacieuse? Songe qu'on nous a élevées à garder la chambre, tranquillement assises sur un siége, devant le miroir d'une toilette chargée de fleurs pour parer notre tête, ou de

(*) Les *anguilles* sont ici au propre & au figuré. Au propre, c'est des anguilles du lac Copaïs en Béotie, dont Calonice veut parler: au figuré, c'est des femmes & filles Béotiennes dont veut parler Lysistrate, Genérale de la confédération fémelle. *Anguille de Béotie & femme Béotienne* étoient deux expressions synonimes. Nous disons à-peu-près de même: *anguille de Melun.*

ſard pour colorer nos joues, ou d'eſſences propres à l'entretien de nos cheveux, ou de peignes pour les boucler ou les relever avec grace. Plus loin, tout notre arſenal conſiſte en robes de couleur de ſafran vif, en tuniques longues; en chauſſures hautes; en tours-de-gorge bien fins & bien tranſparens.

LYSISTRATE.

Et c'eſt préciſément-là l'arſenal qui nous faut. Robes de fêtes, eſſences choiſies, chauſſures diſtinguées.

CALONICE.

Et tout cet appareil, à quoi ſervira-t-il?

LYSISTRATE.

A faire tomber les armes des mains de nos maris, acharnés à ſe faire la guerre.

CALONICE.

S'il eſt ainſi, j'envoie, dès ce jour même, ma robe, à reteindre.

LYSISTRATE.

Je ne veux pas laiſſer aux hommes un ſeul bouclier.

CALONICE.

Je vais mettre ma plus fine chemiſe.

LYSISTRATE.

Je ne leur laiſſerai pas une ſeule rapière pour brétailler.

CALONICE.

Je vais commander une chauſſure toute neuve.

LYSISTRATE.

N'eſt-il pas vrai, ma Calonice, que toutes nos compagnes devroient être venues, ſur-tout celles de l'Attique ?

CALONICE.

Dis qu'elles auroient dû ajouter des ailes à leurs talons.

LYSISTRATE.

Tu connois les Athéniennes ; c'eſt tout dire. Elles font tout avec le plus grand empreſſement, excepté, préciſément, ce qu'il importe le plus de faire. Mais, dire qu'aucune de celles qui reſpirent l'air marin, ne ſe préſente à la tête des autres ; non pas même une ſeule Salaminienne !

CALONICE.

Ce n'eſt pourtant pas manque que celles-là n'ayent la puce à l'oreille de grand matin, & ne réveillent le compagnon avant le point du jour.

LYSISTRATE.

Mais que dis-tu de l'abſence de celles ſur qui j'ai compté le plus ? Pas une ſeule bourgeoiſe Akharnienne !

SCÈNE II.

MYRRHINE, LYSISTRATE, LAMPITO, CALONICE, autres Femmes.

MYRRHINE.

Eh ! bien, Lysistrate ? trouvez-vous que nous soyons paresseuses ? Mais, qu'est-ce ? vous gardez un silence boudeur.

LYSISTRATE.

N'avez-vous pas de honte, Myrrhine, de n'arriver qu'à cette heure, lorsqu'il s'agit d'intérêts aussi urgens ?

MYRRHINE.

L'obscurité qu'il faisoit quand j'ai quitté le lit, m'a long-tems fait chercher ma ceinture. Mais présentement que nous voilà, de quoi s'agit-il ? Voyons ; parlez.

LYSISTRATE.

Attendons, attendons encore l'arrivée de nos compagnes, les Béotiennes & les Péloponèsiennes.

MYRRHINE.

Ce sera fait sagement. Mais, en les attendant,

voici Lampito, l'une de nos sœurs Lacédémoniennes.

LYSISTRATE.

Vivent les Dames de Lacédémone ! Lampito, ma très-douce amie, soyez la bien venue. Quelle propreté ! Quel embonpoint ! Quelle fleur d'attraits & de santé ! Non, la belle Europe (*) n'oseroit disputer de prétentions avec vous.

LAMPITO *à part.*

Je serois trop heureuse, non d'embrasser un taureau, mais de pouvoir pincer sept ou huit puces, que je sens sauter (**) le long de ma cuisse.

LYSISTRATE.

J'ai un compliment à vous faire : savez-vous que dans toute la Grèce, on ne trouveroit pas un sein d'une forme aussi divine ?

(*) On sait qu'Europe fut enlevée par un taureau. C'est surquoi roule le compliment, très saugrenu, que Lampito l'Athénienne fait à la Spartiate Lampito.

(**) Ce reproche-ci doit regarder le territoire d'Athènes. car le costume du sexe à Lacédémone, costume presqu'entièrement nud & à jupes fendues, étoit en général plus susceptible de propreté, que les jupes, chemises, & robes fermées des autres Dames grecques.

LAMPITO.

Vous en parlez avec un culte (*) édifiant.

LYSISTRATE.

Et cette autre jouvencelle, quel pays nous l'envoie?

LAMPITO.

Par les Dioſcures! c'eſt une des reſpectables Dames, qui ſoient en Béotie.

LYSISTRATE.

Par Jupiter! Madame de Béotie! vous êtes un parterre ambulant.

LAMPITO.

Par le même Jupiter! Madame n'avoit garde en venant ici, de ne pas au moins ſe garnir, de la tête aux pieds, d'une guirlande de pouliot fleuri (**).

(*) Les Dames Athéniennes participoient au reproche fait par toute l'Antiquité à celles de Leſbos. Il y a un trait de ſatyre aſſez ſemblable dans les *Haranguеuſes* entre Phryné & Néanis.

(**) Palmier, Médecin Anglois, aſſure que cette plante récente, enfermée dans un ſachet, & miſe dans le lit, chaſſe les puces, en la renouvellant lorſqu'elle eſt ſéche. La fumée de cette plante paſſe également pour tuer cet inſecte. Il eſt à croire que cette vertu n'a pas été inconnue aux Anciens, & que le nom de *pulégium* a été donné à cette plante par les

LYSISTRATE.

Et cette autre Dame ?

LAMPITO.

Par toutes les Divinités ! celle-ci est de très-bonne condition; &, qui plus est, de Corinthe.

LYSISTRATE.

Je la présume d'une extraction (*) ancienne & des plus nobles. Comme elle sent son bien & sa naissance !

Latins, du mot *pulex*, une puce. C'est ce qu'on peut inférer avec beaucoup de vraisemblance du passage actuel d'Aristophane. J'ai adopté cette conjecture, & j'ai traduit en conséquence. Voyez la note précédente.

(**) Je présume que ceci est un trait de sarcasme ; car notre Poète se montre rarement l'ami des Corinthiens, & réveille plus d'une fois contre eux, par des allusions détournées, le proverbe alors en vogue :

» Troye envers Corinthe
» Est sans ressentiment;

Par la raison que les Corinthiens ne figurent point dans l'Iliade, (au moins par aucun guerrier notable de leur ville) comme auxiliaires d'Agamémnon contre les Phrygiens. Ce reproche donnoit aux Corinthiens un vernis de nouveauté & de défaut d'antiquité parmi les divers peuples de la Grèce, qui tous, sans exception, comptoient quelques-uns des leurs parmi le Héros du siége de Troye. Dans le champ du dénombrement, il n'est question des Corinthiens que comme d'un peuple directement vassal & sujet d'Agamemnon. Si même on

LAMPITO.

LAMPITO.

Mais, dites-moi, je vous prie ; qui donc a convoqué en ce lieu l'Ordre entier des Dames Grecques?

LYSISTRATE.

C'est moi.

LAMPITO.

Que nous voulez-vous ? Parlez.

LYSISTRATE.

Je parlerai, par Jupiter ! ô ma très-douce amie !

---

en croit plusieurs Historiens, Corinthe s'appelloit alors Ephyre, & cette Ephyre après avoir été détruite fut relevée, dit-on, par un Corinthus, fils d'Oreste, c'est-à-dire une génération après le siége de Troye. Dans les *Harangueuses*, Pièce postérieure à celle-ci de quatre ans; & de deux, à la ligue formée par les Athéniens & les Béotiens au sujet d'une guerre civile des Corinthiens, ligue durant laquelle les Athéniens & leurs Alliés éprouvèrent un échec, Aristophane cherche à appaiser le ressentiment d'Athènes contre Corinthe. C'est le seul témoignage de bienveillance que notre Poète ait jamais donné aux Corinthiens. Par-tout ailleurs il en parle avec haine, ou avec mépris. Au reste, si Corinthe pouvoit passer pour nouvelle, il n'en étoit pas ainsi d'Ephyre qu'elle avoit remplacée, & qui avoit produit le Héros Bellérophon, antérieur au siége de Troye, & dont Homère raconte les aventures au L. 6. de l'Iliade. Homère fait de Glaucus, petit-fils de Bellérophon, un des Alliés des Troyens.

MYRRHINE.

Pour moi, j'attends depuis long-tems, ces grandes & sérieuses confidences que vous nous avez annoncées.

LYSISTRATE.

C'est une promesse dont je vais m'acquitter; mais, auparavant, j'ai, Mesdames, une question à vous faire.

MYRRHINE.

Faites.

LYSISTRATE.

Vous toutes, qui êtes mères d'enfans au berceau ou d'un âge non encore adulte, ne désirez-vous pas ardemment le retour de leurs pères, que la guerre actuelle tient éloignés de vous?

MYRRHINE.

Il est certain que nous sommes toutes dans une espèce de veuvage bien dur à supporter.

LYSISTRATE.

Pour ce qui me concerne, il y a cinq mois que mon mari, absent de son ménage, monte la garde devant la tente d'Eucrate (*), dans l'âpre pays de Thrace.

(*) Général Athénien.

LAMPITO.

Le mien vient me voir par échappées. Mais il ne fait, pour ainsi dire, qu'une apparition au logis, & s'en retourne au camp plus promptement qu'il n'en est parti.

LYSISTRATE.

Quant aux galans, espèce d'hommes qui paroîtroit naturellement destinée à remplacer nos maris absens, que je meure si j'en ai vu un seul qui me vint seulement au mollet de la jambe; & cela depuis que les Milésiens nous ont si perfidement tourné casaque. Voulez-vous donc, ô mes amies! vous entendre avec moi, pour mettre fin à ces vilaines guerres?

MYRRHINE.

J'atteste les Dioscures que je voudrois voir votre vœu rempli, dussé-je être un jour entier sans boire de vin.

CALONICE.

Je veux être tranchée vive en deux parts comme un turbot, si je m'oppose au projet indiqué par Lysistrate.

LAMPITO.

Et moi, pour voir le visage, tant desiré, de la paix, je monterois, je crois, jusqu'à la cime du

mont (*) Taygete, par son côté le plus escarpé.

LYSISTRATE.

Je vais donc parler, mes chères amies ; je ne veux plus avoir rien de caché pour vous. Sachez que si nous voulons réduire les hommes à conclure la paix, nous n'y parviendrons que par de grands, d'étonnans sacrifices de notre part.

CALONICE.

Que nous ordonnez-vous de faire ?

LYSISTRATE.

Êtes-vous résolues de vous soumettre à ce que je prescrirai ?

CALONICE.

Nous nous y soumettons, dût-il nous en coûter la vie.

LYSISTRATE.

Eh ! bien, Mesdames, c'est l'office conjugal qu'il s'agit de suspendre.... Pourquoi vous éloigner ? Pourquoi détourner vos regards d'un côté, & me

(*) Montagne de Laconie. La partie de cette montagne qui s'avançoit sur Sparte étoit tombée sur cette ville par un mémorable tremblement de terre ; &, de ce côté-là, le Taygete étoit resté coupé à pic. L'adverbe *anó* dont se sert Aristophane, signifie ici *en droite ligne ascendante*. Les Spartiates, en général, étoient les Miquelets de la Grèce.

faire la moue de l'autre? Que fignifient cette pâleur, ces larmes? Tout fe borne à favoir fi vous accédez ou non. Que tardez-vous de répondre?

CALONICE.

Ce n'eft pas moi qui accéderai. Qu'on faffe la guerre (*) tant qu'on voudra.

LAMPITO.

Je n'accéderai pas plus que Calonice. Que la guerre traîne en longueur tant qu'il plaira au Dieu Mars.

LYSISTRATE.

Voilà cette femme courageufe qui vouloit être tranchée en deux parts comme un turbot, fi elle reculoit!

CALONICE.

Qu'on exige de moi tout autre effort. J'aimerois mieux me jetter vive dans un brâfier. O Lyfiftrate! fongez-vous bien à l'étendue d'un tel facrifice? Connoiffez-vous quelque autre à lui comparer?

(*) Ceci rappelle le bon mot d'Augufte qui aima mieux courir tous les hafards de la guerre, que de répondre aux agaceries de Fulvie, femme d'Antoine, & qui ayant l'option à faire, de la guerre avec le mari, ou d'un rendez-vous avec la Dame, prononça le célèbre: *SIGNA CANANT: fonnez la charge.*

LYSISTRATE.

Et vous, grave Lacédémonienne, qu'en direz-vous?

LAMPITO.

Que je préfère également le bûcher, à une telle privation.

LYSISTRATE.

O ſcandaleuſe intempérance des femmes! C'eſt à bon droit que tous les Auteurs de Tragédies nous accablent de (*) malédictions; & qu'ils nous comparent à une ſentine qui ne ceſſe de pomper l'eau de mer. (*tirant Lampito à part.*) Écoutez, chère Spartiate, c'eſt en vous, en vous ſeule que j'eſpère; ſi vous paſſez à mon avis, tout ira pour le mieux.

LAMPITO.

Je ne ſais trop que vous dire, ma chère Lyſiſtrate, il eſt bien dur à des femmes de notre âge de ſe ſoumettre à une telle privation, au prix de laquelle toutes les autres ne ſont rien.... Cependant ſi le bien public l'exige, ſi la paix s'en ſuit, allons je ſouſcris à tout.

(*) Témoin ce vers ïambique :

Ignis, & mare, & mulier, mala tria.

Les trois pires fléaux ſont le feu, l'eau, la femme.

LYSISTRATE.

O la plus raiſonnable, la plus charmante de toutes les femmes!

CALONICE.

Et vous croyez qu'en nous tenant dans la réſerve dont vousparlez, la paix s'en ſuivra promptement?

LYSISTRATE.

Le ſuccès eſt infaillible, ma chère, en nous comportant ainſi: que celles d'entre nous qui ſont velues (*), ſe rendent la peau liſſe & jouent du raſoir & des pinces autant qu'il ſera beſoin. Cette cérémonie faite, mettez-vous ſur un fauteuil, en petit deshabillé bien tranſparent. Un deſir violent s'emparera de vos hommes ſitôt qu'ils vous verront dans ce coſtume. Alors, c'eſt à vous de leur réſiſter bravement, & de ne leur rien accorder, qu'ils n'aient conſenti à la paix. Je vous garantis la réuſſite de cet expédient.

LAMPITO.

C'eſt ainſi que Ménélas n'eut pas plutôt vu Hé-

(*) On voit par un paſſage de la Comédie des *Harangueuſes* que les Athéniennes étoient ſujettes à ce défaut, comme le prouve le grand uſage qu'elles faiſoient du raſoir; puiſque le Poète introduit une Athénienne, qui pour ſe rendre velue en peu de jours, n'a autre choſe à faire que de jetter ſon raſoir dans la rue.

lène, le ſein découvert, qu'oubliant les combats, il laiſſa tomber ſon épée, je crois (*), en conſidérant tant de charmes.

CALONICE.

Et ſi nos maris n'imitent point Ménélas, & prennent le parti de ſe paſſer de femmes?

LYSISTRATE.

A cette queſtion, ce que diſoit Phérécrate : *Pele-moi cet animal écorché* (**).

CALONICE.

Mais il eſt à craindre que nous n'en ſoyons pour

(*) Lampito cite ici de mémoire un paſſage de l'Andromaque d'Euripide; & comme les Lacédémoniennes ſe piquoient en quelque ſorte d'ignorance, elle ajoute le correctif, *je crois*, dans la crainte de paroître trop ſavante.

(**) Pour dire : *c'eſt la choſe impoſſible.* Phérécrate, le Poète comique, celui-même dont il s'agit ici, ne me paroît pas pouvoir être Phérécrate qui accompagna Alexandre le Grand dans ſes expéditions; & tout me porte à croire que les Critiques ſe ſont trompés, à ſon occaſion, de l'ayeul au petit fils. En effet, c'étoit ordinairement de l'ayeul au petit-fils que le même nom avoit coutume de paſſer d'une tête à l'autre. On ſent bien qu'il eût été difficile à un Poète cité par Ariſtophane, qu'on ſait avoir attaqué Alcibiade, jeune, dans une de ſes Comédies, de faire ſous Alexandre le Grand, les campagnes de Perſe. Ajoutons que ſelon les Critiques, Phérécrate n'écrivit ſes Comédies qu'après ſes campagnes finies, ou interrompues. Il eſt donc conſtant qu'il y a eu, à l'égard de Phérécrate, confuſion de tems & de perſonnages.

nos façons & nos grimaces, & que ces Messieurs, n'usant de leurs droits, ne nous entraînent de force dans la ruelle du lit.

LYSISTRATE.

N'avons-nous pas la ressource de nous cramponner aux colonnes?

CALONICE.

Et, pour lors, si ces méchans nous battent?

LYSISTRATE.

Pour lors, il faudra se prêter de si mauvaise grace à leurs desirs, que leur feu les abandonne. Il faut aussi contrefaire les malades; car il n'y a point d'homme qui cherche à s'approcher d'une femme, quand il est assuré de ne lui faire aucun plaisir.

CALONICE.

Si l'assemblée se rend à vos raisons, comptez mon suffrage comme acquis.

LYSISTRATE.

Et, de cette manière, nous persuaderons à nos maris de signer un bon & durable traité pacifique.

CALONICE.

Mais comment empêcherons-nous tous les hommes de se réunir en corps, & de venir nous mettre à discrétion?

LYSISTRATE.

C'eſt à quoi, je te jure, nous ſaurons pourvoir, ſi de même que les autres, tu es bien de concert avec moi ?

CALONICE.

Leurs galères ſont preſque toutes défoncées ; mais ils ont en leur puiſſance le Fiſc public dépoſé ſous l'autel de la Déeſſe....

LYSISTRATE.

Chut ! ce dernier article eſt l'objet important ſur lequel j'ai pris les plus juſtes meſures. C'eſt aujourd'hui, c'eſt à l'heure même, que nous allons nous emparer de la citadelle & des tréſors qu'elle renferme, gardés uniquement par une troupe de débiles vieillards. Je n'attends, pour vous en mettre en poſſeſſion, que votre conſentement unanime à la grande opération.

LAMPITO.

Je ſuis enchantée de vous entendre parler ainſi ; & je vois d'avance les affaires prendre une excellente tournure.

LYSISTRATE.

N'êtes-vous pas d'avis, ma chère Lampito, que nous faſſions toutes un ſerment ſolemnel, pour conſacrer & rendre ſtable notre aſſociation ?

LAMPITO.

Jurez la première ; nous répéterons toutes la même formule.

LYSISTRATE.

C'eſt bien dit. Scythæna, approchez ; où cette idiote-là regarde-t-elle ? Approchez, vous dit-on. Prenez ce bouclier, & le portez en avant ; la partie bombée en deſſus.

CALONICE.

Lyſiſtrate, à quel ferment allez-vous donc nous obliger ?

LYSISTRATE.

A celui dont le rit eſt décrit chez Æſchyle ; nous jurerons ſur un bouclier en préſence d'une victime immolée.

CALONICE.

Gardez-vous bien, Lyſiſtrate, de jurer aucune paix ſur un (*) bouclier.

LYSISTRATE.

Sur quoi donc jurerons-nous ?

(*) Parce qu'un bouclier eſt une circonſtance de l'armure militaire. Ceci eſt un trait de ſuperſtition antique, fondé ſur la théorie des analogues & des contraires. Lyſiſtrate adopte la conſéquence de l'objection de Calonice & s'y rend ; comme Calonice va ſe rendre à celle que Lyſiſtrate lui fera peu après. Voyez les notes ſuivantes.

CALONICE.

Sur les entrailles ſanglantes d'un cheval blanc (*).

LYSISTRATE.

Où (**) veux-tu que je trouve un cheval de cette couleur ?

CALONICE.

Comment donc nous y prendrons-nous pour faire un ſerment convenable & rituel ?

LYSISTRATE.

Par Jupiter ! je puis t'en indiquer un. Aſſemblons-nous autour d'une grande coupe (***) noire, dont le creux regarde le Ciel, & verſons-y force raſades de vin pur, avec ſerment de n'y jamais mêler d'eau.

(*) Le cheval blanc figuroit dans les pompes triomphales après une victoire déciſive, après une guerre conſommée & terminée. Il y avoit donc affinité entre le cheval blanc & la paix. Le cheval blanc étoit la monture de coſtume des Dioſcures, en ſonges, en apparition, en ſculpture, en peinture, &c.

(**) Ceci doit ſe prendre dans un ſens métaphorique. C'eſt comme ſi Lyſiſtrate diſoit : *les chevaux blancs ſont aujourd'hui trop rares en Attique. Il y a long-tems que nous n'avons remporté d'avantages, & que les Dioſcures ne nous ont apparu en coſtume de victoire.* Auſſi Calonice ne replique rien à l'objection de Lyſiſtrate, dont l'argument lui paroît démonſtratif & dirimant. Tel eſt le ſel de ce paſſage.

(***) Parodie du *bouclier noir* qui figure dans le ſerment des *ſept Chefs*, Tragédie d'Æſchyle.

LAMPITO.

O la douce, l'agréable conjuration !

LYSISTRATE.

Allons, que quelqu'une m'apporte promptement la grande coupe, accompagnée de l'outre la mieux conditionnée. O mes amies ! quelle coupe entre les coupes ! quel plaisir vous aurez toute à la mettre à sec tour-à-tour ! Scythæna, tiens bien cette outre devant moi. O Persuasion, reine du monde, & toi coupe, l'objet de mon culte, recevez le sacrifice que je vous fais de ce bouc (*) précieux.

CALONICE.

La couleur du sang de la victime est, certes, louable & de bon augure.

LAMPITO.

Par Castor ! le parfum répond à la couleur. Mesdames, accordez-moi l'avantage de boire la première.

CALONICE.

Par Vénus ! C'est un privilége que je ne vous

(*) C'est-à-dire de cette outre de peau de bouc, remplie de vin : car c'est une outre de vin qui fait ici la fonction de victime. A l'égard de Scythæna, c'est une esclave originaire de Scythie ou de Thrace.

céderai point, à moins que le ſort des dez ne vous l'accorde.

(Ici, on tire les dez, & le ſort favoriſe Lampito. Lyſiſtrate reprend la parole.)

LYSISTRATE.

Lampito, & vous (*) acolytes de Lampito, mettez toutes la main ſur le bord de cette coupe, répétez toutes après moi la formule que je vais prononcer; & ſongez qu'après l'avoir répétée; vous ſerez liées par un ſerment inviolable.

» *Pour moi plus d'époux, de galant....*

LAMPITO.

» Pour moi plus d'époux, de galant....

LYSISTRATE.

» *Fut-il au dernier point perſuaſif, brûlant....*

LAMPITO.

» Fut-il au dernier point perſuaſif, brûlant....

(*) Lampito eſt nommée ici la première, & toute ſeule par honneur, en vertu du dez favorable qu'elle a amené, & ſon nom figure pour toute la troupe. C'eſt pourquoi Lyſiſtrate l'interpelle au plurier comme ſi elle avoit auſſi nommé quelqu'une des autres. Notre langue ne ſe prêtant point à ces licences, il a fallu ajouter quelques expreſſions de plus dans l'interprétation du texte.

Quel ferment terrible vous me faites faire ! les genoux me tremblent en le prononçant, ô Lysistrate !

LYSISTRATE.

» *Oui, près de lui je prétends rester veuve....*

LAMPITO.

» Oui, près de lui je prétends rester veuve....

LYSISTRATE.

» *Sans lui donner d'amour semblant, signe, ni preuve....*

LAMPITO.

» Sans lui donner d'amour semblant, signe, ni preuve....

LYSISTRATE.

» *Et pour le mieux mettre en humeur....*

LAMPITO.

» Et pour le mieux mettre en humeur....

LYSISTRATE.

» *D'accoutremens coquets j'emploirai la magie....*

LAMPITO.

» D'accoutremens coquets j'emploirai la magie....

LISISTRATE.

» *Et s'il osoit user de force ou de rigueur....*

LAMPITO.

» Et s'il osoit user de force ou de rigueur....

LYSISTRATE.

» *Je veux pousser à bout la femelle industrie....*

LAMPITO.

» Je veux pousser à bout la femelle industrie....

LYSISTRATE.

» *Et jure de rester dans les bras du vainqueur....*

LAMPITO.

» Et jure de rester dans les bras du vainqueur....

LYSISTRATE.

» *Comme feroit un marbre immobile & sans vie.*

LAMPITO.

» Comme feroit un marbre immobile & sans vie.

LYSISTRATE.

Pour rendre ce serment sacré....

LAMPITO.

Pour rendre ce serment sacré....

LYSISTRATE.

Plein cette coupe je boirai....

LAMPITO.

Plein cette coupe je boirai....

LYSISTRATE.

LYSISTRATE.

Et conjure les Dieux, si mon serment est vain....

LAMPITO.

Et conjure les Dieux, si mon serment est vain....

LYSISTRATE.

En eau, pour me punir, de transformer ce vin.

LAMPITO.

En eau, pour me punir, de transformer ce vin.

LYSISTRATE.

Et vous, Mesdames, vous unissez-vous au même serment?

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

Par Jupiter! nous nous y unissons.

LYSISTRATE.

Donnez-moi donc cette coupe, pour qu'une libation solemnelle termine la cérémonie.

(Lysistrate s'apprête à boire tout le vin qui est dans la coupe; car c'est ainsi qu'elle entend faire la LIBATION. *Lampito l'arrête, & lui demande à boire l'autre moitié de la même razade, en signe d'alliance & d'amitié. Il faut se souvenir que Lampito dans cette Pièce figure pour Sparte, comme Lysistrate pour Athènes; & que le but du Poète est d'amener les Athéniens & les Lacédémoniens à faire la paix.)*

LAMPITO.

Chère Lysistrate, réservez-moi la moitié de votre part ; & qu'ainsi toujours puissions-nous être amies !....

(*Ici la coupe passe de main en main à toute la Troupe, à qui Lysistrate fait le signe de s'emparer de la citadelle ; ce qui s'exécute.*)

Mais quel bruit entens-je ?

LYSISTRATE.

Celui dont je vous ai prévenue, en vous faisant part de notre projet d'assiéger la citadelle. C'est une affaire faite ; & ce que vous entendez, ce sont les cris de joie & de victoire que poussent nos Athéniennes. Retournez donc à vos affaires, ma chère Lampito, en vous contentant de nous laisser pour ôtages les Dames qui sont venues de Sparte avec vous. Je vais entrer dans la forteresse, dont j'aurai soin de fermer & barricader les portes sur moi & sur mes braves compagnes.

LAMPITO.

Croyez-vous que tous les hommes ne se ligueront pas pour prendre le parti des vieillards que vous avez chassés de ce poste par surprise ?

LYSISTRATE.

Je crains peu leurs impuissans efforts. Je brave leurs menaces ; je défie en leurs mains le fer & les

flammes. Soyez bien certaine que ces portes-ci ne s'ouvriront pour eux, que lorsqu'ils auront rempli la stipulation dont je vous ai parlé.

LAMPITO.

Par Vénus! gardez-vous bien de leur ouvrir à toute autre condition; ils ne manqueroient pas de vous traiter toutes de folles cervelles, infructueusement séditieuses.

SCÈNE III.

CHŒUR DE VIEILLARDS Athéniens, DRACÈS, STYMMODORE.

LE CHŒUR.

DRACÈS (*), marchez le premier; & portez de votre mieux, sur votre dos voûté & chancelant, cette souche d'olivier verd.

DRACES.

Qu'il fait bon vieillir, pour voir du neuf en sa vie! Qui l'eût jamais pu prévoir que les femmes,

(*) *Dracès*, nom figuratif, qui désigne ici un vieil athlete au pugilat; du verbe grec *drasso*, je presse du poignet. D'où *drax*, *dracos manipulus*, ce que la main peut empoigner.

mon cher Stymmodore, les femmes (engeance maudite, que nous avons élevée pour notre malheur!) s'empareroient un jour de la citadelle & du Temple de Minerve; & que, s'y fortifiant avec des barres & des poutres, elles nous en fermeroient l'entrée?

STYMMODORE.

Allons, allons promptement à la haute Ville. Hâtons-nous, Philurge (*), d'y porter ces fascines & ces tronçons d'arbres. Formons en un bûcher auquel nous mettrons le feu, pour réduire en cendres toutes celles d'entre les Athéniennes qui ont mis la main à ce complot. Qu'aucune d'elles n'échappe aux flammes, sur-tout cette fille de Lycon. Il ne sera pas dit que j'aurai vu un pareil attentat, & que faute de l'avoir reprimé, je me serai exposé à leurs mépris. Cléomène lui-même qui, dans mon jeune tems, s'est emparé de la forteresse à la tête des Lacé-

(*) Ce nom signifie *celui qui aime le travail*. Ce fut réellement le nom d'un Citoyen d'Athènes, fort prodigue, qui finit par voler la Gorgone de la statue de Minerve. Il fut pris en flagrant-délit. Un tel coup de main paroît avoir exigé un jeune homme pour son exécution, au lieu que le Philurge d'Aristophane est un vieillard. Les Commentateurs ont donc eu tort de confondre ces deux personnages. Il y a d'ailleurs apparence que *Philurge* est ici une apostrophe honorable, adressée au vieil athlete Dracès.

démoniens, s'en est bientôt repenti. Je lui ai fait bien rabattre de sa morgue Spartiate : car je l'ai forcé de me rendre les armes, & je lui ai donné en échange de sa cuirasse un vieux manteau tout déchiré & tout sale, un vrai haillon qui avoit je ne sais combien d'années de réforme. Ce fut moi, dis-je, qui assiégeai ce redoutable Cléomène, & le contraignis à déguerpir honteusement. (*à part & plus bas.*) Le vrai est qu'alors, au lieu d'être en pied & sous les armes, je dormois (*) d'un profond sommeil, indécemment étendu & ronflant sur un monceau de boucliers. (*en élevant la voix.*) Et je souffrirois que ces ennemies (**) d'Euripide & des Dieux, jouissent impunément du fruit de leur audace impudente! Je consentirois plutôt à voir mon trophée ôté de la

(*) Aristophane taxe Stymmodore d'avoir usurpé la récompense d'autrui, en se faisant ériger un trophée dans le Tétrapole, rélativement à la fuite de Cléomène. On entrevoit qu'Aristophane veut faire entendre que Cléomène n'envahit la citadelle que par la négligence de Stymmodore, qui dormoit au lieu de faire sentinelle ; & que Stymmodore n'arriva au secours de la citadelle, qu'au moment où Cléomène, pressé par les Athéniens du dedans & du dehors, s'enfuit déguisé en mendiant; qu'alors Stymmodore ayant trouvé l'armure de Cléomène, se l'appropria & s'en fit ériger un trophée. Sur cette expédition de Cléomène, voyez Hérodote dans sa Terpsicore.

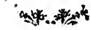
(**) Allusion aux divers personnages odieux & criminels, que jouent les femmes dans les Tragédies d'Euripide.

Tetrapole (*) où chacun le voit érigé. Mais il me reste encore un bon tiers de chemin à faire par un sentier escarpé, pour monter sans cheval ni âne, au pied de la citadelle où tendent tous mes vœux, & le col chargé d'un fardeau qui, certes, n'est pas léger. Ce n'est pas tout; il faut, chemin faisant, souffler sur cette braise mal allumée, & qui, pour peu que je la néglige, va s'éteindre. Phu! phu!... ïou! ïou! quel fumeron! Par Hercule! cette vapeur-ci est malfaisante. Il faut que la fumée qui vient de me mordre les yeux, m'ait été soufflée par une Furie, ou que le charbon dont elle provient ait servi aux forges de Lemnos. — Allons, allons, marchons sans délai à la forteresse; empressons-nous de délivrer la Déesse C'est ici, ô Lakhès (**), qu'il faut s'évertuer, & faire voir que la vieillesse des Athéniens est une vieillesse verte & vigoureuse. Phu! phu!.... ïou! ïou! quelle âcre fumée. Il y a sous cette cendre plus de feu vif, plus de flammeches actives, que je ne me figurois. — Nous voici donc arrivés. Déposons ici nos matériaux;

(*) La Tetrapole Attique étoit composée des quatre bourgs, Œnoé, Probalinthe, Tricorythe & Marathon. Le trophée en en question étoit sans doute érigé au point de partage de ces quatre bourgs.

(**) Lakhès, nom propre Athénien, C'étoit celui do l'Arkhonte sous la Préfecture duquel Apollodore place la mort de Socrate.

formons en un échafaudage régulier ; & mettant, par-dessous, du sarment sec allumé, soufflons encore dessus pour que le feu soit plus vif ; & si les femmes voyant cet appareil incendiaire, ne nous ouvrent point la porte, faisons mine de l'enfoncer de vive force, en formant une colonne & en nous ruant contre cette barrière, comme fait le bélier contre un mur assiégé. Que si cette menace ne réussit point, il faut alors mettre tout de bon le feu aux portes, les réduire en cendres, & tout d'un tems étouffer de fumée cette troupe opiniâtre & rebelle. Ici, ici des fascines. Pua ! pua ! la fumée suffocante & fétide ! Quel est celui des anciens Capitaines de l'armée de Samos qui viendra relever par un bout cette souche qui glisse & m'échappe le long du dos, par sa lourdeur ? — Bon ! la voilà enfin posée en son lieu. Présentement, charbon fais ton devoir & brûle tout seul, car je ne m'aviserai plus de te souffler. Vous, d'autre part, apportez-moi une torche allumée. O victoire ! favorise notre expédition ; & fais que nous érigions au milieu d'Athènes, un trophée avec cette inscription : ***Défaite de l'armée des femmes.***



SCÈNE IV.

CHŒUR ET DEMI-CHŒUR DES FEMMES.

LE CHŒUR.

Au secours, mes compagnes! au feu! au feu! voici une vapeur, une fumée épouvantables.

PORTION DU CHŒUR.

Accours, vole ici Nicodica; nous sommes deux de tes bonnes amies en péril, Calyce & Critylla. Viens nous sauver des flammes. A peine échappées à celles des loix (*), nous sommes près d'être réduites en cendres par les torches & les fagots de ces méchans Vieillards.

(*) Allusion peut-être à quelque procès criminel alors intenté contre les deux Athéniennes, désignées ici sous les noms symboliques de Calyce & de Critylla, & dans lequel étoit impliquée, à ce qu'il paroît, Nicodica. Il y a au texte *Viens nous sauver & des loix dures, & de ces vieillards acharnés à notre perte.* Ainsi ce passage présente encore cet autre sens : nous encourons la rigueur des loix qui condamnent au feu quiconque forcera l'entrée de la citadelle & du temple de Minerve; loix que ces maudits vieillards se mettent en devoir d'exécuter contre nous. Cette seconde inter-

LE DEMI-CHŒUR.

Je redoute fort pour vous le malheur qui vous alarme; & je crains d'être venue trop tard à votre secours. Mais que voulez-vous? quand je me suis présentée avec ma cruche à la fontaine, j'ai rencontré là une foule de servantes qui toutes à l'envi y remplissoient leurs chaudrons, & qui ont failli briser mon vase dans ce rude choc. Je suis toutefois venue à bout de puiser & de vous apporter cette grande cruchée d'eau (*); succès bien flatteur pour mon zèle envers des femmes de ma tribu! Est-il en effet nouvelle plus étrange que celle

prètation est plus conforme en apparence au texte littéral; la première l'est davantage à l'esprit du Poète satyrique; principalement, si l'on considère que les trois noms de femmes qui figurent ici, sont factices & symboliques; car Nicodica signifie *celle qui est sortie victorieuse d'un jugement;* Critylla signifie *celle sur qui il y a eu un jugement publié;* & Calyce est un nom tiré d'une *coupe*, ce qui réveille ici l'idée de poison, sur-tout ce nom *Calyce* se trouvant accollé des deux noms juridiques *Nicodica* & *Critylla;* & d'une mention formelle de supplice du feu, décerné contre deux d'entr'elles, par les loix.

(*) Cette cruchée d'eau se multiplie par le nombre des personnes qui composent le demi-Chœur; ainsi cette cruchée en suppose un grand nombre. Il faut se souvenir que le Chœur & le demi-Chœur, parlent volontiers au singulier; mais qu'ils représentent toujours un personnage collectif, ou composé de plusieurs.

qui ſe répand : que les Vieillards de cette ville ont tranſporté juſqu'aux portes de la citadelle des poutres du poids de trois talens ; & qu'ils menacent hautement de réduire en charbons toutes les femmes ? Ne ſouffre point, ô Déeſſe, cette indécente concrémation ; & te ſouvenant que notre deſſein eſt uniquement d'enlever aux fureurs de la guerre ta contrée favorite, épouſe notre querelle, & prends notre défenſe. O toi dont la tête eſt ornée d'une aigrette d'or, ô toi qui naquis du cerveau de Jupiter ſur le bord du lac Triton ; grande Minerve, montre-toi la Déeſſe tutélaire de celles qui combattent ici en ton nom & ſous tes auſpices ; & fournis nous autant d'eau qu'il en faudra pour éteindre l'incendie allumé par ces Vieillards forcenés.



SCÈNE V.

STRATYLLIS, CHŒUR DES FEMMES, CHŒUR DES VIEILLARDS.

STRATYLLIS.

Cessez, hommes, ceſſez ces préparatifs; il n'y a ni raiſon ni équité dans les apprêts que vous faites.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Oh! oh! voici un incident que je n'avois pas prévu. Appercevez-vous ces eſſains auxiliaires de Femmes qui accourent au ſecours de celles qui gardent les portes.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Qu'eſt-ce, Meſſieurs? la peur commence à vous prendre en voyant ce que nous ſommes d'héroïnes en face de vous? Or, ſachez que vous ne voyez pas encore la millième partie de notre troupe.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Phædrias, ne réprimerons-nous point cet inſolent caquet? c'eſt bien le cas, je crois, de rompre ſur l'échine d'une de ces amazones, quelques-unes des houſſines que nous avons apportées.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Pour faire voir que nous ne les craignons pas, rangeons quelque peu nos cruches & nos urnes, de

côté; afin que si quelqu'un d'entr'eux est tenté de venir nous frapper, nul obstacle ne l'empêche d'en faire l'essai.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Hipponax vint à bout d'intercepter la voix au peintre Bupalus, en lui décochant quelques ïambes; mais pour faire taire ces crieuses-ci, je crois qu'il sera à propos de leur frotter les machoires d'une certaine racine que j'ai apportée à ma main.

STRATYLLIS.

S'il est quelqu'un qui sente que la main lui démange de me frapper, me voici; je lui tends la joue. Mais qu'il prenne garde que quelque chienne hargneuse ne lui saute entre les jambes.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Si tu ne te tais, je te mets en poussière, toi & la marque (*) de ta dignité.

(*) C'étoit probablement une aigrette militaire que Stratyllis portoit comme Lieutenante-générale de l'armée femelle. Quoiqu'il en soit, le mot dont s'est servi Aristophane, signifie une marque d'honneur, de récompense ou de commandement, & n'a jamais signifié *senecta* ni *senectus*, comme traduisent les Interprêtes latins. Il a été question dans la Scène précédente de l'*aigrette d'or*, que porte Pallas, en qualité de Déesse guerrière.

STRATYLLIS.

Eſſaye de frapper Stratyllis, de lui donner ſeulement une chiquenaude.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Et quand je lui donnerois une chiquenaude, que m'en arriveroit-il?

STRATYLLIS.

Qu'à l'heure même, avec ces ongles-ci, je t'arracherois les entrailles.

LE CHŒUR.

Certes, Euripide a fait voir que ſi l'on cite des Poëtes qui ſe piquent de judiciaire, il en a encore davantage (*), lorſqu'il a dit:

» La femme (**) en impudence à nul être ne cède.

(*) J'ai conſervé dans la traduction le *comparatif* dont s'eſt ſervi Ariſtophane au lieu du *ſuperlatif*, parce que notre Poëte a viſiblement voulu parodier un axiome ou dicton alors en vogue, où Sophocle étoit jugé ſage au *poſitif;* Euripide au *comparatif avantageux*; & Socrate au *ſuperlatif*, en vertu de cet Oracle de Delphes:

Entre tous ceux qui d'âge en âge
Seront connus,
Sophocle eſt ſage, Euripide encor plus;
Mais de tous les mortels Socrate eſt le plus ſage.

(**) Le même Poëte dit auſſi quelque part, en parlant du ſexe:

» A mal faire, la femme excelle, eſt tout génie.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Rhodiſpa (*), ſoulevons enſemble cette cuve que nous avons remplie juſqu'aux bords.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O femme maudite ! à quel deſſein apportes-tu ici de l'eau ?

LE CHŒUR DES FEMMES.

Et toi, cadavre ambulant, à quel deſſein apportes-tu ici du feu ? Aurois-tu, comme Hercule, dreſſé ton propre bucher ?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

C'eſt le tien qui s'apprête; & j'y veux faire rôtir toi & toute ta ſéquelle.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Nous avons une ſource d'eau intariſſable, qui éteindra juſqu'à la dernière étincelle de ce beau brâſier.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Toi ? tu éteindras le feu que je porte ?

(*) *Rhodiſpa* ne ſauroit être un nom propre grec, car nulle racine grecque, dont l'élément ſoit *iſp*. Je ſoupçonne donc qu'il y a eu ici erreur de la part des Copiſtes, & que le Poète avoit écrit *rhod'iſma*, nom comique & fictif, qui ſignifie *une roſe artificielle*, comme nous dirions *fleurs d'Italie*.

LE CHŒUR DES FEMMES.

C'eſt ce que l'événement va t'apprendre.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Tu vas expier ta ſottiſe; & tu vas connoître à quel point cette torche brûle tout ce qu'elle approche.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Pour peu que tu ayes beſoin d'un bain, tu peux venir à moi.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Toi-même, purifie-toi, prophane, avant de propoſer l'ablution à qui que ce ſoit.

LE CHŒUR DES FEMMES.

L'eau que je te garde, vient de l'urne des (*) Nymphes.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Avec quelle audace cette effrontée me parle!

LE CHŒUR DES FEMMES.

Je ſuis libre, & parle librement.

(*) La métaphore cachée ſous ces expreſſions, ſera ſaiſie par quiconque ſe rappellera ce vers d'une Comédie de Scarron:

» Tu m'as tout compiſſé, piſſeuſe abominable.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Je vais faire ceſſer ce babil. Flambeau, fais ton office : brûle cette chevelure.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Vaſe, fais ton devoir : éteins cet incendie.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Fi ! pua ! foin d'une telle ablution !

LE CHŒUR DES FEMMES.

C'eſt une douche, un bain chaud. En veux-tu une ſeconde roſée ?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Foin de la douche, & de ſa chaleur ! Finiras-tu bientôt ces immondes aſperſions ?

LE CHŒUR DES FEMMES.

Les vieilles plantes, pour reverdir, ont beſoin d'arroſement.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

Oh ! bien moi, je ſuis deſſéché juſqu'à la moële ; & bois mort n'a pas beſoin d'arroſoir.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Qu'eſt-ce ? le froid ſuccède à la chaleur, & le friſſon te prend ; tu n'es pas en peine de te ſécher, puiſque tu as apporté du feu.

SCÈNE

SCÈNE VI.

PROEULUS (* ou le Doyen du Sénat), UN DÉPUTÉ DES VIEILLARDS, DEUX ARCHERS ou LICTEURS, marchans à la suite du Doyen.

PROBULUS.

JE comprends, je vois ce que c'est. Les femmes célèbrent entr'elles des mystères prohibés. Le bruit de ces trompettes est sans doute accompagné de force brocs de vin. Vous verrez que ce sont les *fêtes d'Adonis* que ces Dames chômene dans la citadelle au mépris des ordonnances, comme quelqu'un m'en a donné avis le jour de la dernière assemblée. Démostrate l'Orateur, soutenoit qu'il étoit impossible

(*) Probulus, c'est-à-dire, *celui qui opine le premier*. C'étoit le Doyen du Sénat. Il n'y avoit au-dessus de lui que l'Arkhonte ou Chef suprême annuel, dont il étoit le lieutenant-général dans l'administration de la police. C'est pourquoi il étoit suivi de deux Archers ou Licteurs. Il commandoit en outre, au besoin, toute la troupe de ces mêmes Archers, qui pour l'ordinaire étoient Scythes, ou Thraces, parce que leurs fonctions étoient odieuses, & qu'un citoyen n'eût pas voulu les remplir. Les Licteurs à Rome étoient pareillement des étrangers.

que notre flotte eut du succès en Sicile. Tandis qu'il parloit si bien, quelqu'un me disoit à l'oreille: *croiriez-vous qu'en ce moment sa femme chante l'antienne Adonique?* Je continuois d'écouter Démostrate, qui prétendoit que les Zacynthiens avoient mis sur pied des troupes d'infanterie.... quand mon donneur d'avis m'a dit de nouveau : *& cependant, à cette heure même, sa femme pleure* LA MORT D'*ADONIS* (*). Impatienté de ces interruptions, *qu'importe*, ai-je dit, *que sa femme chante ce cantique-là ou un autre?* à quoi l'autre m'a répondu. *Ouais! c'est que les femmes ne chantent jamais cette antienne qu'à deux. Or celui qui chante l'Adonique avec la femme de notre Orateur, est cet*

(*) Cette mort étoit célébrée par les femmes dans des assemblées secrettes, où l'honneur des maris ne trouvoit pas son compte. Le culte d'Adonis étoit l'occasion prétextée; & celui de Vénus, le véritable objet; car les Dames, fort attentives à exclure leurs époux de ces conférences mystiques, avoient soin d'y introduire leurs amans déguisés en femmes. Par-tout, en Grèce, à Rome, dans toute l'Europe enfin, cette superstition Asiatique & originaire de Syrie, chercha à s'introduire, s'introduisit, & fut proscrite par des loix sévères; elles ne produisirent d'autre effet que de contraindre le Sexe à substituer à ces mystères impurs ceux d'Isis, qui, sous un autre nom, présentoient le même résutat, & qui étoient encore en vogue au tems de Lucien & même d'Apulée. Le *vers Adonique* composé d'un dactile & d'un spondée, étoit consacré aux hymnes qui se chantoient en l'honneur d'Adonis.

homme perdu de mœurs, cet ennemi des Dieux, l'impur, l'infâme Kholoxygès.

Nous allons essayer de donner en latin, ainsi qu'en françois, (quoi que cette dernière tentative soit plus difficile,) un échantillon de ces hymnes à metres ou mesures Adoniques.

Échantillon d'Ode latine.

» Flendus Adonis;
» Pulsus ad Umbras
» Morte cruentâ,
» Dente nefando,
» Ictus Adonis:
» Cyprida plango, &c.

Échantillon d'Ode françoise strictement assujettie aux règles de la quantité grecque & latine:

» Pour Vénus, hélas!
» Quel regret affreux!
» Tout Cythère en pleurs,
» Accuse Alecton.
» Ah! Vénus! ah Dieux!
» Quel regret affreux!
» Sous l'Erèbe il fuit,
» Ton cher Adonis, &c.

Le vers Adonique étoit antérieur à Sapho; & c'est lui qui termine la strophe Saphique, ou la strophe à laquelle Sapho a laissé son nom. Il donne à ce genre d'Ode une grace particulière, dont Catulle & Horace ont su tirer parti.

LE DÉPUTÉ DES VIEILLARDS.

Ah ! Monſieur le Doyen, qu'allez-vous dire, quand vous apprendrez l'outrage que nous ont fait les femmes ? elles ont renverſé ſur nos manteaux une urne entière d'eau immonde. Il n'eſt aucun de nous qui n'ait beſoin d'envoyer ſes vêtemens à la leſſive.

PROBULUS.

Par Neptune ! je trouve le ciel fort juſte d'avoir permis, Meſſieurs, qu'on vous fit cet affront. Dequoi vous plaignez-vous ? de la méchanceté de nos femmes ? eh ! c'eſt nous-mêmes qui les pervertiſſons. C'eſt nous qui leur applaniſſons le chemin du vice. Je pourrois vous citer un mari qui eſt allé l'autre jour chez un riche Orfévre, pour lui dire : *Je vois là un collier d'or qui ſiéroit merveilleuſement à ma femme : il doit faire le plus bel effet aux lumières : vous devriez bien aller le lui eſſayer ce ſoir ; & la prier, quand elle l'aura à ſon cou, de danſer quelques pas en votre préſence. Pour moi, je raffole d'elle quand elle danſe ; je ſuis alors tout hors de moi ; je deviens un vrai Salaminien.* Mais, bon ! j'en ſais un autre qui a été trouver le jeune cordonnier d'ici près. C'eſt, par parenthèſe, un égrillard fort amoureux, fait à peindre, & le plus beau fils du quartier. Voici ce que notre benêt de mari a été lui dire : *Maître un tel, vous ſaurez que ma femme a le pied le*

plus mignon & le plus délicat qui soit dans toute Athènes. La pauvrette se plaint que sa pantoufle est trop étroite : il s'agit de l'élargir. Allez la voir sur le midi ; vous la trouverez seule, & vous lui rendrez ce service. Ce que je vous raconte là, c'est pour l'avoir entendu moi-même.

LE DÉPUTÉ.

Tout cela, Monsieur le Doyen, ne me console point de l'insulte qui vient de m'être faite. Il est bien dur pour moi (pour un pourvoyeur des vivres navales,) de me voir fermer au nez la porte de la citadelle, au moment où je m'y présente pour me faire rembourser mes avances par le Trésorier de l'Épargne. Et ce sont des femmes encore qui osent me boucher le passage ?

PROBULUS.

Il est facile de vous faire raison de cette insolence : mais ce ne sera pas en vous tenant les bras croisés. Qu'attendez-vous, idiot que vous êtes ? Quand vous me regarderez la bouche béante ? Quand vous resterez immobile & engourdi ? Vous croyez-vous encore dans le comptoir de votre taverne ? Prenez ce lévier & le glissez sous la porte, tandis que je la souleverai avec cet autre ; appuyons de concert ; nous la verrons bientôt s'ouvrir.

LYSISTRATE *en dedans.*

Il n'eſt pas beſoin d'enfoncer cette porte, que j'ouvre moi-même pour venir au-devant de vous. Ce n'eſt pas de leviers, c'eſt d'une tête ſaine, mes bonnes gens, dont vous avez beſoin déſormais.

(*A l'aſpect de Lyſiſtrate & de Stratyllis, le Député s'enfuit. Probulus tient ferme.*)

SCÈNE VII.

PROBULUS, LYSISTRATE, STRATYLLIS.

PROBULUS, *qui a entendu les dernieres paroles de Lyſiſtrate, avec ironie.*

En vérité? petite audacieuſe?... A moi, un Archer. Qu'on l'arrête, & qu'on lui lie les mains derrière le dos.

LYSISTRATE.

J'atteſte Artémis (*) que ſi ton hoqueton oſe me toucher du bout de la main, le Magiſtrat qui lui en a donné l'ordre, fera ſous la mienne une laide grimace.

(*) C'eſt le nom grec de Diane.

PROBULUS *à l'Archer.*

Eh ! quoi ? tu as peur ! Saisis-la, te dis-je, & me la garrote à l'instant.

STRATYLLIS *à l'Archer.*

Par Pandrose (*) ! si tu as l'audace de mettre la main sur ma Générale, je te fais rendre les boyaux sous mon talon.

PROBULUS.

Quelle effronterie ! à moi, l'autre Archer ! aide ton camarade à leur mettre les menotes ; & commence par celle-ci, qui est encore plus impudente que la première.

LYSISTRATE.

Si l'un d'eux touche à ma Lieutenante, je jure par l'étoile matinale de Vénus, qu'il aura besoin de demander une coupe de vin & une compresse.

PROBULUS.

Eh ! bien ? ne voilà-t-il pas mon second Archer

(*) Pandrose, fille de Cécrops, fondateur d'Athènes. Voyez Ovid. Métam. L. 2. Pandrose avoit un temple dans Athènes, selon Pausanias. Cette Pandrose, au reste, n'exista jamais ; c'étoit un surnom mystique de Minerve, lequel signifie *toute rosée*, pour désigner la vigilance matinale qu'exige la prudence. On fit avec le tems, une Déesse particulière d'un des attributs de Minerve.

qui a pris la fuite ? (*au premier Archer.*) Toi, du moins, reste là pour les tenir en arrêt. Je vais te chercher main-forte. En attendant, attache-toi à l'une d'elles.

STRATYLLIS *à l'Archer.*

Par Diane de (*) Tauride ! si tu oses seulement l'approcher, je te renverrai hideusement chauve dans ton pays.

(*Ici l'Archer prend la fuite comme son compagnon.*)

PROBULUS.

Quelle misère est ceci ! mes deux gardiens ont levé le pied ? Mais je ramène, par bonheur un renfort avec lequel j'espère mettre nos Amasonnes à la raison. Allons, Scythes, formez vos rangs, marchez contre ces rebelles, en ordre de bataille.

STRATYLLIS.

Par Cérès & sa fille ! vous allez nous connoître. Apprenez que nous sommes ici quatre légions de femmes, toutes guerrières & bien armées.

(*) Stratyllis jure par la Diane Taurique, pour en imposer davantage à l'archer, qui est un Scythe. L'aventure d'Iphigénie en Tauride, si célèbre sur tous les théâtres, est connue de tous les lecteurs ; &, par conséquent le culte des Scythes pour Diane de Taures, n'est pas moins connu d'eux.

PROBULUS.

Allons, Scythes. Qu'on les fasse marcher devant moi, les mains liées sous les épaules.

LYSISTRATE.

Au secours, compagnes, au secours! accourez Grainetières, Boulangères, Vendeuses d'ail, Crieuses de légumes! ne vous presserez-vous point davantage? ne viendrez-vous pas au plus vîte? Accablez-les d'injures; payez d'effronterie; cela suffira contre eux. — Vous poussez les choses trop loin. Tout beau! tout beau! battez l'ennemi; mais ne le dépouillez point.

PROBULUS.

Ah! dans quel état déplorable ces femmes ont mis les Guerriers de ma troupe!

LYSISTRATE.

Pensois-tu les faire marcher contre de chétives esclaves? ne savois-tu pas que les femmes Athéniennes ont la colère dangereuse?

PROBULUS.

Je n'en suis que trop convaincu maintenant, & je ne changerois pas de sentiment quand même le Pourvoyeur seroit encore (*) là, pour me soutenir.

(*) Allusion à la désertion du Député des Vieillards, qui a parlé très-haut, mais qui a lâché le pied, à la première vue des femmes.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O Doyen ! tu changes de langage ; mais cela ne ſauroit te ſervir à rien. Tu fais la chaſſe à d'étranges animaux. Regarde l'état où ſe trouvent nos manteaux.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Vous connoiſſiez la loi ; pourquoi la violez-vous ? *Nulle perſonne libre & citoyenne ne pourra être ſoumiſe aux liens.* Auſſi, faites-en l'eſſai ; & vos mâchoires ſauront ſi nous ſommes franches républicaines. Je ſuis bonne, je ſuis modérée ; il n'y a pas de jeune pucelle plus tranquille que moi, plus incapable de ſoulever ſeulement un fétu, un brin d'herbe, par eſprit inquiet & remuant ; mais il ne faut pas qu'une guêpe ou deux viennent me piquer.

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

O Jupiter ! que ferons-nous ? Comment réduire cette nouvelle eſpèce de Panthères ?

PROBULŮS.

Certes ! ces excès ſont intolérables. Il faut détruire dans ſa ſource une ſédition préjudiciable à vous tous, autant qu'à moi en particulier. Mais dites-moi qui a pu les porter à des excès auſſi inouis, à s'emparer de la Cité de Cranaus (*), & même

(*) Ancien Roi d'Athènes.

à pénétrer jusques dans la forteresse, dont l'accès est si difficile par sa position escarpée?

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

C'est surquoi il est de votre office de les interroger juridiquement; faites une enquête exacte; & mettez toutes les circonstances d'un tel attentat en évidence. Ce seroit pour nous le comble de la honte d'avoir vu commettre par des femmes un pareil forfait, & de ne point instruire leur procès dans toutes les formes.

PROBULUS, *au Chœur.*

C'est ce que je vais faire. (*aux femmes.*) Je désire donc, avant tout, par Jupiter ! savoir de vous pourquoi, à quel dessein, en quelle vue vous vous êtes séquestrées & barricadées dans la citadelle.

LYSISTRATE.

Pour mettre sous notre sauve-garde le trésor public; & pour vous empêcher de l'employer à de folles guerres.

PROBULUS.

Quoi? l'argent de l'Épargne est la cause de la guerre?

LYSISTRATE.

Et de quels autres troubles cette caisse n'est-elle pas cause? N'est-ce pas pour en distraire à son

gré des femmes, que Pisandre nous suscite sans cesse des affaires avec nos voisins? Oh! que lui & les autres Généraux brouillent présentement les affaires tant qu'ils voudront; nous ne leur laisserons pas un seul denier à leur disposition.

PROBULUS.

Que prétendez-vous donc faire?

LYSISTRATE.

Nous établir gardiennes du Fisc.

PROBULUS.

Les femmes gardiennes du Fisc!

LYSISTRATE.

Eh! pourquoi non? Quel risque y trouvez-vous? N'avons-nous pas la régie, l'intendance des deniers du ménage?

PROBULUS.

Oh! ce n'est pas la même chose.

LYSISTRATE.

En quoi les deniers privés différent-ils des deniers publics?

PROBULUS.

C'est qu'avec ceux-ci nous faisons la guerre.

LYSISTRATE.

Mais il n'y a nul besoin de faire la guerre.

PROBULUS.

Ciel! que dites-vous-là? & quel autre moyen voyez-vous de ſauver la République?

LYSISTRATE.

C'eſt à nous qu'elle devra ſon ſalut.

PROBULUS.

Aux femmes?

LYSISTRATE.

Aux femmes, comme vous dites très-bien.

PROBULUS.

L'État ſeroit aſſez à plaindre, pour être réduit à cette reſſource?

LYSISTRATE.

Il ſera toutefois forcé d'y recourrir; ſans quoi, point d'argent.

PROBULUS.

Et ſi nous aimons mieux nous en paſſer?

LYSISTRATE.

Raiſon de plus à nous, pour vous en priver ſans ſcrupule.

PROBULUS.

Mais qui peut vous avoir ſoufflé cette fureur de vous mêler de paix & de guerres?

LYSISTRATE.

C'eſt ſur quoi votre curioſité va être ſatisfaite.

PROBULUS.

Dépêchez-vous, ou je ſévirai. Allons; parlez; je vous prête l'oreille.

LYSISTRATE.

Le grand effort! il faut le reconnoître: en ce cas, je retire ma main qui étoit toute prête à ſévir auſſi.

PROBULUS.

Je ne ſais ſi j'aurai la même modération; car le poing me démange de punir une telle effronterie.

LYSISTRATE.

Pour ce que tu viens de dire-là, tu pleureras (*) deux fois.

PROBULUS.

Puiſſe un tel préſage retomber ſur toi, ou ſur ta robe de ſafran-fanné! Parle, à préſent.

LYSISTRATE.

Je vais le faire. — Meſſieurs, dans la première guerre, nous avons ſupporté toutes vos imprudences, toutes les fautes ſans nombre que vous

---

(*) C'étoit une façon de parler très-en-uſage chez les Grecs, une ſorte d'imprécation vulgaire.

avez commifes. Quelle patience, quelle modération nous avons eûes ! Nous nous renfermions dans l'exacte loi du filence, que vous nous aviez impofé; nulle de nous alors n'eût même ofé fouffler. Mais, pour cela, votre conduite n'échappoit pas à notre pénétration. Nous ne faifions pas femblant de vous entendre jafer entre vous des affaires les plus importantes, fur lefquelles nous remarquions que vous preniez conftamment le pire parti; c'eft ce qui nous a toujours fait une peine extrême. Nous en prenions occafion... de vous apprêter à rire,... quand nous ofions, comme par échappée, vous demander bien humblement : *Mon cher mari, qu'a donc réfolu aujourd'hui l'affemblée? Quel eft le traité, le Décret décifif, infcrit fur la colonne d'airain?* A quoi le cher mari répondoit brutalement : *Que t'importe? De quoi te mêles-tu? Le fait d'une femme eft de fe taire.* Cet arrêt me rendoit muette fur le champ.

STRATYLLIS.

Vous étiez bien docile ! Je voudrois bien voir que mon mari vint m'en dire autant.

LYSISTRATE.

Je ne pouvois pas mieux faire : il falloit m'accommoder aux tems; il falloit fe taire, ou être battue. Mais voici, Meffieurs, dans vos conférences domeftiques, ce qui m'a le plus révoltée;

je vous entendis une fois mettre en avant une propoſition qui tendoit directement à renverſer la République. Je n'y tins pas; & prenant la parole: *O mon cher époux ! m'écriai-je, ſouſcrirez-vous à une telle délibération ?* A quoi le galant mari: *Si tu ne te mêles de ton fuſeau, il t'en cuira à la tête : c'eſt aux hommes de parler politique & guerre; aux femmes, de coudre & de filer.*

PROBULUS.

Ce mari-là, pourtant parloit en homme ſenſé.

LYSISTRATE.

Pour en juger ainſi, il faut que vous-même ayez perdu le ſens; car qu'y a-t-il de ſenſé dans le procédé d'un pédant têtu, d'un être déraiſonnable, à qui l'on démontre ſes bévues, & qui y perſiſte? Mais qu'en eſt-il réſulté? que la guerre a pris le deſſus, & qu'il n'eſt pas reſté dans Athènes un ſeul homme, pour faire l'office marital. Voilà, Meſſieurs, ce qui a donné lieu aux femmes de tenir leurs États généraux; nous avons donc conféré enſemble, & nous avons pourvu dans cette conférence au ſalut de la Grèce, en ſtatuant ce que de raiſon. Si préſentement vous ſavez quelque propoſition plus utile; c'eſt à vous de la faire; mettez en avant un meilleur avis, & nous vous rendons les rênes de l'Adminiſtration.

PROBULUS.

PROBULUS.

Nous tiendrions de vous nos charges ! voilà une nouveauté bien étrange & que je ne souffrirai point.

LYSISTRATE.

Il va t'arriver bien pis ; je t'ordonne de ne plus souffler le mot, sous peine d'impieté.

PROBULUS.

Que je meure, si je me soumets à une loi aussi humiliante ! Moi ? que je me taise, & par l'ordre d'une femme ?

LYSISTRATE.

Cette coëffe-ci, Monsieur le Doyen, dont je me défais en votre faveur, ne sera pas plutôt arrangée sur votre tête, que vous prendrez l'esprit de votre nouvel état.

PROBULUS.

Oh ! quel affront ! je voudrois être mort.

LYSISTRATE.

Si vous craignez que cette coëffe ne soit point tout-à-fait à l'air de votre visage, mettez, pardessus, cette ample capotte ; & cette fois-ci, au moins, taisez-vous. Mais il manque encore quelque chose à votre costume ; c'est cette corbeille aux laines, dans l'une des poches de laquelle vous trouverez quelques féves cuites à l'eau, & qui serviront

à vous ragoûter. Laines à carder, féves à gruger, tel est désormais votre partage, Messieurs; & la paix, la guerre, la politique, tout cela sera du district des femmes.

SCÈNE VIII.

LE CHŒUR SCÉNIQUE ou subsistant (*), *décoré de son costume propre, & qui n'est déguisé ni en Femmes, ni en Vieillards.*

MESDAMES, faites-nous part (nous vous en prions,) de votre provision d'eau. Nous nous rangeons de votre parti; & nous entrons dans votre ligue, autant qu'il nous est permis de le faire; c'est-à-dire par notre suffrage, par nos vœux, par un ballet (**) figuré, auquel nous vous invitons

(*) Le Chœur subsistant, le Chœur moral, ami des bons, ennemi des méchants, se montre ici; &, selon le précepte alors reconnu & recueilli depuis par Horace (*ille bonis faveat*), s'unit au Chœur déguisé en femmes, prend son parti, lui donne son suffrage, & l'invite à danser avec lui, en signe de victoire commune.

(**) Ce Ballet représentoit des Magistrats, des Vieillards & des Archers qui essayoient d'emmenotter les femmes, & qui étoient vilainement repoussés, hués, battus, & arrosés par

à vous joindre. Nous avons encore de la vigueur dans le jarret & dans les muſcles; & nous allons en faire uſage pour entrer en danſe avec nos bonnes amies, avec des citoyennes prudentes, aviſées, courageuſes, animées de l'amour de la Patrie, zélées envers notre République.

Mais, ô virtuoſiſſimes femelles; ô matronnes toutes héroïques, & à qui il ne vaut pas mieux ſe frotter qu'à des orties (*) ! il eſt tems que vous repreniez le fil de votre rôle : mais ne rabattez rien de votre animoſité, ni de vos prétentions, d'autant que votre navire a préſentement le vent en poupe.



---

le Chœur, compoſé de ſes principales portions, même de celle qui conſtituoit le Chœur moral & ſubſiſtant; mais non pas de la portion deſtinée à repréſenter les Archers & les Vieillards; celle-ci étoit baffouée & battue par le reſte du Chœur.

(*) Les Commentateurs entendent ceci des orties de mer.

SCÈNE IX.

LYSISTRATE, PROBULUS *comiquement affublé*, CHŒUR DES FEMMES, CHŒUR DES VIEILLARDS.

LYSISTRATE *à Probulus.*

Je vous disois que ce seroient les femmes qui sauveroient la République : écoutez-moi tranquillement, & vous allez vous en convaincre. Il est des momens, Messieurs, où vous recherchez notre société; des momens où Vénus & son fils, fléchissant vos courages altiers, soufflent dans vos veines une ardeur brûlante, inquiète, intolérable, dont seules nous sommes les médecins. Je soutiens donc que le premier accès de cette maladie qui vous prendra, mettra dans nos mains le salut de la Grèce; & nous en remporterons toutes le surnom glorieux de Lysimakhes (*).

(*) C'est-à-dire *de femmes qui haïssent les combats*. Dans un autre sens, *Lysimakhe* est un nom guerrier & de terreur, lequel signifie *combat horrible*, *combat de haine*, *combat hideux & sanglant*. C'est le nom d'un des Généraux & successeurs d'Alexandre-le-Grand; &, de plus, un nom propre Athénien; celui du fils d'Aristide-le-Juste. Mais je soupçonne que le Poète fait ici allusion à la lysimaque ou lysimakhie, plante qui, selon les traditions grecques recueillies par Pline,

PROBULUS.

En quoi faisant?

LYSISTRATE.

En empêchant (ainsi m'aide la Déesse de Paphos!) que ceux de nos citoyens qui vont au marché acheter un pot de terre ou des légumes, ne s'y présentent, armés de pied-en-cap, comme des prêtres Coribantes.

PROBULUS.

N'est-il pas naturel qu'un militaire sorte, de chez lui, armé?

LYSISTRATE.

Je trouve ridicule à l'excès qu'un homme, le casque en tête & le bouclier à son bras, sorte dans cet appareil de terreur, pour marchander, quoi? une couple de merlans (*).

---

a la vertu, par sa seule présence, d'appaiser, sur le champ, les bêtes de somme qui se battent entr'elles avec le plus d'acharnement. Aucun Commentateur n'avoit éclairci ce passage, qui cependant a le rapport le plus évident avec le nom propre *Lysistrata*, donné dans cette Pièce à la Générale de la ligue des Femmes. Ce nom propre *Lysistrata*, comme j'en ai prévenu plus haut, signifie *celle qui haït les troupes*.

(*) Il y a au grec des *coracins*. C'est un poisson de mer, squammeux, aussi nommé *saperda*. Voyez Athenée, L. 3 & Perse, Satyr 5. Quelques-uns en font une sorte de dorade noire. Il habite la mer Pontique. J'ai substitué une espèce connue.

STRATYLLIS.

Je puis vous certifier avoir vu l'autre jour un Mestre-de-camp de cavalerie, monté sur son cheval de bataille, les cheveux flottans. Pourquoi? c'est que son casque d'airain lui servoit de corbeille pour remporter à la maison un œuf qu'il venoit d'acheter à crédit à une vieille femme. J'ai vu un autre officier de troupes légères, armé, en plein marché, d'une targe & d'un javelot : vous l'eussiez pris pour le roi de Thrace Térée; si ce n'est que notre Athénien ne vouloit point effrayer Philomèle, mais une pauvre marchande de figues, que son aspect a mis en fuite ; & lui cependant, faisant main basse sur les figues les plus mures, les a dévorées comme un glouton, & s'en est allé sans payer.

PROBULUS.

Mais comment vous flattez-vous de pouvoir débrouiller le nœud si compliqué de la guerre à laquelle la Grèce est présentement en proie. C'est, à coup sûr, ce qui passe votre savoir-faire. Toutefois je vous écouterai jusqu'au bout.

LYSISTRATE.

Ne voyez-vous pas avec quelle adresse nous savons démêler un écheveau de fil embrouillé ? Vous nous verrez avec la même dextérité démêler le nœud de la guerre, & résoudre la grande question de la paix.

PROBULUS.

Quelle folie à vous, de vous figurer qu'il soit aussi facile de résoudre le nœud d'une guerre désastreuse, que de dévider un écheveau, ou que de peigner un flocon de laine.

LYSISTRATE.

Et moi, je dis que s'il vous restoit la moindre lueur de bon sens, vous verriez dans la conduite que nous tenons pour nos laines, celle qu'il convient tenir pour sauver l'État.

PROBULUS.

Le paradoxe est nouveau, mais il pique ma curiosité. Je vous écoute.

LYSISTRATE.

Premièrement, quand on nous apporte des laines crues & souillées de leur suin, nous les plongeons dans le lavoir pour les purifier. De même, il convient de purger la République de tout homme pervers, de tout usurier, de tous ceux qui briguent indécemment les emplois ; il convient d'élaguer toutes ces souillures & de si bien carder le flocon républicain, qu'il soit entièrement sérancé de toute cette bourre capitale. Après avoir ainsi fait un flocon d'élite, composé des plus honnêtes gens, & des meilleurs patriotes, il faut ensuite, pour réparer le vuide des ordures retranchées, admettre

quelques brins étrangers, composés de vos hôtes, par exemple, ou de pauvres citoyens qui gémissent sous la rigueur des loix par l'impossibilité où ils ont été & sont encore de payer les charges de l'État. Il faut aussi, par Jupiter ! apporter les plus grands soins, la plus grande attention, à tenir pur & net le flocon auxiliaire, je veux dire vos colonies qui sont comme autant de brins distraits du flocon principal. Il faut, dis-je, rassembler toutes ces parcelles éparses, les réunir à la masse générale, & mettant toutes ces matières en œuvre, en composer un seul & ample peloron. La belle robe, qu'une telle étoffe formeroit à la République!

PROBULUS.

Mais n'est-il pas bien étrange que celles qui n'ont jamais été admises dans aucun conseil de guerre, prétendent en résoudre le nœud, & nous donner la paix?

LYSISTRATE.

O cervelle toute perverse, qui ne se doute pas que c'est nous qui soutenons les trois quarts du fardeau de la guerre! Car n'est ce pas nous qui portons neuf mois, & qui mettons au monde ces braves champions des plaines de Mars?

PROBULUS.

Ah! moins d'éclat, je vous prie, sur ce prétendu mérite; & ce que vous accordez, Mesdames, à la

fleur de votre ſanté & de votre jeune âge, ne le mettez point en ligne de compte avec les ſacrifices faits au bien de l'État.

LYSISTRATE.

Où donc ſont ces plaiſirs de notre jeune âge? Graces à la guerre, il n'y a pas dans toute l'Attique, un ſeul homme pour partager notre lit. Mais, mettons à part les griefs des femmes mariées, pour nous occuper du ſort déplorable des jeunes filles, qui n'ont point encore goûté les douceurs de l'hymen. Voilà, certes, voilà des citoyennes à plaindre, & qui vieilliront ſans avoir joui de leur jeuneſſe.

PROBULUS.

Les hommes vieilliſſent bien, pourquoi ne vieilliroient-elles pas?

LYSISTRATE.

La comparaiſon n'eſt pas juſte. Un homme ſur le retour, & même avec des cheveux blancs, trouve en mariage une jeune fillette. Que le ſort de notre ſexe eſt différent! L'âge des nôces eſt ſi court pour nous! Après un certain terme, voilà une fille au rebut, & qui attend en vain que quelqu'un daigne ſonger à elle.

PROBULUS.

Bon! bon! ne vous figurez point cela. Tous les hommes ne ſont pas ſi difficiles; & il s'en trouve

d'une complexion à s'accommoder, ſans diſtinction d'âge, de tout ce qui porte jupe.

STRATYLLIS.

Que dis-tu, vieux moribond? oublies-tu que ton cercueil eſt déjà commandé par tes héritiers? Pour ce qui me regarde, je t'ai paîtri moi-même ce gâteau de miel, que je vais t'émietter ſur la tête; reçois de moi cet hommage funèbre accompagné de cette couronne de cyprès. Quel autre beſoin, quel autre déſir aurois-tu? Va droit à la barque où t'appelle Kharon. L'entends-tu te crier : à bord! à bord! Ne quitteras-tu point la rive des vivants?

PROBULUS.

Non, je ne puis ſouffrir une telle inſolence; j'en vais porter plainte aux autres Préſidens, mes confreres; & leur expoſer la criſe actuelle des affaires.

STRATYLLIS.

De quoi te plains-tu? de ce qu'on ne t'a pas encore mis une obole ſous (*) la langue? Eh! bien, ſi l'on tarde deux jours, le troiſième on t'en mettra trois au lieu d'une, & Kharon n'aura rien à dire.

(*) Alluſion à des uſages funéraires.

SCÈNE X.

STRATYLLIS, CHŒUR DES VIEILLARDS, CHŒUR DES FEMMES, UNE FEMME.

DEMI-CHŒUR DES VIEILLARDS.

C'est en ce moment qu'il convient de ſecouer notre léthargie, & de nous donner tout le mouvement convenable dans une affaire de cette importance, & qui paroît préſager la plus grande criſe & les plus grands maux. Ceci ſent furieuſement la dinaſtie (*) Hippiade. Mais ce qui fait le plus l'objet de ma crainte, c'eſt que quelques Lacons (**);

(*) La tyrannie, l'uſurpation d'Hippias, qui ſuccéda à Piſiſtrate, tyran d'Athènes.

(**) Ceci eſt interprété, pour l'ordinaire, de ceux de Laconie, c'eſt-à-dire des Lacédémoniens: mais il paroît qu'au moins Ariſtophane a eu intention de les faire figurer ici comme des perſonnages dont le nom-propre feroit *Lacón*. En effet, quelques lignes plus loin, Ariſtophane déſigne les Spartiates ſous le nom de *Laconiques* & non pas de *Lacons*. Il y avoit peut-être dans Athènes une famille du nom de *Lakón*; & notre Poète joue ſouvent ſur le mot. Quant à l'efféminé Cliſthène, notre Auteur ne perd jamais une occaſion de le faire figurer comme femme.

&, à leur ſuite, quelques Cliſthènes, ou leurs adhérens, ne viennent ſouffler le feu ſur cette révolte impie des femmes. Dès lors, ô mon voiſin, votre coffre-fort & le mien, courent le plus grand riſque; & nous ne devons plus compter, ni vous ni moi, ſur les récompenſes viſtuelles que nous tenons de l'État.

Autre DEMI-CŒUR DE VIEILLARDS.

Sans contredit, voici un incident inoui, révoltant. Des femmes, oſer toucher au glaive & au bouclier! oſer parler guerre, ou paix. Elles ne vont pas manquer de ſigner un traité avec Lacédémone, avec une nation frauduleuſe, & dont on peut dire : *la gueule du loup.* Qui peut avoir tramé cette brigue, ſi ce n'eſt quelque eſprit remuant, & viſant à la tyrannie? Certes, je ne me laiſſerai point opprimer ſans réſiſtance; je me mettrai, plus que jamais, ſur mes gardes. J'ai un vieux glaive ſuſpendu à un clou de la muraille de ma chambre, avec la couronne de myrte. Je vais mettre la couronne de côté & ceindre le glaive. En cet état je me préſenterai à la place publique. Je me poſterai derriere le pied-d'eſtal de la ſtatue d'Ariſtogiton. Là, je tiendrai ferme, à ce que j'eſpère; & je prendrai mon tems pour tomber à grands coups ſur le mufle de cette douairière des Erecthides, que je vois s'avancer ici.

Le Ier DEMI-CHŒUR DE VIEILLARDS.

Vit-on jamais rien de plus humiliant que ce qui se passe sous nos yeux ? mais la crise ne fait qu'augmenter. Il est tems ou jamais d'y apporter reméde. Allons, jettons bas nos manteaux. Prenons un costume martial, & qui sente la virilité. Dépouillons ces enveloppes qui gênent le mouvement des membres. Allons, braves Lycopèdes (*), avec qui je me souviens d'avoir été au siége de Lipsydrie, c'est le cas de vous rappeller la vigueur de votre jeunesse, de porter la tête & la poitrine haute, & de secouer l'engourdissement du vieil âge : si vous cédez le moins du monde aux femmes, leur audace croîtra de moitié. Je ne serois pas étonné de les voir équipper une flotte, & se ranger en armée navale comme autant d'Artémises ; ou bien monter des chevaux de bataille & défiler au galop dans la plaine. Car les femmes aiment naturellement à chevaucher ; & le coursier le plus fringant ne les effraye pas, ainsi qu'on en peut juger par le combat équestre que livrent les Amazones dans le tableau du Micon (**), où elles sont représentées

---

(*) Surnom des Alcméonides, tribu Athénienne, qui assiégea la montagne & citadelle de Lypsidrie, dans la guerre contre les enfans du tyran Pisistrate.

(**) Célèbre peintre Athénien, dont Pline & Pausanias font mention.

combattant vigoureusement contre la cavalerie de Théſée. Que vous dirai-je de plus? Toute tête de femme n'eſt bonne qu'à figurer en peinture.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Par Caſtor & Pollux! ne m'échauffe point la bile; ou tu trouveras en moi une Laye enragée, & je te forcerai bientôt de crier au ſecours. Allons, mes compagnes, puiſqu'ils ont quitté leurs manteaux, rejettons pareillement toute la partie de nos vêtemens qui pourroit nous gêner. Faiſons-leur connoître ce que c'eſt qu'une femme irritée. Qu'il en vienne un préſentement; je le diſpenſerai de manger à l'avenir ni féves, ni ail. Si même je les entends ſouffler le moindre mot de menace, je ferai à leur égard la fonction du ſcarabée (*) auprès de l'aigle qui pond, & je leur ſervirai d'accoucheur.

STRATYLLIS.

Ce n'eſt aucun de vous qui pourra m'effrayer, tant que Lampito ſera en vie, ainſi que ma chère Iſménie, la gloire des murs Thébains. Vos vains efforts me font rire; ils n'aboutiront à rien de dangéreux.

Une autre FEMME *aux Vieillards.*

Je vous prends tous dans une juſte averſion, que

(*) Alluſion à une fable d'Eſope.

partagent avec moi toutes mes voisines. Je devois hier faire un sacrifice secret à Hécate. J'envoyai chercher, pour me servir d'acolyte, une jeune Béotienne toute aimable, une véritable anguille de Copaïs; mais ses parens refusèrent de la laisser venir, irrités à l'extrême contre un de vos derniers Décrets. Car vous ne cessez de statuer & de décréter, ô fâcheux Vieillards; & vous irez statuans & décrétans, jusqu'à ce qu'Atropos vous prenne par une jambe & vous précipite dans le Styx.

SCÈNE XI.

CHŒUR DE FEMMES, LYSISTRATE, UNE FEMME, UN VIEILLARD, CHŒUR DE VIEILLARDS.

CHŒUR DE FEMMES.

O TOI, notre Générale, ô toi qui as conçu cette grande entreprise, quel chagrin t'a ridé tout-à-coup le front? Pourquoi te présenter à nous, le visage empreint de tristesse?

LYSISTRATE.

Il faudra bien que je sois chagrine, tant que celles de mon sexe ne changeront pas d'humeur, & se conduiront comme elles font.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Que dites-vous là ?

LYSISTRATE.

L'exacte vérité.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Ne cachez rien, de grace, à vos bonnes amies.

LYSISTRATE.

J'ai honte de divulguer cette turpitude; mais d'autre part la réticence feroit ici préjudiciable.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Parlez, parlez, point de réserve avec nous, même sur les plus grands désastres qui auroient pu nous arriver.

LYSISTRATE.

L'intempérance nous tient. Qu'est-il besoin de vous en dire plus ?

LE CHŒUR DES FEMMES.

O Jupiter! qu'entens-je?

LYSISTRATE.

Vous vous récriez en vain; & votre apostophe à Jupiter n'empêche pas que ma déclaration ne soit vraie. je viens d'entrer dans la guérite d'une de nos Athéniennes : je l'ai trouvée seule, étendue à terre, dans une douce extase, chantant l'antienne d'Amour & d'Hymenée

d'Hymenée ; j'ai troublé ſa révélation en lui faiſant connoître le tranchant de mes ongles ; & la partie de ſa chevelure qui eſt conſacrée au Dieu Pan, s'en eſt trouvée fort mal. J'ai vu une autre transfuge qui deſcendoit le long d'une corde par le moyen d'une poulie, s'apprêtant à ſuivre ſa compagne qui la devançoit à toutes jambes, & qui paſſoit chez l'ennemi. Une autre enfin, *ſur les ailes du* (*) *paſſereau*, s'apprêtoit à *s'envoler* vers Orſilokhus, quand la ſaiſiſſant par les cheveux, je l'ai ramenée de force avec moi. Je le vois bien, nous ſommes menacées d'une déſertion générale. Où court celle-ci ? alte-là ! où vas-tu ?

LA FUYARDE.

Au logis. J'y ai laiſſé des laines de Milet, que les mites pourroient endommager.

LYSISTRATE.

Il s'agit bien ici de laines & de mites. Reviendras-tu au plutôt ?

LA FUYARDE.

Je jure par les Dioſcures de revenir auſſi-tôt que j'aurai étendu mes laines ſur le lit.

(*) Expreſſion métaphorique, comme nous diſons *ſur l'aile du déſir*. Le paſſereau a de tout tems été regardé comme l'oiſeau le plus chaud en amour. C'eſt pourquoi Sapho, dans ſon *Ode à Vénus*, attele des paſſereaux au char de cette Déeſſe.

LYSISTRATE.

Tu ne les étendras point ſur le lit ; car je ne ſouffrirai point que tu bouges de cette place, duſſent les mites tout ravager chez toi.

UNE SECONDE FUYARDE.

Ah ! malheureuſe que je ſuis ! J'ai dans mon jardin une moiſſon de lin Amorgide encore ſur pied, & dont je n'ai point encore fait la récolte.

LYSISTRATE.

A l'autre ! eſt-ce là le moment de ſoigner ton lin? Rentre ici tout-à-l'heure.

LA SECONDE FUYARDE.

Je jure par l'étoile du matin de revenir auſſi-tôt que j'aurai fait cette opération.

LYSISTRATE.

Je n'ai garde d'avoir pour toi cette condeſcendance ; il faudroit bientôt l'avoir pour toutes les autres.

UNE TROISIÈME FUYARDE.

O Lucine ! empêche que je n'accouche en route; donne-moi la force & le tems de ſortir de la citadelle de Minerve, que profaneroit un accouchement.

LYSISTRATE.

Quelle comédie joue celle-là?

LA TROISIÈME FUYARDE.

Je suis en travail. Hai ! hai ! hai !

LYSISTRATE.

Mais hier tu n'étois pas enceinte.

LA TROISIÈME FUYARDE.

Je le suis aujourd'hui. Laissez-moi promptement, ô Lysistrate, courir chez une sage-femme.

LYSISTRATE.

Que viens-tu nous dire? Que portes-tu là de dur comme une pierre?

LA TROISIÈME FUYARDE.

C'est, j'espère, un gros enfant mâle.

LYSISTRATE.

Il n'en est rien, par Cypris ! ceci n'est point un composé de chair & d'os, mais me paroît être un vase de cuivre creux. Il faut que j'éclaircisse mes doutes. O le plaisant tour ! tu avois caché sous ton jupon un des casques consacrés à Pallas; & c'étoit d'un *ex-voto* que tu étois grosse.

LA TROISIÈME FUYARDE.

Par Jupiter ! ma grossesse n'est point une fiction.

LYSISTRATE.

En ce cas, que faisois-tu de ce casque.

LA TROISIÈME FUYARDE.

Je m'en étois munie, pour éviter le reproche de profanation, en cas que mon fruit fut venu au monde dans l'enceinte sacrée; car je l'eusse déposé dans ce casque comme ont coutume de faire les femelles de (*) pigeons; & j'aurois fait passer mon accouchement pour une ponte.

LYSISTRATE.

Je ne donne point dans ces défaites. Ponds si tu veux dans ce nid-là; je t'empêcherai bien de sortir d'ici avant le jour amphidromien (**).

UNE QUATRIÈME FUYARDE.

Il me sera impossible de dormir dans cette forteresse; depuis que j'ai vu un serpent monstrueux sortir des losanges du mur.

UNE CINQUIÈME FUYARDE.

Pour moi, je prévois que je ne pourrai fermer l'œil, parmi le bruit que menent les chouettes du temple, avec leur maudit *kikkabau! kikkabau!*

(*) Ceci rappelle l'ingénieux distique latin:

Militis in galeâ nidum fecere columbæ:
Apparet Marti quàm sit amica Venus.

(**) C'étoit le cinquième jour après l'accouchement. On lavoit & purifioit l'enfant en le promenant autour du foyer. Cette lustration étoit accompagnée de danses & de présens.

LYSISTRATE.

Loin de nous ces craintes fantaſtiques. Vous ne pouvez, mes chères compagnes, ſoutenir la privation des douceurs conjugales : avouez que c'eſt-là l'explication de votre impatience à déſerter ma bannière. Eh ! croyez-vous que je ne ſois pas, toute la première, atteinte de ce même mal, & que je ne paſſe pas de bien fâcheuſes nuits? Mais il faut faire acte de courage ; il faut quelque tems dépoſer le rôle de femmes. Un Oracle mémorable nous en fait une loi.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Faites-nous en part, au plutôt, de cet Oracle.

LYSISTRATE.

Prêtez-moi donc ſilence :

» Quand l'eſſain des Hirondelles (*)
» A part ſe formera ;
» Et des Huppes (**) peu fidelles
» Se ſéparera,
» Et, par vertu, renoncera
» Au culte (***) Ithyphallique ;
» Alors la République Attique
» Se ſauvera.

(*) Dans cet Oracle les Hirondelles figurent les Femmes.
(**) Les Huppes figurent les Hommes.
(***) Le culte du Dieu Priape.

» Et ce qui fut dessous, grace au sort fantastique,
» Le haut alors usurpera....

LE CHŒUR DES FEMMES.

Enfin donc, nous aurons le dessus.....

LYSISTRATE.

» Mais si la gent Khélidonique
» Se sépare & ne fait plus corps;
» La République alors,
» A tire-d'aile, ira voir le bord Tænarique.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Jamais Oracle ne fut plus clair, par toutes les Déesses! Ainsi plus de foiblesse, mes chères compagnes! rentrons sous le drapeau; & que personne ne songe à s'en éloigner. Quelle honte ce feroit à nous, de tromper l'intention d'un Oracle aussi favorable pour nous & pour la Cité!

DEMI-CHŒUR DES FEMMES.

Je me rappelle une ancienne Fable que ma Bonne m'apprit dans mon enfance:

» (*) Il étoit dans ces derniers âges
» Un jeune homme de mœurs sauvages:

(*) Cette Fable-ci étoit l'exorde de la Fable entière de Mélanion, connu autrement sous le nom du héros Hippomène, fils de Mégarée, & qui fut d'abord farouche, à-peu-près comme Hippolyte, mais qui finit par s'humaniser avec le sexe. Les Mères & les Duegnes ne récitoient aux jeunes

» Mélanion
» Etoit son nom.
» Farouche & loup-garou (*), si jamais vous en vîtes,
» A la course il atteignoit
» Les lièvres, les chevreuils & les daims les plus vîtes.
» Après la chasse il retournoit....
» Où croyez-vous? en quels gîtes?
» Chez Amymone ou chez Phylis
» Pour qui son cœur étoit épris?...
» Vous êtes dans l'erreur; une caverne obscure
» Lui servoit de réduit. Il fut de sa nature
» Doué de haine & de dédain
» Pour tout le sexe féminin.
» Il n'auroit pu souffrir Vénus même en peinture.

» Pour le sexe viril j'ai même aversion :
» Je suis pour lui Mélanion.

UN DES VIEILLARDS *à une femme du Chœur.*

J'ai bien envie de te donner un baiser.

UNE DES FEMMES DU CHŒUR.

Achève de manger ton oignon.

Demoiselles que le commencement de son aventure ; & en tiroient une moralité qui tendoit à leur faire fuir les garçons. Cette fuite n'avoit qu'un tems, comme on peut bien s'en douter.

(*) *Partheniis errabat in antris*
Ibat & hirsutas sæpe videre feras.

Propert.

LE VIEILLARD.

Ne peut-on, au moins, danſer une gigue avec toi?

LA FEMME.

J'aimerois autant danſer avec un ours.

LE VIEILLARD.

Il eſt vrai que je reſſemble fort à Myronide le velu; mais auſſi, ce Myronide (*) étoit redoutable aux ennemis, comme le fut Phormion (**).

LE DEMI-CHŒUR DES HOMMES.

Vous m'avez conté l'hiſtoire de Mélanion, en échange de laquelle je veux vous raconter celle de Timon:

» Timon prit en haine
» Non-ſeulement
» Son triſte individu, mais généralement
» Tout être raiſonnable, enfin l'eſpèce humaine.
» Sur un ſommet eſcarpé
» Parmi la ronce & l'épine,
» Il vécut toujours campé;
» S'avouant un échappé
» De l'antre de Proſerpine,
» Ou fils d'une des Sœurs dont le flambeau lutine,
» Tout parjure, tout homme au crime émancipé.

(*) Brave capitaine Athénien.

(**) Autre brave capitaine Athénien.

» Cet enragé digne des flammes,
» De la race qu'il déteftoit
» Sans doute mérita les blâmes,
» Si vous en exceptez les Dames;
» Car on prétend qu'il les fêtoit.

Je prétends, moi, l'imiter en ce dernier point. Prêtez-moi, s'il vous plait, votre joue à baifer amoureufement.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Retire-toi ; tu n'es bon qu'à effaroucher les plaifirs.

LE CHŒUR DES HOMMES.

Montrez, je vous conjure, un peu plus de condefcendance à mes defirs ardens.

LE CHŒUR DES FEMMES.

C'eft une complaifance que les plus vieilles d'entre nous ne voudroient pas avoir pour toi.

SCÈNE XII.

LYSISTRATE, DEUX AUTRES FEMMES, MYRRHINE,

LYSISTRATE.

A MOI ! Mefdames ! à moi compagnes ! Venez au plus vîte à moi.

UNE FEMME.

Qui vous fait ainsi jetter les hauts cris?

LYSISTRATE.

Hélas! j'apperçois mon mari, qui se souvient de ses droits.

UNE FEMME.

Puisses-tu, ô Dieu de Paphos! adresser vers moi cet aimable vagabond.

MYRRHINE.

Mais cet autre galant; où va-t-il, je vous prie?

LYSISTRATE.

Oh! Jupiter! que vois-je là. Je gagerois qu'il va chez Chloé.

MYRRHINE.

Vous m'éclairez; c'est mon mari Cinésias; car je soupçonne qu'il courtise cette créature?

LYSISTRATE.

Tu es, ma chère, la femme de cet homme-là? Il faut l'aimer, ne le point aimer; ne lui rien refuser, excepté ce que tu sais bien.

LA DERNIÈRE FEMME.

J'aurai soin de me conformer à vos ordres.

LYSISTRATE.

Pour moi, en qualité de votre Générale, je resterai ici jusqu'à ce que je sois parvenue à tromper les intentions de mon mari. Ainsi, vous, mes chères compagnes, retirez-vous.

SCÈNE DERNIÈRE.

CINÉSIAS, LYSISTRATE, MYRRHINE, UN ENFANT.

CINÉSIAS.

OH! quel désir il me prend de me rapprocher des femmes! C'est une question extraordinaire que ce que j'éprouve.

LYSISTRATE.

Quel est ce Capitaine qui marche en avant?

CINÉSIAS.

C'est moi.

LYSISTRATE.

Je te demande qui, pour savoir de toi si c'est un homme à qui je parle.

CINÉSIAS.

Un homme, assurément.

LYSISTRATE *avec menace.*

Veux-tu bien promptement vuider la place?

CINÉSIAS.

Qui es-tu, pour me rejetter ainsi?

LYSISTRATE.

Je suis la sentinelle de jour.

CINÉSIAS.

Rendez - moi le fervice d'appeller ma chère Myrrhine.

LYSISTRATE.

T'envoyer Myrrhine? c'eft ce que je ne ferai pas, fans favoir ton nom.

CINÉSIAS.

Je fuis cet homme connu ; Cinéfias, fils de Pæon.

LYSISTRATE.

Eh! bon jour, ô la fleur des maris! Il n'eft queftion que de toi parmi nous. Ta femme n'a d'autre nom à la bouche, que le tien. A-t-elle ouvert un œuf, ou mordu dans une pomme exquife? Il faut, dit-elle, garder ceci pour mon cher Cinéfias.

CINÉSIAS.

O Dieux! combien je l'aime!

LYSISTRATE.

Le difcours vient-il à rouler fur les maris? Myrrhine protefte qu'eux tous ne font rien en comparaifon de fon Cinéfias.

CINÉSIAS.

Allez-donc au plutôt, la chercher; & me l'amenez.

LYSISTRATE.

Que me donneras-tu, pour la commiffion?

CINÉSIAS.

Tout ce que j'ai d'argent ſur moi, par Jupiter! Tenez voilà ma bourſe.

LYSISTRATE.

Je vais faire ce que tu deſires.

CINÉSIAS.

Mais dépêchez-vous, & courez au plus vîte.

Note du Traducteur.

La licence obſcène des détails des ſcènes ſuivantes ne nous permettant point de les traduire en françois, nous nous contentons d'en donner une notice. Myrrhine vient trouver ſon mari Cinéſias; & feignant de ſe rendre à ſon ardente paſſion, elle lui perſuade de ſe deshabiller, ce qu'il a la duperie de faire. Quand il a ôté ſes vêtemens, elle lui propoſe de le parfumer d'eſſences, & lui renverſe ſur le corps, au lieu d'huile & d'eau de ſenteur, un vaſe plein d'urine. Après ce tour perfide, la malicieuſe Myrrhine ſe ſauve avec les habits de Cinéſias, en lui déclarant qu'il n'obtiendra rien d'elle, que quand la paix ſera ſignée. La Scène qui ſe paſſe entre Myrrhine & Cinéſias eſt un échantillon de ce qui ſe paſſe entre les autres femmes & leurs maris. Les Lacédémoniens d'autre part viennent redemander leurs femmes qui leur tiennent rigueur, comme les Athéniennes ont fait à l'égard de Cinéſias & de ſes compagnes. Lyſiſtrate en prend occaſion de haranguer tour-à-tour les Spartiates & les Athéniens; & de leur rappeller les anciens ſervices qu'ils ſe ſont autrefois rendus. Elle leur repréſente que Cimon, Capitaine Athénien, au tems du ſiége de Sparte par les Meſſéniens, avoit levé quatre mille hommes, à la tête deſquels il avoit délivré Lacédémone: elle

CHŒUR D'ATHÉNIENS.

Puisque l'heureuse paix termine toute haine,
Mnémosine, réveille-toi;
Chante pour Sparte & pour Athène.
Rappelle lui, rappelle moi
Les lauriers qu'en commun, pour sauver la patrie,
Nous avons moissonnés devant Artémisie:
Quand le Mède plia sous l'Attique valeur;
Quand Léonide avec honneur
Conduisant une troupe altière,
Soutint le choc du Perse & de l'Asie entière.
On eut plutôt compté les épis des guérets,
Le sable de la mer, les feuilles des forêts,
Que l'armée effroyable
Qui marchoit contre nous à la voix de Xercès:
Mais la troupe inébranlable
Des Guerriers de l'Eurotas,
Fixa sous ses drapeaux la palme des combats.
Avec moins de fureur le sanglier farouche,
A la dent aiguisée, à l'œil étincelant,
Terrasse des chasseurs le nombre renaissant,
Et renverse tout ce qu'il touche.

---

met ce service en comparaison avec celui que rendirent ceux de Sparte aux Athéniens dans une guerre contre les Thessaliens; & tire de ces deux traits de secours réciproque, un argument en faveur de la paix. Les Athéniens & les Lacédémoniens y accèdent; les Béotiens y souscrivent. Cette paix est cimentée par un grand festin, suivi de danses & des chants du Chœur.

A nos communs exploits, tu préſidas jadis,
O Diane, ô grande Artémis,
Préſide dans ce jour, à cette paix ſacrée
Que Sparte & qu'Athène ont jurée.
Verſe dans tous les cœurs l'amour de l'équité,
Et bannis d'entre nous toute duplicité.

LYSISTRATE.

Puiſque nos vœux pour la paix ſont remplis, que tout rentre ici dans l'ordre. Femmes, retournez à vos maris. Enſuite, après avoir ſacrifié aux Dieux, formons des danſes, & chantons des hymnes en l'honneur des Graces; des deux enfans de Latone; du riant Backhus environné des Mænades, du puiſſant Jupiter dont le bras lance la foudre; de ſon auguſte épouſe, juſtement glorieuſe d'une floriſſante poſtérité; des Dieux indigètes qui partagent la joie de ce grand jour; & de la Déeſſe de Cythère qui a conduit & fait réuſſir notre entrepriſe. Qu'on entende par-tout des cris de victoire:

Alala! ïo Pœan!
Evoé! Evoé! Evoé! Evan!

Députés de Sparte, c'eſt votre tour d'entonner un cantique joyeux & nouveau.

CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS.

Abandonne les bois, même ceux du Taygète,
Muſe amante de l'Eurotas;

Ne souffre point qu'Amycle ou son temple t'arrête.
Le nœud qui réunit dans une paix parfaite
Les Dioscures & Pallas,
Te permet de quitter ta sauvage retraite :
Vers les murs de Cécrops tu peux porter tes pas.

DEMI-CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS.

Je chante la Cité que l'Eurotas arrose,
Les bords rians de Sparte où nul pied ne repose,
Où les Nymphes à pas légers
Viennent danser sous les vergers.
L'auguste fille de Tindare (*),
Des Mænades conduit le chœur ;
Dans ses cheveux bouclés le Zéphire s'égare :
Que de thyrses bruyans ! quelle bachique ardeur !
Belle Hélène ! en ce jour d'allégresses publiques,
N'interromps tes cantiques
En l'honneur de Nysas (**),
Que pour chanter la guerrière Pallas,
Qui protège les murs Attiques.

(*) Les Backhantes de Laconie se figuroient dans leur ivresse, voir à leur tête, Hélène, sœur des Dioscures, Castor & Pollux. L'apparition fantastique d'Hélène & de ses frères, étoit fréquente alors sur mer, comme sur terre.

(**) Surnom de Backhus.

FIN DU SECOND VOLUME.

